This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Vill. Mp.
548
C68

M. DCC.

ŒUVRES
DE
COLARDEAU,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES

DE

Charles Pierre

COLARDEAU,

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Hunc quoque ſumma dies nigro ſummerſit Averno :
Effugiunt avidos carmina ſola rogos.
Ovid. De morte Tibulli.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez CAZIN, Libraire, Cul-de-ſac du Coq Saint-Honoré, N°. 3.

M. DCC. XCIII.

D.U.A.U.

LE TEMPLE DE GNIDE.

141795

PRÉFACE.

LE temple de Gnide eſt du petit nombre de ces ouvrages charmans que le public relit toujours avec un nouveau plaiſir. La haute réputation de ſon auteur, & la multiplicité des éditions en conſacrent le mérite & le ſuccès. Ne me ſerois-je point rendu coupable d'une eſpèce de ſacrilège, en oſant toucher à cette production d'un homme, dont le génie honore notre ſiècle ? Le projet d'ajouter à ſes beautés les graces de la verſification ne paroîtra-t-il pas une témérité inexcuſable ? D'ailleurs, cette entrepriſe audacieuſe n'étoit-elle pas au-deſſus de la foibleſſe de mes talens ? Je ne me ſuis point diſſimulé ces objections. Je ne me ſuis point aveuglé, non plus, ſur le peu de gloire à re-

cueillir d'un travail auſſi facile, en apparence, que celui d'orner de rimes une proſe déja poétique. J'ai apprécié ce travail ſans m'exagérer ſa valeur, & le jugement de nos ariſtarques n'aura point à détromper mon amour-propre.

Par quel motif me ſuis-je donc déterminé à verſifier le temple de Gnide ? Oſerai-je le dire ? Je n'ai eu en vue que mon amuſement & ma ſeule ſatisfaction. C'eſt toujours avec regret, avec une ſorte d'impatience que je lis en proſe des ouvrages où les idées, les expreſſions & les images de la poéſie ſont accumulées. J'éprouve alors le ſentiment que fait naître l'aſpect d'un excellent tableau, dont la toile ne préſente encore que l'eſquiſſe. On admire la diſtribution des grouppes, le contraſte & l'enſemble des parties, la pureté du trait, l'exactitude du deſſin, la richeſſe & le génie de la compoſition : mais on déſire l'effet & le coloris. Combien ne doit-on pas regretter que l'auteur du Télémaque

ait peu cultivé l'art de notre verſification ? Si M. *de Fénelon*, dont l'imagination étoit ſi féconde & ſi brillante, eût été gêné dans le choix de ſes détails, & ſur-tout de ſes réflexions, par la difficulté de les embellir du langage poétique, combien ſon ouvrage eût acquis de perfection, & de quel poëme il eût enrichi notre littérature ! la France qui, à d'autres égards, a tant d'avantages ſur le reſte de l'Europe, auroit encore celui d'avoir elle ſeule deux poëmes héroïques de la plus grande célébrité. La Grèce ne nous a laiſſé que l'Iliade. L'Odiſſée n'eſt qu'une continuation foible du même ſujet, & l'amas des évènemens romaneſques y défigure la majeſté de l'épopée. L'ancienne Rome n'a produit que l'Énéide. En effet, la pharſale n'a point de rang à côté de ce chef-d'œuvre du génie & de la raiſon. L'Italie moderne, quel que ſoit le mérite du *Dante*, de

l'*Arioſte* & de leurs imitateurs, ne peut s'énorgueillir que de la Jéruſalem délivrée. L'Angleterre n'a que le Paradis perdu. *Milton*, par une ſuite ſingulière de ſa conformité avec le poëte grec, ſommeilla dans ſon paradis reconquis, & ſon génie y dégénéra de lui-même. Enfin, le Portugal n'a que la Luſiade, & ſi le Télémaque étoit écrit en vers, nous aurions le juſte orgueil de poſſéder la Henriade & le Télémaque.

Si quelqu'auteur avoit aſſez de talent, & étoit aſſez déſintéreſſé, ſur la gloire perſonnelle, pour tenter de donner à ce dernier ouvrage le ſeul mérite qui lui manque, combien de préjugés s'élèveroient contre lui! Eût-il perfectionné ſon modèle, l'eût-il même ſurpaſſé, il ſeroit encore loin de la réputation dont jouit le traducteur le plus médiocre d'un écrivain, ſoit ancien, ſoit étranger. Cependant faudroit-il moins de talent pour réuſſir dans ce genre de traduction que

dans les autres ? Je ne le penſe pas. Le mérite commun d'entendre une langue morte ou vivante, ne peut être compté pour quelque choſe dans un ſiècle où les langues de l'Europe ſont ſi aiſément appriſes, & dans lequel, pour ſe faciliter l'intelligence des auteurs de l'antiquité, on a tant de commentaires & de traductions déja faites. Les traducteurs n'ont qu'un mérite qui leur appartienne, celui de la convenance & de la pureté du ſtyle. Conſéquemment, celui qui traduiroit en beaux vers le Télémaque ou tel autre ouvrage national, ſuſceptible de cette parure, devroit être placé au même rang que le traducteur le moins imparfait de l'un des deux poëmes que les anciens nous ont laiſſés.

Mais, tout ce qui préſente de la ſingularité, & ſemble faire innovation, dans l'empire intolérant des lettres, excite, au premier coup-d'œil & ſans autre examen, le cri d'une révolte générale. L'activité inquiète de la critique s'op-

poſe à toute tentative, à toute excurſion hors des lignes tracées par l'uſage. On m'objectera contre la traduction du temple de Gnide, la nouveauté & la bizarrerie de cette entrepriſe. En vain je rappellerai que Thomas *Corneille* a mis en vers une comédie de *Moliere*, & que cette traduction heureuſe a pris au théâtre la place de ſon modèle. En vain je voudrois m'appuyer d'un exemple plus récent encore, & citer le roman de Pſyché du célèbre *Lafontaine*, verſifié depuis peu par M. l'abbé *Aubert*. Ces deux autorités ſeront une foible défenſe pour moi; & j'ai toujours à craindre de ne pas trouver grace auprès des juges ſévères de nos productions.

Après cette diſcuſſion, j'appréhende que l'on ne me ſoupçonne, ou d'attacher beaucoup d'importance à l'ouvrage que je publie, ou de vouloir preſſentir le goût de mes lecteurs ſur le projet ſecrètement formé de quelque traduction

nouvelle du même genre; mais on ſe tromperoit. On m'a reproché tant de fois d'avoir traduit, quoique je n'aie jamais qu'imité, que j'ai renoncé à cette ſorte d'occupation. Je me bornerai à donner, dans une édition que l'on prépare de mes œuvres, quelques morceaux qui, de même que le Temple de Gnide, ſont depuis long-temps dans mon porte-feuille. J'étois ſi loin de croire quelque valeur à cet ouvrage, que, depuis dix ans, les plus fortes ſollicitations n'ont pu me déterminer à le mettre au jour : je me contentois d'en faire quelques lectures dans les ſociétés. Ces jouiſſances ſecrètes, mais peu orageuſes, ſuffiſoient à mon amour-propre. Enfin une circonſtance imprévue a tiré mon manuſcrit du myſtère où je le renfermois.

J'appris, au commencement de l'année dernière, que M. *Léonard*, déjà connu par un volume agréable de pièces fugitives & d'imitations des poëtes allemands, mettoit auſſi en vers

le Temple de Gnide. Je ſentis le déſagrément & tout le danger d'une pareille concurrence ; & je pris mes meſures pour paroître avant cette nouvelle traduction. Je hâtai l'impreſſion de mon ouvrage qui fut bientôt finie. J'en emportai quelques exemplaires à la campagne, & mon libraire m'aſſura que la vente en ſeroit prochaine. Mais, profitant de mon abſence, il s'occupa du ſoin d'embellir ſon édition du faſte des gravures, & ſe laiſſa prévenir par M. *Léonard*. Alors de ſon propre mouvement il remit à ce moment-ci la publicité de ma traduction. Je ne m'appeſantis ſur ces faits, que pour déſabuſer les perſonnes qui m'accuſeroient d'avoir attendu l'ouvrage de M. *Léonard*, ſoit pour profiter des lumières qu'il pourroit me donner, ſoit pour me décider d'après l'opinion que l'on en prendroit. Je ſens que le public s'intéreſſera peu à ces détails auſſi inutiles qu'indifférens pour lui : mais j'en dois compte à M. *Léonard* lui-même. La

manière honnête, & trop flatteuſe pour moi, dont il s'excuſe d'une rivalité qu'il étoit loin d'affecter, exige que je ne laiſſe à ſes yeux aucun nuage ſur mes propres procédés. Je lui avois rendu toute la juſtice qu'il mérite long-temps avant d'avoir lu ſa préface. Il trouvera chez mon libraire un avertiſſement imprimé, qui devoit être à la tête de cette édition, où la preuve de mon eſtime pour ſes talens étoit d'avance établie & conſacrée.

Je ne connois point M. *Léonard*; mais, d'après les couleurs dont il m'a été peint, j'étois bien ſûr que la jalouſie, ſuite commune de la rivalité, n'élèveroit entre nous aucun de ces démêlés indécens, dont la malignité s'amuſe, & qui déshonorent les lettres aux yeux de la plus ſaine partie du public. Cependant les critiques pouvoient favoriſer l'un aux dépens de l'autre, & prendre parti avec la chaleur qui leur eſt

ordinaire : c'eſt ce déſagrément que je redoutois, ou pour M. *Léonard*, ou pour moi. Heureuſement la manière différente dont nous avons imité le même modèle, ne laiſſe aucun point de comparaiſon entre nos deux ouvrages. Sans m'aſſervir à des règles étroites, j'ai cependant ſuivi l'original dans ſa marche. J'ai reſtreaint ma liberté à y mêler quelques idées qui me ſont ſurvenues par analogie : j'en ai abandonné la préciſion lorſqu'elle étoit incompatible avec l'harmonie des vers. M. *Léonard*, plus libre que moi, a retranché une grande partie des deſcriptions & des épiſodes : il a rapproché, reſſerré l'action de ce poëme, qui en a peu, & réduit le tout à la moitié de ſon étendue. Moi, au contraire, par inſuffiſance peut-être, & dans le déſeſpoir d'atteindre au laconiſme de l'original, j'ai développé ce qui n'y eſt qu'indiqué. Toutes les tranſitions y ſont bruſques & peu ménagées.

C'étoit

C'étoit la manière de M. de *Monteſquieu*. Cet eſprit vaſte, qui d'un coup-d'œil embraſſoit toute la ſuite de ſes idées, franchiſſoit les intermédiaires. Il négligeoit les détails qui pouvoient retarder ſa marche, & laiſſoit à l'intelligence de ſes lecteurs le ſoin d'y ſuppléer. Mais j'ai cru que, dans un ouvrage du genre érotique & de pur agrément, il falloit ſur-tout une chaîne dont les anneaux fuſſent aiſés à ſuivre, & de la clarté dans le deſſin. D'après ce ſentiment, que je crois fondé ſur le goût, j'ai plus marqué le fil des liaiſons; j'ai déterminé ce qui me ſembloit trop vague ou trop peu prononcé, & j'ai jeté quelques lumières dans les teintes qui me paroiſſoient trop obſcures. C'eſt ſur ce plan, diamétralement oppoſé à celui de M. *Léonard*, que j'ai fait ma traduction. Le public pourra donner la préférence à l'une des deux méthodes, ſans que l'autre ſoit entièrement déſapprouvée; parce

que l'une & l'autre ont à la fois leurs avantages & leurs inconvéniens.

Pour n'examiner ici que ce que la mienne peut avoir de défectueux, je ne doute point que l'on ne me faſſe un crime de n'avoir pu dans des vers égaler la préciſion de la proſe. En effet, il ſemble que la meſure étroite & l'encadrement de notre verſification donnent plus de facilité pour reſſerrer les idées; mais cette opinion, que l'on généraliſe trop, n'eſt vraie que dans des cas particuliers. Il eſt certain qu'une penſée, une maxime, & ce que, dans le ſtyle du jour, nous appelons un *trait*, ſe renferment encor avec plus de préciſion dans les pieds d'un vers que dans des lignes de proſe; mais ce laconiſme qui convient dans des genres de poéſie tels que l'épigramme, le madrigal, l'ode anacréontique, les épitres familières, & généralement les pièces fugitives; ce laconiſme, dis-je, ſeroit in-

ſoutenable dans une ſuite de vers un peu étendue, & cette affectation y dégénéreroit en ſéchereſſe. Nos bons poëtes, ceux qui ont manié avec le plus de ſuccès notre langue ingrate & peu ſonore ; ceux qui, par l'arrangement & la combinaiſon des mots, en ont ſu tirer le plus d'harmonie ; ceux enfin qui ont mieux connu le méchaniſme de notre langue poétique, ont ſur-tout évité le ſtyle ſentencieux & découſu. Leur verſification toujours fondue, douce, périodique & nombreuſe, enchaîne les idées les unes dans les autres ; & les faiſant marcher dans un ordre inégal & varié, épargne à l'oreille la monotonie d'une cadence, faſtidieuſe par l'uniformité de ſes chûtes. Tel ſeroit l'inconvénient où je ſerois tombé, ſi j'avois imité ſcrupuleuſement le ſtyle trop précis & quelquefois un peu ſec de M. *de Monteſquieu*. Il n'eſt point d'harmonie ſans nombre & ſans un certain luxe

d'expreſſion. Le coloris naît auſſi de la pompe & de la richeſſe des mots ; bien entendu que le goût fait le choix des ornemens, & que la ſageſſe les diſtribue. Le poëte qui n'ambitionneroit que le mérite de la précision, feroit néceſſairement des vers ſans grace & ſans mélodie.

Tels ſont les principes qui m'ont guidé en écrivant cet ouvrage : mais leur application paroîtra-t-elle heureuſe ! L'incertitude où j'ai flotté long temps ſur le choix du ſtyle, me laiſſe le doute d'avoir bien choiſi. Ce choix étoit arbitraire, & par-là même haſardeux. Le fond du poëme eſt certainement du genre ſimple & paſtoral : mais il eſt relevé par des détails ſi nobles, ſi brillans & ſi riches, que ſa ſimplicité diſparoît ſous la pompe des ornemens. J'oſerai dire davantage : dans les morceaux où le génie de M. *de Monteſquieu* s'eſt plus rapproché

du naturel, on entrevoit toujours la touche forte & caractériſée d'un homme ſupérieur à ſon ſujet. C'eſt *le Pouſſin* peignant un payſage ; *le Pouſſin* qui, par un trait ſublime, plaça un tombeau au milieu des campagnes fortunées de l'Arcadie. M. *de Monteſquieu* mêle ainſi les tableaux les plus ſombres avec les deſcriptions les plus riantes. Après le récit enchanteur des amours d'*Ariſtée*, il peint à grands traits l'antre de la jalouſie & les agitations convulſives des malheureux qu'elle empoiſonne. Quelle contraſte ! lui ſeul a fixé mon indéciſion. J'ai ſenti qu'ayant à rendre, par intervalles, des idées de cette énergie, je n'aurois que des diſparates & point d'unité dans mon ſtyle, ſi j'en employois un trop ſimple pour rendre les idées qui tiennent de plus près à la nature du ſujet. J'ai donc cherché les nuances & les paſſages les plus doux d'une teinte à l'autre. Je me ſuis occupé de

l'effet général, & du ſoin de faire réſulter l'accord des diſſonances mêmes. C'eſt pour cela que j'ai adopté le grand vers. Ce vers, conſacré au langage noble & ſoutenu, ſait auſſi ſe concilier avec les graces & prendre un air de molleſſe & de ſimplicité lorſque la ſituation l'exige. Ai-je réuſſi ? je ne m'en flatte point, je ne le prétends point : je rends compte de mes efforts. Je connois trop l'étendue & la difficulté de l'art des vers, pour ne pas ſoupçonner dans les miens beaucoup de négligences & d'imperfections. Auſſi-tôt que le diſcernement & la juſteſſe d'une critique éclairée me les auront fait connoître, je les corrigerai ; mais je ne me diſculperai point de celles qui me ſeront mal-à-propos imputées. Bien convaincu qu'en matière de goût on ne perſuade point à l'eſprit ce qui échappe au ſentiment, je laiſſerai à mes cenſeurs leur opinion. Il eſt rare, d'ailleurs, qu'ils

donnent l'exemple de la docilité qu'ils exigent. Quant à la critique de mauvaiſe foi, dont le deſſein caché eſt de nuire, comme elle a une logique artificieuſe, dont les ſubtilités éternisent les diſputes, & que l'évidence des meilleurs raiſonnemens ne déconcerte point; la ſeule reſſource de l'écrivain qu'elle perſécute, eſt dans l'indifférence & le mépris. Un peu de faveur populaire & l'eſtime des véritables gens de lettres, des gens de lettres ſans cabale, conſolent bientôt de ces dégoûts paſſagers. Revenons au Temple de Gnide. Je prie les perſonnes qui remarqueront les endroits où je me ſuis écarté du ſtyle de l'original, de conſidérer que, le traduiſant en vers, j'ai eu ſouvent beſoin de le colorier & de ſubſtituer des images aux expreſſions ſimple de la proſe.

J'ai encore à juſtifier un changement que j'ai oſé faire dans le dénouement du Poëme. M. *de*

Monteſquieu, qui, en développant les maximes du culte le plus agréable à Vénus, établi *qu'on céde ſans remords, quand il eſt vrai qu'on aime*, qui, dans le cours de ſon ouvrage, ſemble annoncer l'union & le bonheur des deux amans auxquels il intéreſſe avec tant d'art; M. *de Monteſquieu*, dis-je, après avoir conduit ces deux perſonnages dans un boſquet qu'il peint des plus ſéduiſantes couleurs de la volupté, finit cette ſcène ſi vive, par le triomphe de la vertu & le déſeſpoir de la paſſion. J'avoue que je n'ai pu pouſſer le ſcrupule juſqu'à cet excès de réſerve. Après avoir décrit avec chaleur, d'après mon modèle, les combats de l'amour qui attaque & de la pudeur qui réſiſte, je n'ai pas craint d'indiquer rapidement, dans un ſens contraire à celui de M. *de Monteſquieu*, la victoire de l'un & la défaite de l'autre. Si la délicateſſe de quelques lecteurs, s'en effarouche, je leur en demande ici

pardon. J'ai cru que c'étoit-là l'unique & le vrai dénouement du poëme.

Mais me pardonnera-t-on de m'être abandonné à quelques réflexions, à quelques remarques critiques ſur mon modèle ? Les eſprits juſtes & bien intentionnés ne m'imputeront point le ridicule projet de le dépriſer, pour élever au-deſſus de lui la traduction que j'en ai faite. Obligé de la publier, j'ai dû l'accompagner du détail des motifs qui m'ont déterminé aux changemens que l'on y trouvera. En un mot, je donne ſans prétention ce que j'ai fait ſans prétention. Je me croirai trop heureux ſi j'obtiens, de l'impartialité, le foible éloge d'avoir rendu, dans mes vers, quelques-unes des beautés & des graces de la proſe.

Si je n'ai répandu dans cette préface que des louanges générales ſur M. *de Monteſquieu*, c'eſt que j'ai imaginé qu'un panégyrique direct de ce

grand homme ne pouvoient être placé convenablement qu'à la tête de l'immortel ouvrage de l'*Esprit des Loix* ou des *Lettres Persannes*. Le Temple de Gnide échappa à sa plume : ce fut un jeu, un amusement pour elle ; & je crois qu'il y auroit une sorte de ridicule à louer l'esprit d'un homme de génie.

LE TEMPLE DE GNIDE.

CHANT PREMIER.

Gnide plaît à Vénus & Vénus la préfère
Aux temples d'Amathonte, aux boſquets de Cythère.
Elle ne quitte point le céleſte ſejour,
Sans voler vers ces lieux, ſi chers à ſon amour.
Quand ſon char y deſcend des voûtes azurées,
Le peuple adorateur de ces belles contrées
N'éprouve point l'effroi ſombre & religieux
Qu'inſpire à l'univers la préſence des dieux :
Cet aſpect bienfaiſant, renouvellé ſans ceſſe,
Accoutume la vue aux traits de la déeſſe.
D'une foule indiſcrète évitant le concours,
Si Vénus d'un nuage emprunte le ſecours,
Alors les doux parfums répandus autour d'elle,
Aux Gnidiens charmés, annoncent l'immortelle.
Gnide élève ſes murs dans les champs fortunés,
Des épis de Cérès en tout temps couronnés.
Là, de nombreux troupeaux, ſur des rives fleuries,
Foulent l'émail naiſſant des riantes prairies :
Les dieux verſent par-tout les tréſors de leur main.

Le ſoleil, dans un ciel toujours calme & ſerein,
Tempérant les rayons de ſa flamme éthérée,
N'y flétrit point l'éclat dont la terre eſt parée.
L'oiſeau, dès le matin, ſous les feuillages verds,
D'accords harmonieux fait retentir les airs:
L'onde entre les roſeaux murmure & s'y promène,
Flore de ſon amant y parfume l'haleine;
Et les cœurs pénétrés de ce ſouffle amoureux,
D'une volupté pure y reſpirent les feux.
Du palais de Vénus l'élégant périſtile
Se découvre, non loin des remparts de la ville
L'artiſan de Lemnos poſa ſes fondemens.
Vulcain craignoit Vénus & ſes reſſentimens:
Vulcain, pour réparer la ſurpriſe cruelle
Dont rougit autrefois la déeſſe infidelle,
Lui bâtit ce palais; époux humilié,
Trop heureux qu'à ce prix l'affront fût oublié.
O Grâces, dont la main conduiſit cet ouvrage,
Sans doute, c'eſt à vous d'en retracer l'image!
Pour rendre tout l'éclat de ce brillant ſéjour,
Il faut, ou vos crayons, ou les traits de l'amour.
Parmi tant de beautés, comment les peindre toutes?
Sur cent colonnes d'or quand j'appuirois les voûtes,
Quand je ferois briller, ſous ces vaſtes lambris,
L'éclair des diamans & le feu des rubis;
Quand mes prodigues mains y répandroient encore
Les perles, les ſaphirs du berceau de l'aurore;
Quand l'opale & l'azur s'uniroient incruſtés,
J'en peindrois la richeſſe & non pas les beautés
D'agréables jardins l'enceinte eſt embellie;

Une

Une roſe y renaît d'une roſe cueillie.
Là, Flore, là Pomone uniſſent leurs faveurs,
Le fruit ſur les rameaux ſe couronne de fleurs.
Lorſque, dans ces jardins, l'aimable Cythérée
De cent jeunes beautés ſe promène entourée,
On voit, pendant les jeux & ſous leurs pas légers,
Se courber un inſtant les tréſors des vergers;
Et par l'enchantement d'un pouvoir qu'on ignore,
Les arbuſtes foulés s'y relèvent encore.
Là, repoſe Vénus, loin du trouble & du bruit.
Sous l'ombre des berceaux la volupté la ſuit:
Son ſourire applaudit aux bergères de Gnide;
A leur danſe naïve elle-même préſide.
Vénus ſe plaît à voir, ſur leurs fronts ſatisfaits,
De leurs cœurs ingénus l'innocence & la paix.
Compagne de leurs jeux, elle adoucit pour elles
De ſes regards divins les vives étincelles.
Nymphes, de votre ſort le ciel même eſt jaloux:
Vénus eſt votre égale & folâtre avec vous.
Une vaſte prairie, où ſourit la nature,
Etend, non loin de-là, ſes tapis de verdure.
Ici l'heureux berger, couché parmi les fleurs,
Auprès de ſa bergère aſſortit leurs couleurs.
Incertain dans ſon choix, il balance; mais celle
Que choiſit ſon amante eſt toujours la plus belle,
Ses parfums ſont plus doux, ſon émail eſt plus frais;
Et la main qui la cueille ajoute à ſes attraits.
Le Céphée, en ces lieux, de ſon urne profonde
Epanche lentement le cryſtal de ſon onde:
Il ſerpente, s'amuſe à prolonger ſon cours;

Et ſon lit tortueux ſe joue en cent détours.
Le dieu, parmi les joncs qui couronnent ſes rives,
Embarraſſe les pas des nymphes fugitives
L'amant les ſuit, les preſſe; & leur orgueil ſoumis
Donne, enfin, le baiſer que leur bouche a promis.
Le fleuve, à cet aſpect, enchaîné dans ſa courſe,
Ne ſait s'il doit couler ou monter vers ſa ſource:
Par un charme ſecret ſes flots ſont ſuſpendus,
Le flot qui fuit s'arrête au flot qui ne fuit plus.
Mais, quel trouble, s'il voit, près de ſon onde pure,
Une jeune beauté dépouiller ſa parure,
Quitter des vêtemens, des voiles trop diſcrets
Et venir dans ſes eaux rafraîchir ſes attraits!
Il frémit, il s'agite; & la vague enflammée
Autour de tant d'appas roule plus animée:
Pour les poſſéder tous, pour mieux les embraſſer,
Pour atteindre à ce ſein qu'il voudroit careſſer,
Il ſoulève ſes flots, s'élance; & plus rapide
Il entraîne avec lui la bergère timide.
Ses compagnes alors frappent l'air de leurs cris;
Mais, tout fier du fardeau dont ſon cœur eſt épris,
Le fleuve la ſoutient, doucement la promène
Sur le dos argenté de ſa liquide plaine;
Enfin, déſeſpéré d'abandonner ce poids,
Ce poids qu'il abandonne & reprend mille fois,
Il va la dépoſer ſur ſes rives fleuries
Dans les bras careſſans des nymphes attendries.
Plus loin croît un boſquet de myrtes enlacés.
Les timides amans, nouvellement bleſſés,
Viennent s'y confier leurs ſoupirs & leurs peines.

Ils suivent, au hasard, des routes incertaines :
L'amour conduit leurs pas aux lieux les plus secrets,
S'amuse de leur trouble & les égare exprès.
Une épaisse forêt, non loin de ce bocage,
Fait expirer le jour sous son antique ombrage.
Jamais l'ardent midi n'en perça les rameaux :
On s'y croit enfoncé dans la nuit des tombeaux,
Des chênes & des pins les orgueilleux sommets
Vont, jusques dans la nue, affronter les tempêtes.
Là, les cœurs sont saisis de crainte & de respect :
On croiroit, à l'horreur de cet auguste aspect,
Au silence imposant de ces retraites sombres,
Que les dieux, avant l'homme, en habitoient les ombres.
Au sortir de ce bois redoutable & sacré,
Quand l'œil, des feux du jour, est enfin éclairé,
On découvre, au sommet d'une hauteur voisine,
Le temple de Vénus & la pompe divine.
La nature y grava tous les vœux des mortels.
Ce fut dans ce lieu saint, au pied de ces autels,
Que Vénus (& Vénus chaque jour en soupire)
Pour la première fois vit le fils de Cynire.
L'amour blessa son cœur du trait empoisonné :
Ce cœur brûle en secret, de son trouble étonné.
« Quoi ! s'écrioit Vénus, c'est un mortel que j'aime !
» Quoi ! j'ai pu m'oublier & m'avilir moi-même !
» O Gnide, éteins l'encens : mes honneurs sont finis.
» Tu n'as plus désormais d'autre dieu qu'Adonis. »
Ce fut-là que, piqué d'un défi téméraire,
Son orgueil consulta les enfans de Cythère.
Le berger phrygien portera-t-il ses yeux

Sur des charmes ſecrets enviés par les dieux
On le veut ; & déja ſa robe eſt détachée,
Sous l'or de ſes cheveux ſa ceinture eſt cachée
Les grâces, les amours parfument ſon beau ſein.
Sur ſon char d'émeraude elle monte ſoudain :
Il s'élève, emporté par l'oiſeau du Méandre.
Au vallon de l'Ida Pâris le voit deſcendre.
Vers Pallas, vers Junon tour-à-tour entraîné,
Son choix, douteux encor, flotte indéterminé ;
Mais, au riant aſpect de leur belle rivale,
Sa main laiſſe pencher la balance inégale.
Tu triomphes, Vénus ! Pâris ſur tes attraits
Fixe, enfin, des regards qui ne ſont plus diſtraits.
Si tu ne dois la pomme à ſa bouche timide,
Elle échappe à ſes mains & ſon trouble décide.
Ce fut-là que l'amour environné des Ris,
Tranquille & voltigeant ſous les riches lambris,
Vit paroître Pſyché conduite par ſa mère :
L'amour n'aima jamais... L'amour aime & veut plaire ;
Des feux dont il nous brûle, il ſe ſent conſumé,
Sur ſon arc, ſur ſes traits il languit déſarmé.
« C'eſt donc ainſi, dit-il, c'eſt ainſi que je bleſſe ! »
Il tombe ſur le ſein de ſa jeune maîtreſſe
Et s'écrie, aux tranſports qui viennent le ſaiſir,
» Oui, je ſuis... Oui l'amour eſt le dieu du plaiſir ! »
Lorſque du temple auguſte on franchit le portique,
Un charme inexprimable au cœur ſe communique :
On s'enivre de l'air qu'on reſpire en ces lieux.
Il ſemble qu'on ait bu dans la coupe des dieux.
Tout ce que la nature étale de richeſſe,

L'élégance de l'art, ſon éclat, ſa nobleſſe
Ont fait de ce beau temple un Olympe nouveau :
La toile y prend une ame & vit ſous le pinceau.
Une ſavante main, (la main d'un dieu ſans doute)
Voulut peindre elle-même & décorer la voûte.
Ici, Vénus s'élève & ſort du fond des mers.
Que ſes charmes naiſſans étonnent l'univers !
Cythérée, au milieu de la troupe céleſte,
Oſe à peine entr'ouvrir un œil doux & modeſte.
Sur les lys de ſon ſein ſes cheveux ſont épars ;
Et ſa pudeur naïve enchante les regards.
Plus loin, ſont ſes amours avec le dieu terrible,
L'impitoyable dieu qu'elle a rendu ſenſible.
Là, d'un fier coloris, Mars eſt repréſenté
Pouſſant dans les combats ſon char enſanglanté.
Son front cruel & ſombre annonce le carnage :
La mort, l'affreuſe mort, l'épouvante, la rage
Précédent ſes courſiers écumans & fougueux.
Sur ſon caſque de fer un dragon tortueux,
Semble vomir au loin la flamme & la fumée.
Autour du dieu ſanglant vole la Renommée.
Sa déteſtable ſœur, Bellone à ſes côtés
Marche, s'élance, court à pas précipités ;
Et, ſecouant les feux de ſa torche infernale,
De ſon barbare frère eſt la digne rivale.
Tous deux d'un vain laurier ſe diſputent l'honneur ;
Bellone a plus de rage & Mars plus de valeur.
Ici, le dieu, couché ſur des touffes de roſes,
Préſente aux doux baiſers ſes lèvres demi-cloſes ;
Dans les bras de Vénus, Mars repoſe enchaîné.

De myrtes amoureux ſon front eſt couronné,
Il languit, il ſoupire, & la vue incertaine
A quelques traits divins le reconnoît à peine.
La déeſſe triomphe, en voyant les plaiſirs
De ſon farouche amant captiver les deſirs.
Sa bouche lui ſourit & ſa main le careſſe :
Leurs flammes, leurs tranſports ſe confondent ſans ceſſe ;
Et leur regard, troublé dans ces momens heureux,
Ne voit pas les amours qui folâtrent près d'eux.
De la déeſſe, enfin, l'hymen involontaire
Eſt peint, dans tout ſon faſte, aux murs du ſanctuaire ;
On y voit tous les dieux étaler leur ſplendeur :
Vulcain paroît moins ſombre, & n'eſt pas moins rêveur.
Vénus, d'un œil mourant que le jour importune,
Regarde, avec froideur, l'allégreſſe commune :
Elle marche à l'autel d'un pas foible, incertain,
Elle offre à ſon époux négligemment ſa main ;
Et parmi les apprêts de ce triſte hyménée,
Vers les Grâces en pleurs ſa vue eſt détournée.
La ſuperbe Junon, dans un autre tableau,
De ce fatal hymen allume le flambeau :
Elle donne aux époux la coupe révérée ;
Une éternelle foi par Vénus eſt jurée.
Vulcain croit au ſerment, & l'Olympe en ſourit.
Plus loin le dieu, bleſſé d'un refus qui l'aigrit,
Entraîne, impatient, l'épouſe déſolée :
On la voit loin de lui s'enfuir échevelée.
Si ces charmes divins pouvoient être inconnus,
Si quelqu'autre beauté reſſembloit à Vénus,
On croiroit voir la nymphe interdite & confuſe
Que Pluton vint ſurprendre aux bords de l'Aréthuſe.

Enfin, le dieu l'emporte & la preſſe en ſes bras :
Tout l'Olympe en tumulte accompagne leurs pas.
Près du lit nuptial, Vénus eſpère encore
Echapper à l'ardeur de l'époux qu'elle abhorre :
Elle combat, réſiſte ; & dans ce trouble heureux
De ſon voile agité ſe relâchent les nœuds.
Il flotte dans les airs & le tiſſu s'entr'ouvre ;
Sa gorge demi-nue échappe & ſe découvre :
Mais plus prompt à couvrir qu'à baiſer ce beau ſein,
L'époux le cache alors ſous ſa jalouſe main.
Vénus tombe à regret ſur la couche ſacrée
Que l'hymen, d'un air froid, pour elle a préparée,
Sur ce lit malheureux loin de ſemer des fleurs,
On voit l'amour plaintif l'arroſer de ſes pleurs.
D'un feu ſombre & jaloux l'œil de Mars étincelle.
Cythérée eſt alors ſi touchante & ſi belle,
Que les dieux attendris plaignent ſon embarras :
Les déeſſes, plus loin, s'en amuſent tout bas.
Enfin d'un pied léger fuit la troupe céleſte.
Vulcain, quel doux moment ! Vénus qu'il eſt funeſte !
Du contour des rideaux l'époux enveloppé
Se croit heureux ſans doute... Il eſt déjà trompé.
Vénus ſe plaît à voir la pompe de ſon temple :
Sa beauté ſatisfaite, en riant, s'y contemple.
Elle-même en fixa le culte & les honneurs,
Elle y brûle l'encens, elle y jette les fleurs ;
Et dans ce lieu ſacré, dont elle eſt la déeſſe,
Vénus remplit encor les devoirs de prêtreſſe.
L'hommage qu'en cent lieux lui rendent les mortels,
Loin de les honorer, avilit ſes autels.
Là, ſous l'éclat trompeurs de leurs molles parures,

Les filles des cités, dans des fêtes impures,
Courent à la fortune immoler leurs attraits,
Et ſe font une dot du fruit de leurs forfaits.
Ici l'épouſe apporte au pied du ſanctuaire
Le prix, l'infâme prix de ſon lâche adultère.
Là, s'unit à la ſœur le frère inceſtueux :
Ici, dans l'indécence & le bruit de leurs jeux,
Des prêtres, entourés d'un cœur de courtiſanes,
Vont offrir à Vénus des guirlandes profanes.
Enfin, il eſt un temple où des hommes flétris,
Monſtres efféminés que pourſuit le mépris,
De la nature en eux dégradent la nobleſſe.
Là, leur difformité conſacre à la déeſſe,
Et le ſexe détruit qu'ils perdent ſans eſpoir,
Et le ſexe emprunté qu'ils affectent d'avoir.
Cythérée a voulu que l'heureuſe Doride
Eût un culte plus pur dans le temple de Gnide.
Là, le feux de l'amour tient lieu du feu ſacré :
Là, l'hommage eſt rendu, quand on a ſoupiré.
Là, conduit par l'eſpoir chaque amant vient ſe rendre ;
On n'exige de lui que l'offre d'un cœur tendre.
Vénus reçoit les vœux à l'amante adreſſés ;
Vénus n'eſt point jalouſe : on aime & c'eſt aſſez.
C'eſt adorer Vénus qu'adorer une belle ;
Et la beauté lui ſemble auſſi divine qu'elle.
Les amans, enchaînés d'un lien immortel,
De la fidélité vont embraſſer l'autel.
Là, viennent ſoupirer, aux pieds de la déeſſe,
Ceux qui n'ont pu fléchir l'orgueil de leur maîtreſſe.
La flatteuſe eſpérance adoucit leurs tourmens ;
Un beau jour, tôt ou tard, luit pour les vrais amans.

Vénus en nœuds de fleurs aime à changer leurs chaînes ;
Et leur félicité se mesure à leurs peines.
Là, de la jalousie on peut sentir les traits ;
Mais le cœur la dévore & n'en parle jamais.
Ainsi qu'il faut des dieux révérer l'injustice,
On doit de son amante adorer le caprice.
Dans Gnide, on met au rang des divines faveurs
Les transports de l'amour & même ses fureurs ;
Trop heureux d'éprouver cette invincible flamme,
Ce tumulte secret, ces orages de l'ame,
Tendres égaremens mieux sentis que connus!
Moins le cœur est à lui, plus il est à Vénus.
Tout mortel sans amour, aux yeux de Cythérée,
N'ose se présenter dans l'enceinte sacrée.
Au portique du temple à peine il est admis :
Il vient s'y prosterner en esclave soumis ;
Il cherche des desirs, il se cherche lui-même :
Sa liberté lui pèse, il veut des fers... Il aime !
Il aime, il vit, il voit l'éclat d'un nouveau jour ;
Il allume son ame au flambeau de l'amour.
Instruites par Vénus, les bergères de Gnide
De la simple innocence ont le maintien timide.
Leur front est coloré d'une aimable pudeur ;
Mais à la modestie unissant la candeur,
Elles ne cachent point une flamme sincère,
Et se vantent d'aimer, en rougissant de plaire.
Tranquille à leurs genoux, l'amant respectueux
Attend, sans le hâter, le moment d'être heureux.
Ce moment est fixé par l'amante elle-même :
On cède sans remords, quand il est vrai qu'on aime ;
Mais se rendre sans choix, mais céder sans désir,

C'eſt profaner l'amour & ſouiller le plaiſir.
Au front des Gnidiens l'amour met ſa couronne ;
Il épure toujours le bonheur qu'il leur donne.
Qu'une amante trahie éprouve les froideurs
D'un infidèle amant qui rebute ſes pleurs ;
D'un trait plus ſalutaire elle eſt ſoudain frappée,
Dans les eaux du Léthé la pointe en eſt trempée.
Si l'amour, aux autels, voit un couple nouveau,
Il prend tout à la fois ſon arc & ſon flambeau ;
Il lance tous ſes traits, il épuiſe ſes flammes.
Lorſque de deux amans s'aſſoupiſſent les ames,
Quand leur ardeur n'a plus qu'un éclat incertain,
Il l'a fait ou mourir ou renaître ſoudain.
Il épargne à leurs cœurs ces triſtes intervalles,
Et ces retours ſi froids & ces langueurs fatales ;
Etincelles d'un feu prêt à ſe conſumer.
Ou l'on aime à l'excès, ou l'on ceſſe d'aimer.
Là, toujours careſſant pour des peuples fidèles,
L'amour ne s'arme point de ſes flèches cruelles,
De ces traits, dont jadis ſon aveugle fureur
Des filles de Minos empoiſonna le cœur ;
Traits mortels qui, mêlés & d'amour & de haine,
Signalent le pouvoir de ſa main ſouveraine.
Quand cet enfant terrible en aiguiſe le fer,
Tout tremble... C'eſt la foudre aux mains de Jupiter.
Vénus, lorſque l'amour a fait une bleſſure,
L'enveloppe des plis de ſa belle ceinture.
Elle vient l'adoucir & non la refermer.
Vénus inſtruit à plaire & l'amour fait aimer.
Gnide voit chaque jour ſa brillante jeuneſſe,
Ses nymphes entourer l'autel de la déeſſe.

Là, leur bouche ingénue exprime avec candeur
Des ſentimens naïfs, auſſi purs que leur cœur.
Une d'elles diſoit : « O reine d'Idalie,
» *Hilas* qui me fut cher ſe plaint que je l'oublie ;
» Déeſſe ! daigne entendre & couronner mes vœux.
» Ils n'ont point pour objet de rallumer mes feux !
» Déeſſe ! mon amour s'eſt éteint de ſoi-même.
» Fais qu'*Hilas* m'abandonne & que *Coridon* m'aime ».
Une autre s'écrioit : « O puiſſante Vénus !
» Que mes feux pour *Iphis* ſoient encore inconnus,
» Donne-moi quelque temps la force de les taire :
» L'aveu que j'en ferai ſera plus doux à faire ».
Une autre, enfin, diſoit : « O reine de Paphos !
» Pourquoi mon cœur troublé n'a-t-il plus de repos ?
» Au milieu de nos jeux je ſuis ſombre & diſtraite ;
» Des grottes, des boſquets je cherche la retraite ;
» Mais j'éprouve par-tout des tourmens infinis.
» J'aime peut-être ?.. Eh, bien ! ſi j'aime... c'eſt *Daphnis* ! »
Les amans, les bergers, dans les beaux jours de fêtes,
Au temple de Vénus vont chanter leurs conquêtes.
Les doux ſons de la lyre accompagnent leurs voix
Ils célèbrent Vénus & l'amour à la fois.
L'un d'eux qui, d'une main timide & careſſante,
Tenoit en la ſerrant, la main de ſon amante,
Chantoit : « Amour, amour, au genoux de *Pſyché*,
» Tu te bleſſas du trait que tu m'as décoché.
» Non, je n'en doute point ; je le ſens, c'eſt le même :
» Tu n'as pas mieux aimé, ni plus aimé que j'aime.
» N'ai-je pas tous tes feux, tes tranſports, tes deſirs ?
» Achève, dieu charmant ! donne-moi tes plaiſirs ».
Un berger moins diſcret, plus fier de ſa victoire,

Chantoit : « Fils de Vénus, je partage ta gloire.
» Qui peut vaincre *Daphné*, peut dompter tous les cœurs.
» Insensible à mes vœux, insensible à mes pleurs,
» L'orgueilleuse *Daphné* dédaignoit mes hommages :
» Je l'ai surprise, enfin, dans un de tes bocages.
» Regarde sur son front ce tendre coloris,
» Regarde ; & vois combien j'ai puni ses mépris »...t
J'ai vu Gnide, j'ai vu cette heureuse contrée ;
C'est-là qu'à mes regards *Thémire* s'est montrée.
Je la vis pour l'aimer, brûler & soupirer :
Amour ! je la revis ; ce fut pour l'adorer.
O Gnide ! sur tes bords je veux vivre avec elle :
J'y serai plus heureux, elle y sera plus belle,
Nous irons dans le temple ; on n'y verra jamais
De plus tendres amans, d'adorateurs plus vrais.
Au palais de Vénus je saurai m'introduire ;
Je prendrai ce palais pour celui de *Thémire* ;
Et sais-je si mes yeux flattés & prévenus
N'y prendront pas encore *Thémire* pour Vénus ?
Dès le lever du jour j'irai dans la prairie,
J'y cueillerai la fleur nouvellement fleurie :
Thémire permettra que ma timide main
L'attache à ses cheveux ou l'unisse à son sein.
Je l'y verrai pâlir, finir sa destinée ;
Plus heureuse que moi, moi qui l'aurai donnée !
Mais *Thémire* peut-être ira dans ces bosquets
Où sont entremêlés tant de détours secrets ;
Si je puis l'égarer dans ces lieux solitaires,
Si... Vénus me défend de trahir ses mystères.

Fin du Chant premier.

CHANT

CHANT SECOND.

A Gnide, il eſt un antre, un antre révéré,
Aſyle de la paix, aux Nymphes conſacré.
Là, du ſombre avenir Vénus eſt l'Interprête.
L'effroi n'habite point cette heureuſe retraite :
D'épouvantables voix, du creux des ſouterrains,
N'y mugiſſent jamais ſous les pas des humains.
On n'y voit point non plus une horrible prêtreſſe
Se débattre en fureur ſous le Dieu qui l'oppreſſe ;
Et mêlant l'impoſture au trouble de ſes ſens,
D'un captieux Oracle envelopper le ſens.
Vénus ne fait tromper ni l'eſpoir, ni la crainte :
On conſulte Vénus, Vénus répond ſans feinte.
Une femme... (Fuyez, mortels, fuyez.. Jamais
A tant de perfidie on n'unit tant d'attraits.)
Des rivages crétois ſur ces bords attirée,
Des jeunes Gnidiens elle marche entourée.
Grâce, beauté, parure, en elle tout ſéduit,
De mille adorateurs le tumulte la ſuit :
Son geſte, ſon coup-d'œil, ſa voix, tout les attire ;
L'un obtient un regard, l'autre obtient un ſourire ;
Et celui que d'un mot elle a favoriſé,
S'il eſt le plus heureux, eſt le plus abuſé.
Aux nymphes de Vénus qu'elle inſpira d'alarmes !

On s'empreſſe, la foule environne ſes charmes ;
Et fière d'un concours qui flatte ſon orgueil,
De la grotte ſacrée elle franchit le ſeuil ;
Elle entre : mais ſoudain du fond du ſanctuaire
Vénus s'écrie : « Arrête ! où vas-tu téméraire ?
» L'amour eſt dans tes yeux, l'impoſture en ton cœur.
» Viens-tu ſouiller un temple où règne la candeur ?
» Ah ! je t'en punirai : frémis de ma vengeance.
» Aſſez & trop long-temps ta froide indifférence
» A ſéduit tes amans & trompé leur eſpoir :
» C'en eſt fait ; ta beauté va perdre ſon pouvoir,
» J'en détruis le preſtige ; & ma juſte colère
» Te laiſſe, pour tourment, le vain deſir de plaire.
» Oui, tes traits ſont changés, mais ton cœur ne l'eſt pas :
» Vois déjà tes amans abandonner tes pas.
» Va, cours, pourſuis en vain leur troupe fugitive,
» Cours : ils t'éviteront comme une ombre plaintive ;
» Et chacun d'eux plus libre, à lui-même rendu,
» Va payer tes mépris du mépris qui t'eſt dû. »
Des murs de Nocréris vint une courtiſane :
Son luxe, qui lui ſeul l'accuſe & la condamne,
Affectoit d'étaler les dons multipliés
De mille amans trahis & par elle oubliés.
« Quel ſoin, lui dit Vénus, peut ici te conduire ?
» Croirois-tu par ton culte honorer mon empire ?
» Non : ton cœur qui ſe rend ſans choix, ſans volupté,
» Détruit tous les plaiſirs que promet ta beauté.
» Ton inſenſible cœur ignore comme on aime :
» Il ne pourroit aimer mon fils, oui, mon fils même.
» Porte à d'autres autels tes vœux inanéantis :

» Aux vils adorateurs à te plaire empreſſés ;
» Cours offrir avec art tes trompeuſes careſſes ;
» Et ſûre d'obtenir le prix de tes foibleſſes,
» Va, prodigue à leurs yeux honteuſement déçus
» Des charmes éclipſés auſſi-tôt qu'apperçus.
» Fuis, dis-je ! tu ferois mépriſer ma puiſſance. »
Chargé d'or & d'ennuis, un Lydien s'avance :
Des peuples du Pactole il levoit les tributs ;
La déeſſe prévient ſes deſirs ſuperflus.
» Je ſais quels ſont tes vœux ; mais en vain, lui dit-elle,
» Je voudrois les remplir, moi qui ſuis immortelle.
» Es-tu digne en effet de connoître l'amour ?
» Des dons de la fortune il n'eſt point le retour :
» Au ſein de la vertu l'eſtime le fait naître.
» Tu voudrois être aimé ? malheureux ! peux-tu l'être ?
» L'eſclave, dont ton or a payé les attraits,
» Même en les recevant, rougit de tes bienfaits.
» Tu veux aimer ? crois-moi, c'eſt trop vouloir encore ;
» Ton cœur peut-il chérir des cœurs qu'il deshonore ?
» Les plaiſirs achetés ne ſont plus des plaiſirs.
» A groſſir tes tréſors borne tes vains déſirs :
» Leur amas peut, un jour, te devenir utile.
» L'indifférence ſuit un bonheur trop facile ;
» Et ſur ce que l'amour eût jamais de plus doux,
» Tu ſentiras ton ame étendre ſes dégoûts. »
Alors vient un berger des champs de la Doride ;
On le nomme *Ariſtée* : il avoit vu dans Gnide
Camille, jeune objet dont ſon cœur eſt charmé :
Il l'aime ; nul amant n'a jamais tant aimé.
Il l'aime & vient encor, tout plein de ſon image,

Demander à Vénus de l'aimer davantage.

« Je connois, lui dit-elle, & ton âme & ſes feux :
» *Camille* d'un monarque eût pu remplir les vœux ;
» Mais au choix de l'amour qu'importe une couronne ?
» Tu brûles pour *Camille* & Vénus te la donne.
» Les titres & les rangs ont peu d'éclat pour moi ;
» Un Berger bien épris l'emporte ſur un roi.

Je parus à mon tour ſur les pas de *Thémire* :
La déeſſe me dit, avec un doux ſourire :
« J'ai rempli tes ſouhaits, je les ai prévenus :
» Que puis-je encore ? eſt-il au pouvoir de Vénus
» D'accroître ton amour, d'embellir ton amante ?
» Ton amour eſt ſi vrai ! *Thémire* eſt ſi charmante !

» Déeſſe ! m'écriai-je : ah ! déeſſe, écoutés :
» Non ; je n'ai point encore épuiſé vos bontés.
» Déeſſe ! comblez-les ; faites que ma *Thémire*
» N'ait d'âme que mon âme & pour moi ſeul reſpire,
» Que tous ſes ſentimens l'intéreſſent à moi ;
» Que m'aimer, de ſes jours ſoit le plus doux emploi ;
» Que, la nuit, mon image à ſes ſens ſoit tracée ;
» Que je ſois, au réveil, ſa première penſée ;
» Qu'elle enivre ſes yeux du plaiſir de me voir :
» Qu'abſent je ſois encor ſon deſir, ſon eſpoir ;
» Enfin, lorſque le ciel veut que je la revoie,
» Que *Thémire* gémiſſe au milieu de ſa joie,
» Déeſſe ! & que ſon cœur, heureux par mon retour,
» Regrette les momens perdus pour notre amour !

Fin du Chant ſecond.

CHANT TROISIEME.

QUAND le dieu des saisons, sa course terminée,
Recommence au Printemps le cercle de l'Année,
Gnide ouvre ses remparts à cent peuples divers ;
Ses fêtes & ses jeux appellent l'univers.
Des rives du Couchant, des portes de l'Aurore,
Là vient ce sexe heureux, ce sexe qu'on adore.
Là le plus doux triomphe est par lui disputé :
La plus belle y reçoit le prix de la beauté.
La naissance est alors un titre qu'on dédaigne :
Le trône est dans les cœurs, c'est la beauté qui règne ;
Elle éclipse les rangs, elle éteint tous les droits ;
La bergère en impose à la fille des rois.
Dans ce cirque brillant, où cent jeunes rivales
Ont un même avantage & des armes égales,
On croiroit que le prix dût rester incertain :
Vénus jette un coup-d'œil & le donne soudain.
Vénus n'ignore pas quelle heureuse mortelle
Reçut plus de faveurs & de son fils & d'elle.
Hélène, dans ces jeux, trois fois obtint le prix.
Deux fois elle l'obtint, quand *Thésée* & *Pâris*
Au palais de *Tindare* osèrent la surprendre :
Hélène triompha quand, des bords du Scamandre,
Elle fut reconduite aux bords de l'Eurotas,

Et rentra plus chérie au lit de *Ménélas*.
L'époux, ne retrouvant cette épouse abusée,
Se crut non moins heureux que *Pâris* & *Thésée*.
J'ai vu des jeux sacrés la pompe & le concours;
J'ai vu, de toutes parts, les Grâces, les Amours
Amener par la main les belles étrangères:
L'Innocence, au front pur, conduisoit les bergères.
Les filles de Corinthe étaloient aux regards
L'or flexible & mouvant de leurs cheveux épars.
Celles de Salamine, à leur première aurore,
Déployoient tout l'éclat & la fraîcheur de Flore:
Elles avoient cet âge, âge heureux de l'amour,
Où la beauté va naître & naît comme un beau jour.
A peine elles ont vu de son haleine pure
Le Zéphir treize fois rajeunir la nature;
A peine l'on voyoit s'élever sur leur sein
Ces globes que l'amour arrondit de sa main,
Ces charmes que le feu de l'ardente jeunesse
Sous un voile importun fait palpiter sans cesse.
Au lever du soleil, tel on voit une fleur,
Des premiers feux du jour ressentant la chaleur,
Repousser, déchirer le tissu qui la couvre
Et montrer les trésors de son sein qu'elle entr'ouvre.
Les filles de Lesbos exprimoient, dans leurs vœux,
Du plus impur amour le sentiment honteux.
La rougeur sur le front, l'une disoit à l'autre;
« L'éclat de mes attraits s'efface près du vôtre,
» Rien ne me semble ici plus aimable que vous:
» Mon cœur en est ému, mais n'en est point jaloux.
» Si du même œil que moi Vénus vous considère,

« Cette palme brillante, à nos desirs si chère,
» Ce prix que je vous cède & n'ose disputer,
» Aux yeux de l'univers, vous allez l'emporter. »
Des femmes de Milet parurent les plus belles :
L'albâtre, le lys même est obscurci par elles.
Leur air majestueux & leur taille & leurs traits,
Tout annonce l'éclat de leurs charmes secrets :
Les dieux n'ont point formé de plus noble assemblage.
Sans doute elles seroient leur plus parfait ouvrage,
S'ils leur avoient donné, plus distraits dans leurs soins
Quelques grâces de plus, quelques beautés de moins.
A leur suite marchoient les nymphes d'Idalie.
« Au culte de Vénus la volupté nous lie,
Disoient-elles : » dans Chypre on consacre aux amours
» Et ses premiers attraits & ses premiers beaux jours.
» D'une fausse vertu nous bravons les alarmes ;
» Nous ne rougissons point de prodiguer nos charmes.
» Peut-on plaire à Vénus sans brûler pour son fils ?
» Nous les servons tous deux... Ils nous doivent le prix. »
Sparte, toujours avide & d'éclat & de gloire,
Vint aussi, dans ces jeux, disputer la victoire :
On s'étonne à l'aspect de ses fières beautés.
Leurs voiles entr'ouverts, par les vents agités,
Et qu'à peine arrêtoit le nœud de leur ceinture,
Autour de leurs appas flottoient à l'aventure.
Souvent ils laissoient voir, à la clarté du jour,
Ceux qu'aux yeux du mystère a réservés l'amour.
De l'honneur, cependant, elles ont tout le faste :
Mais telle est de leurs lois le bizarre contraste,
Qu'elles ont pour objet, en bravant la pudeur,

D'affermir les héros contre un charme trompeur ;
Et d'élever, enfin, dans leur ame aguerrie,
Au-dessus de l'amour, l'amour de la patrie.
Mer fameuse en écueils, des dépôts précieux
Franchirent tes dangers sous la garde des dieux :
Un navire chargé d'augustes destinées,
Fendit d'un cours heureux tes vagues mutinées ;
Et tu vis autrefois le noble fils d'Eson
Emporter, sur ton sein, *Médée* & la Toison.
Le souffle du zéphir, applaniſſant tes ondes,
Vient de conduire encor, sur tes plaines profondes,
Un essaim de beautés que vit naître Colchos ;
Et sous un poids si doux l'amour courba tes flots.
Des femmes de Lydie *Oriane* entourée,
S'avança dans les jeux triomphante, adorée.
Dans des corbeilles d'or, cent nymphes de sa cour
Aux autels de Vénus, aux autels de l'Amour,
Du Pactole superbe offrirent les richesses.
Reine majestueuse & semblable aux déesses,
Oriane, au milieu du faste & des grandeurs,
Seule arrêtoit les yeux & fixoit tous les cœurs.
Époux énorgueilli, *Candaule* vint lui-même.
Plus fier de son amour que de son diadême,
De la belle *Oriane* esclave couronné,
Il dépose à ses pieds son sceptre abandonné.
Heureux de contempler l'épouse qu'il adore,
Il la voit, la revoit & veut la voir encore :
Un desir satisfait lui redonne un desir ;
Un plaisir toujours vif suit l'excès du plaisir.

« *Hélas!* s'écrioit-il, je ſuis heureux ſans doute ;
» Mais l'amour a vu ſeul le bonheur que je goûte,
» S'il étoit plus connu, qu'il feroit de jaloux !
» Les dieux même, *Oriane*, envîroient votre époux,
» O reine ! dédaignez ces fêtes étrangères,
» Abandonnez le prix à des beautés vulgaires :
» Un laurier plus flatteur, d'autres prix vous ſont dûs,
» Quittez ces ornemens & tous ces vains tiſſus :
» D'une pompe inutile *Oriane* voilée,
» Inconnue à la foule, y languit iſolée.
» Ah ! montrez mon bonheur, montrez-vous aux mortels :
» A l'univers charmé demandez des autels. »

Je vis, non loin de-là, les femmes de l'Euphrate.
L'or ſur leurs vêtemens, parmi la pourpre, éclate ;
Leur luxe politique, étalant les bienfaits
Dont mille adorateurs ont payé leurs attraits,
Par ce vain appareil, croit rehauſſer encore
Le prix d'une beauté que ce prix déshonore.
Les femmes de l'Egypte avançoient ſur leurs pas :
Un contraſte enchanteur relevoit leurs appas.
Mille feux jailliſſoient de leur prunelle ſombre,
Et l'éclair y ſembloit étinceler dans l'ombre.
Leurs cheveux, ſur leur ſein, flottans à longs replis,
Oppoſoient leur ébène à la blancheur des lys.
Leurs tranquilles époux marchoient à côté d'elles :
« Par goût & par devoir, nous vous ſommes fidèles,
» Leur, diſoient-ils, *Iſis* nous ſoumet à vos lois :
» Mais, plus puiſſans qu'*Iſis*, vos charmes ſont vos droits,
» Entre les dieux & vous notre encens ſe partage ;
» Nous aimons, dans vos fers, notre heureux eſclavage,

» Nos uſages, nos mœurs, l'attrait de la beauté,
» L'amour, tout garantit notre fidélité :
» L'amour, le ſeul amour nous répond de la vôtre.
» Triomphez dans ces jeux, votre gloire eſt la nôtre ;
» Mais préférez à tout le cœur de vos époux.
» Quand des ſoins étrangers vous éloignent de nous,
» Renfermés ſous nos toits, d'une main fortunée
» Nous cultivons en paix les fruits de l'hyménée ;
» Et là, nous attendons l'heure, l'inſtant du jour
» Où vous reparoîtrez ſur les pas de l'amour. »

Ces fiers navigateurs qui, ſouverains de l'onde,
Font voler leurs vaiſſeaux juſqu'aux bornes du monde,
Des rivages, où Tyr voit la mer à ſes pieds,
Amenèrent auſſi leurs brillantes moitiés.
Le poids des ornemens courboit leur tête altière.
On croiroit, à les voir, que la nature entière
Leur apporte les dons de cent climats divers,
Et tient, pour les parer, tous ſes tréſors ouverts.

Des lieux où naît le jour, d'autres vinrent encore.
On dit que ces beautés, les filles de l'Aurore,
Pour contempler leur mère avancent leur réveil ;
On dit que leur douleur accuſe le ſoleil,
Quand ſon char, s'élevant des bords de l'hémiſphère,
Eclipſe les rayons & les feux de leur mère.
La tendreſſe eſt jalouſe autant que l'eſt l'amour,
L'aurore eſt elle-même accuſée à ſon tour ;
Et l'on voit à regret que le reſte du monde,
Partage les faveurs de ſa clarté féconde.

Un peuple qui couroit empreſſé, curieux,
Vers un objet nouveau me fit tourner les yeux.

Je vis, ſous les feſtons d'une tente où l'or brille,
Une reine de l'Inde & ſa jeune famille :
Semblables à des fleurs, ſes filles l'entouroient ;
Ses filles qu'elle aimoit & que ſes mains paroient ;
Ses filles qui, déjà dans leur aimable enfance,
Des charmes de leur mere annonçoient l'eſpérance.
J'apperçus à leurs pieds ces monſtres impuiſſans,
Eſclaves des beautés dont ils ſont les tyrans.
L'air enflammé de Gnide augmente leur triſteſſe :
Leurs yeux ſemblent y fuir un éclat qui les bleſſe ;
Et d'un ſexe adoré le concours enchanteur
De leur vain déſeſpoir renouvelle l'horreur.
D'autres vinrent auſſi de la plage lointaine,
Où le fier Océan retint le fils d'Alcmène.
L'univers, en un mot, accourut dans ces jeux.
Par-tout, à la beauté l'amour offre des vœux:
Les hommages, par-tout, ſont prodigués aux belles:
Mais les plus éclatans ſont les plus dignes d'elles:
Ils flattent leur orgueil ; & cet orgueil jaloux
N'eſt ſatisfait d'aucun, s'il ne les obtient tous.
Des bergères de Gnide, enfin, je ſuis les traces.
Belles ſans ornemens, elles n'ont que des graces:
On ne voit point la perle ou l'or dans leurs cheveux
En captiver la treſſe, en reſſerrer les nœuds:
Leur parure eſt l'émail des doux préſens de Flore,
Zéphir de ſes baiſers les y carreſſe encore.
Leur robe voltigeante, ouvrage de leurs mains,
Se déploie & ſe joue en replis incertains ;
Et n'a dans ſes contours d'autre art, d'autre élégance
Que de marquer la taille & d'en montrer l'aiſance.

Camille dédaigna la gloire de ces jeux :
Camille ſe diſoit, modeſte dans ſes vœux :
« Que m'importe la palme aujourd'hui diſputée ?
» Je ſuis, grace à Vénus, belle aux yeux d'*Ariſte* ! »
De ſa préſence auguſte honorant ce grand jour,
Diane vint : Diane, au-deſſus de l'amour,
N'ambitionnoit point la couronne des belles.
La déeſſe eut rougit de vaincre des mortelles.
Je me trompai d'abord & je la méconnus :
Vénus étoit loin d'elle & je crus voir Vénus ;
Mais (dût-elle punir une bouche profane)
Vénus vint auprès d'elle & je revis Diane.
Nul ſpectacle jamais ne fut auſſi pompeux.
Les peuples réunis, mais diſtingués entr'eux,
Offroient tout à la fois, à l'œil qui les dévore,
Les beautés du couchant & celles de l'aurore.
On court, on croit errer dans les climats divers :
La ſcène s'aggrandit & Gnide eſt l'univers.
La nature prodigue & féconde en richeſſes,
De charmes différens embellit les déeſſes :
Ainſi la main des dieux, diviſant ſes bienfaits,
Entre les nations partagea les attraits.
Ici c'eſt de Pallas la beauté grave & fière ;
Là, celle de Junon, majeſtueuſe, altière ;
Ici le teint d'Hébé, ſes roſes & ſes lys ;
Là, les traits délicats, la douceur de Thétis ;
Là, la ſimplicité de Diane & de Flore ;
Ici les rayons purs du regard de l'Aurore ;
Là, des ſœurs de l'Amour les charmes ingénus,
Et quelquefois auſſi l'air riant de Vénus.

Tout

Tout pays a ſes mœurs, tout climat ſes uſages.
Chez les peuples divers, policés ou ſauvages,
La décenſe eſt ſoumiſe au caprice des loix:
Par-tout on l'interprête, on l'exprime à ſon choix.
Parmi tant de beautés, qu'un même lieu raſſemble,
Air, maintien, tout varie, & rien ne ſe reſſemble.
La pudeur au haſard jette un voile incertain:
Ici l'épaule eſt nue & plus loin c'eſt le ſein;
Là, d'un pied découvert ſi la vertu s'alarme,
La vertu ſans rougir découvre un autre charme.
Tout ſuit l'opinion, l'honneur lui cède auſſi;
Et l'on prodigue là ce qu'on refuſe ici.
Les dieux ſont ſi flattés des grâces de *Thémire*,
Que jamais ils n'ont pu la voir ſans lui ſourire:
Thémire eſt leur ouvrage & *Thémire* leur plaît.
Vénus ſur elle encore ouvre un œil ſatisfait,
La contemple avec joie; & ſeule des déeſſes
N'a point, en l'admirant, de jalouſes foibleſſes.
Comme ſur la verdure, entre l'émail des fleurs
On diſtingue la roſe à ſes vives couleurs;
Au milieu des beautés dont l'eſſaim l'environne,
L'œil reconnoît *Thémire* & le cœur la couronne.
Même avant que *Thémire* eût pu voir tant d'attraits,
(Tant d'attraits par les ſiens éclipſés à jamais)
La honte diſperſa ſes rivales confuſes:
Thémire à leur orgueil ne laiſſa point d'excuſes,
Leur vanité n'eut point l'honneur d'un long combat.
Thémire, négligée & ſimple en ſon éclat,
S'avance, elle triomphe; & Vénus dit aux Graces;

» Allez, ſuivez *Thémire*, environnez ſes traces,
» Attachez ſur ſon front mes myrtes favoris:
» Allez; c'eſt à vos mains à lui donner le prix.
» De toutes les beautés, que le cirque raſſemble,
» *Thémire* eſt la plus belle & ſeule vous reſſemble. »

Fin du Chant troiſième.

CHANT QUATRIEME.

PENDANT que ma *Thémire*, humble dans ſa victoire,
Aux pieds de la déeſſe en dépoſe la gloire ;
Qu'elle brûle aux autels les parfums les plus doux,
Qu'elle flatte, conſole un ſexe né jaloux ;
Et que diſtribuant les fleurs de ſa couronne,
Aux nymphes de ſa ſuite elle-même les donne :
Moi, reſpectant des ſoins ſi dignes de ſon cœur,
Seul, au fond d'un boſquet, je rêve à mon bonheur.
O ſurpriſe ! ſoudain j'apperçois *Ariſtée*.
Je l'avois vu dans l'antre où, par nous conſultée,
Vénus nous prononça ſon oracle ſacré :
Je me ſentis heureux de l'avoir rencontré.
Ah ! l'attrait fut égal : nos ames élancées
Brûlèrent de confondre & d'unir leurs penſées.
Moi, pouvois-je éluder ce ſentiment vainqueur ?
Tel eſt des Gnidiens le preſtige enchanteur :
On éprouve à leur vue, à leur ſeule préſence,
Tout ce qu'après les maux & l'ennui de l'abſence,
Deux fidèles amis, au moment du retour,
Ont pu goûter jamais & d'ivreſſe & d'amour.
Nos cœurs, qui s'attiroient, d'eux-mêmes ſe donnèrent ;

L'un dans l'autre bientôt tous deux ils s'épanchèrent.
Je crus voir l'amitié, d'un air riant & doux,
Deſcendre de ſon char, s'aſſeoir auprès de nous,
Ses mains unir nos mains; & les ſerrant enſemble,
Conſacrer à jamais le nœud qui nous raſſemble.
D'un plaiſir inconnu nos ſens étoient ravis.
Nous nous dîmes, d'abord, quelques mots peu ſuivis:
Tel eſt du ſentiment la première éloquence.
Un deſir d'*Ariſtée* ouvrit ma confiance:
Il voulut me connoître, & tel fut mon diſcours.
Aux murs de Sibaris ont commencé mes jours.
Vénus dans les devoirs du plus ſaint miniſtère
Occupoit aux autels *Antiloque* mon pere...
Peut-être ignorez-vous les mœurs de Sibaris?
Que ces mœurs, *Ariſtée*, inſpirent de mépris!
Sans doute, il eſt affreux de haïr ſa patrie:
Aux yeux de l'univers la mienne s'eſt flétrie.
Là, ſouillant du plaiſir l'aimable pureté,
On confond les beſoins avec la volupté.
Tous les arts bienfaiſans ont fui de cette enceinte:
Sibaris les chaſſa, dans l'odieuſe crainte
Que leur bruit, leur tumulte, autour de ſes palais,
De ſon peuple indolent ne pût troubler la paix;
Mais les arts corrupteurs ſont accueillis par elle.
S'ils ouvrent au plaiſir quelque route nouvelle,
S'ils flattent ſa molleſſe & ſes goûts inſenſés,
Par des prix, des honneurs ils ſont recompenſés.
O honte!.. oui, mon ami, j'ai vu le Sibarite
Enrichir des bouffons la troupe paraſite,
Et laiſſer ſans fortune, ainſi que ſans éclat,

Un peuple de héros, la gloire de l'état.
Autour de Sibaris, les campagnes riantes
Offrent de tous côtés des moiſſons abondantes :
Mais un faſte inſolent abuſe, dans ces lieux,
Des préſens de la terre & des faveurs des cieux.
Ces biens, loin d'éveiller une noble induſtrie,
Dans un honteux repos endorment ma patrie.
Les citoyens oiſifs, ſe créant des beſoins,
D'un ſexe, né frivole, imitent tous les ſoins.
Dans des métaux brillans, où ſe peint leur image,
On les voit compoſer les traits de leur viſage,
Se couronner de fleurs, parfumer leurs cheveux,
En ſuſpendre la treſſe, en arrondir les nœuds.
Leur main avec tant d'art & nuance & colore
Un teint pâle & flétrit que l'art flétrit encore ;
Tous ces mortels, enfin, lâches, efféminés,
D'un éclat ſi pompeux marchent environnés ;
Tant de luxe amollit & dégrade leurs âmes,
Que l'œil dans Sibaris croit ne voir que des femmes.
La beauté ſans pudeur y cède ſans amour :
Chaque jour voit finir l'eſpoir de chaque jour.
On n'y recherche point ce bien, ce bien ſuprême,
Ce doux plaiſir d'aimer, d'être aimé comme on aime :
D'un éclair de bonheur on s'y laiſſe éblouir ;
On demande, on obtient, & l'âme croit jouir.
Jouir ! non, mon ami ; nul charme n'environne,
Ne précède, ne ſuit les faveurs que l'on donne.
On eſt bientôt heureux ; mais on n'eſt rien de plus.
Ces détails ſi touchans, ces combats, ces refus ;
Tous ces ſoins, tous ces maux, toutes ces jouiſſances,

Ce contraſte enchanteur de craintes, d'eſpérances,
Tant de momens heureux avant l'heureux moment,
Les doutes de l'amante & les vœux de l'amant,
Cette pudeur aimable, encor plus qu'importune,
Mille plaiſirs pour un, cent conquêtes pour une;
Tous ces riens, en un mot, dont l'amour fait le prix,
Voilà ce que jamais n'a connu Sibaris.
Si la beauté, du moins, ſous un maintien modeſte,
Y voiloit de ſes mœurs le déſordre funeſte!
Mais elle brave tout: rien, non rien, dans ces lieux,
N'effarouche l'oreille ou n'étonne les yeux.
Loin que le Sibarite, en voltigeant ſans ceſſe
Et d'objets en objets & d'ivreſſe en ivreſſe,
Epure enfin ſon ame au ſein des voluptés;
Las de tant de plaiſirs rapidement goûtés,
Il ne s'y livre plus qu'avec indifférence:
Ils n'ont tous à ſes yeux qu'une même nuance.
Son ame ſans reſſort languit ſans mouvement,
Et ne peut diſtinguer un goût, d'un ſentiment.
Dans le rire affecté d'une joie apparente,
Il conſume le cours de ſa vie indolente;
Mais ce dehors trompeur cache un profond ennui:
Cet ennui le dévore, il le traîne avec lui;
Et c'eſt en vain qu'il quitte, en croyant ſe diſtraire,
Un plaiſir qui déplaît, pour un qui va déplaire.
De mes concitoyens les ſens trop délicats,
Toujours près du bonheur, ne le poſſèdent pas.
Il échappe à leurs ſoins, à leurs recherches vaines;
Mais froids pour le plaiſir, ils reſſentent les peines.
Les maux les plus légers ſont des tourmens affreux.
L'un d'eux (& ce trait ſeul me fait rougir pour eux)

L'un d'eux, sur le duvet où leur ennui repose,
Sut trouver la douleur dans le pli d'une rose.
Automates flétris, fantômes épuisés,
Du poids de leur parure ils semblent écrasés:
Leur corps foible & tremblant s'affaisse sous lui-même.
Tous ces voluptueux, dans leur molleſſe extrême,
Sont éblouis du jour dont ils sont éclairés.
On les voit sur leurs chars, pâles, défigurés,
S'évanouir au bruit de leurs courſiers rapides.
Au milieu des festins, sur leurs lèvres livides
Leurs mains, en tremblotant, portent des coupes d'or:
Ils y burent l'ennui qu'ils vont y boire encor.
Pour hâter le soleil & la course des heures,
Etendus sur des lits, au fond de leurs demeures,
Heureux de s'oublier, ils dorment sous le dais:
Le silence & la nuit règnent dans leurs palais.
Là, bercés tristement des mains de la Molleſſe,
Leur propre oiſiveté les laſſe & les oppreſſe.
Brisés par le repos, tourmentés sur des fleurs,
Ils s'agirent, enfin, & vont languir ailleurs.
Trop foibles (dieux puiſſans, rendez vain cet augure)
Trop foibles pour porter le fardeau d'une armure,
Epouvantés chez eux de l'ombre des dangers,
Plus timides encore aux yeux des étrangers,
Esclaves destinés aux fers d'un nouveau maître,
Ils auront pour vainqueur quiconque voudra l'être.
A peine la raiſon éclaira mes eſprits,
Que je fus indigné des mœurs de Sibaris.
J'ai toujours craint les dieux, & la vertu m'eſt chère.
« Ah! fuyons, dis-je, alors; qu'un autre ciel m'éclaire
» Auprès de mon berceau trop long-temps enchaîné,

» Je ne reſpire ici qu'un air empoiſonné.
» Fuyons : que ce vil peuple, ennemi de lui-même,
» Attache aux voluptés ſa volupté ſuprême ;
» Qu'heureux dans Sibaris il veuille l'habiter,
» Il eſt fait pour s'y plaire, & moi pour la quitter. »
Je cours, je vole au temple, aux pieds de la déeſſe,
J'écarte, autour de moi, la foule qui s'empreſſe ;
Je m'élance aux autels, (à ces mêmes autels
Où mon père apportoit l'hommage des mortels)
Je m'élance & m'écrie au milieu du tumulte :
» J'abandonne, ô Vénus, ton temple & non ton culte :
» Je t'offrirai par-tout l'encens que tu chéris ;
» Je te l'offrirai pur, plus pur qu'à Sibaris. »
Je partis ; & bientôt j'arrivai dans la Crète.
Pour un cœur vertueux quelle horrible retraite !
Mes yeux, ô mon ami, n'ont vu dans ce ſéjour
Que d'affreux monumens des fureurs de l'amour.
Là, ce taureau d'airain qui, par ſon impoſture,
Servit, trompa des feux dont frémit la nature :
Ici, ce labyrinthe embarraſſé, confus,
Où les pas égarés s'égaroient encor plus :
Mais, conduit par un fil dans ce vaſte édifice,
Théſée en éluda le piège & l'artifice.
Là, le palais de *Phèdre* & plus loin ſon tombeau ;
Phèdre qui du ſoleil fit pâlir le flambeau ;
Phèdre qui, reſpirant l'inceſte & l'adultère,
N'a que trop imité *Paſiphaë* ſa mère.
Je vis, non loin de là le temple de ſa ſœur.
De la tendre *Ariane* on y plaint le malheur ;
Ariane qui, ſeule, errant à l'aventure,
Pleuroit dans les déſerts la fuite d'un parjure ;

Mais qui, trop foible encor, ne ſe repentoit pas
D'avoir de ce perfide accompagné les pas.
Je vis, enfin, je vis l'autel d'*Idoménée*.
O malheureux vainqueurs! ô gloire infortunée!
Tous ces Grecs échappés à cent périls divers,
Aux combats de l'Aſie, à la fureur des mers,
Pourſuivis par Vénus & par les Euménides,
Trouvèrent ſous leurs toits des épouſes perfides:
Dans leurs embraſſemens ils reçurent la mort.
Idoménée, hélas! eut un plus triſte ſort.
Il va périr; un vœu le ſauve du naufrage;
Vœu cruel!... C'eſt ſon fils qu'il immole au rivage.
Je quittai cette terre odieuſe à Vénus.
L'orage me jetta ſur des bords inconnus
Qu'entouroit de ſon onde une mer en furie;
C'étoit Lesbos, Lesbos de Vénus peu chérie.
Aux femmes de cette iſle elle ôte la pudeur,
L'agrément à leurs traits, l'innocence à leur cœur.
Ah! laiſſe-les brûler d'une flamme plus pure,
Déeſſe! que ſon fils les rende à la nature!
Lesbos de trop d'horreurs a ſouillé tes regards.
C'eſt-là que Mytilène élève ſes remparts.
Sapho de Mytilène eſt la honte & la gloire:
Cette immortelle ſœur des filles de Mémoire
Abandonne ſon ame à de folles amours:
Elle abhorre ſon ſexe & le cherche toujours.
Hélas! combien de fois elle a maudit ſes charmes!
Combien de fois, réduite à répandre des larmes,
A-t-elle déteſté les penchans de ſon cœur!
« Amour, cruel enfant, tu ris de ma douleur,
Diſoit-elle; ah! pourquoi mêles-tu tant de peines

» A d'impuiſſans deſirs, à des flammes ſi vaines?
» Venge-toi, punis-moi de mes coupables feux.
» Oui frappe; je crains moins ton courroux que tes jeux.»
Bientôt j'abandonnai ces funeſtes rivages.
J'arrivai dans Lemnos: de ſes peuples ſauvages.
Vénus reçoit encor des affronts plus cruels.
Sur leurs rochers fumans Vénus n'a point d'autels;
Et de ces cœurs groſſiers la farouche rudeſſe
Craindroit de s'amollir, en ſervant la déeſſe.
Juſtement irritée, elle a puni cent fois
Leur orgueil dédaigneux, leur mépris pour ſes loix:
Mais, dans les châtimens, ce peuple plus impie
Renouvelle ſon crime & jamais ne l'expie.
J'oſai tenter encor le caprice des flots;
Le ſouffle des Zéphirs me porta vers Délos:
J'habitai peu de temps cette iſle révérée.
Je ne ſais ſi des dieux la ſageſſe éclairée
Du cours de nos deſtins & des événemens
A daigné mettre en nous quelques preſſentimens;
Mon ami, je ne ſais ſi notre ame immortelle,
Si de l'ame des dieux cette pure étincelle
De ſa noble origine aura pu retenir
Le pouvoir de percer l'ombre de l'avenir;
Mais Délos me laiſſant ma vague inquiétude,
Ne put de mes eſprits fixer l'incertitude;
Et vers un ciel nouveau je ſentis que mon cœur
S'élançoit, attiré par l'eſpoir du bonheur.
Une nuit où mon âme, entière à ſa penſée,
Du poids de ſes liens ſembloit débarraſſée;
Où, du premier ſommeil légèrement ſurpris,
Mes ſens n'égaroient plus le cours de mes eſprits;

Il m'apparut ſoudain... Dirai-je une mortelle ;
Une divinité ? qu'importe ?... Elle étoit belle.
Je crois la voir encor : dieux ! quel air & quels traits !
Vénus a plus d'éclat ſans avoir plus d'attraits.
Des charmes différens qu'elle unit & raſſemble,
Aucun n'eſt régulier... on aime leur enſemble :
On ne l'admire point ; elle enchante, elle plaît ;
Elle peut être mieux... Elle eſt mieux comme elle eſt.
Ses cheveux en déſordre errent à l'aventure ;
Mais cet abandon même en devient la parure.
C'eſt ce *je ne ſais quoi* dont l'œil eſt ſi flatté,
Que la beauté n'a point, qui n'eſt point la beauté,
Qu'on ne peut définir, qu'en vain l'on voudroit peindre ;
Secret de la nature où l'art ne peut atteindre.
Bientôt elle ſourit à mon étonnement :
Quel ſourire, *Ariſtée*, & qu'il étoit charmant !
Sourire de Vénus, à peine tu l'effaces !
Elle me dit : « Je ſuis la ſeconde des Grâces :
» C'eſt Vénus qui m'envoie, elle veut ton bonheur ;
» Mais pars : cours avant tout mériter ſa faveur,
» Cours au temple de Gnide adorer l'Immortelle. »
Alors elle s'envole & mon ſonge avec elle.
En vain j'étends les bras : plus prompt que les éclairs,
Son fantôme léger diſparoît dans les airs,
Elle fuit ; & mon cœur, après l'avoir perdue,
Soupira du plaiſir que m'avoit fait ſa vue.
Je pars... O doux climat ! O fortuné ſéjour !
O Gnide ! ſur tes bords je reſpirai l'amour !
Ariſtée, oui ; je crus y prendre un nouvel être :
Dans un autre univers votre ami crut renaître,
Je ſentis... Mais comment pourrai je l'exprimer ?

Je n'aimois point encor, mais je voulois aimer.
Je ne sais si l'Amour, si Vénus elle-même
S'emparoient de mes sens : mon trouble étoit extrême.
A pas précipités j'errois dans ces beaux lieux :
Mes yeux les dévoroient, ils enchantoient mes yeux.
Quel bruit interrompit mes douces rêveries !
Un essaim de beautés, sur l'émail des prairies,
Badinoit, folâtroit, des jeux environné.
Par un charme vainqueur je me sens entraîné.
Hélas ! me suis-je dit, que fais-je, où vais-je ? où suis-je !
Quel est donc de ces lieux l'attrait & le prestige ?
Quoi ! déjà de l'amour j'ai les égaremens !
Quoi ! je vole, inquiet, à ces objets charmans !
Il n'importe ; je cède au pouvoir qui m'attire,
Je cours impatient... Je vois .. Je vois *Thémire*.
Sans doute pour s'aimer nos deux cœurs étoient faits ;
Thémire m'éblouit de l'éclat de ses traits ;
Thémire éclipsa tout, je ne regardai qu'elle.
Je serois mort, ami, mais d'une mort cruelle,
Si cette nymphe aimable, avec un tendre accueil,
N'eût fait tomber sur moi la faveur d'un coup-d'œil.
« O Vénus, m'écrai-je, ô puissante déesse,
» S'il est vrai qu'à mon sort ta bonté s'intéresse,
» Si tu promis ici le bonheur à mes feux ;
» Enfin, si c'est ici que je dois être heureux,
» Déesse, que ce soit avec cette bergère !
» Oui ; toute autre beauté me devient étrangère.
» Elle seule, ô Vénus, peut combler tes bienfaits,
» Et remplir tous les vœux que je ferai jamais. ».

Fin du Chant quatrième.

CHANT

CHANT CINQUIEME.

DE mon nouveau bonheur j'entretins *Ariſtée*.
Pour ſoulager ſon âme, en ſecret tourmentée,
Inſtruit de mes amours, il raconta les ſiens.
Du feu de ſes récits j'animerai les miens,
Oui; tout ce qu'il m'a dit, je pourrai le redire :
Le Dieu qui l'inſpiroit eſt le Dieu qui m'inſpire.

Ma vie, obſcure & ſimple en ſes évènemens,
Ne tient ſon intérêt que de mes ſentimens,
Dit-il : à peu d'éclat vous devez vous attendre.
Mes peines, mes plaiſirs, un cœur fidèle & tendre,
Camille & ſes attraits, *Camille* & mes amours,
Des jours heureux... Voilà le tableau de mes jours.

Camille eſt Dorienne & Gnide eſt ſa patrie.
Sa famille honorable y fut toujours chérie;
Mais ce luſtre, pour elle, eſt un luſtre emprunté :
Sans bien & ſans naiſſance elle auroit la beauté,
Elle auroit tout; & plaire eſt ſon plus doux partage.
C'eſt cet air ſéduiſant qui prévient, flatte, engage;
Ce ſont, ô mon ami, ces appas enchanteurs
Que les yeux ſatisfaits vont peindre dans les cœurs.
Il n'eſt point de beauté que *Camille* n'efface,
Point, qui n'ambitionne & ſon charme & ſa grace.
Pour nous, dès qu'une fois nous avons vu ſes traits,

Il faut la voir toujours, ou ne la voir jamais.
Sa taille, dont les yeux admirent l'élégance,
Comme un roſeau flexible aiſément ſe balance:
Son front, toujours modeſte, eſt noble ſans orgueil.
Le regard le plus pur s'échappe de ſon œil;
Il eſt vif, & l'on croit qu'il va devenir tendre:
J'ai vu, j'ai vu cent fois mes rivaux s'y méprendre.
Que vous dirai-je encor? C'eſt un mélange heureux
Des plus beaux traits, unis par d'inviſibles nœuds.
Leur accord fait leur charme; & de cette harmonie
L'âme éprouve bientôt la douce tyrannie.

Camille, en ſa parure, eſt ſimple & ſans apprêt,
Mais l'art le plus pompeux près d'elle diſparoît.

Ce feu dont la beauté rarement étincelle,
L'eſprit anime encor ſa grace naturelle;
Il ſe peint dans ſon geſte, il brille dans ſes yeux:
Folâtre tour-à-tour, tour-à-tour ſérieux,
Chez *Camille* il amuſe, il inſtruit ou badine.
C'eſt la ſage Minerve, ou l'aimable Euphroſine.

Plus vous avez d'eſprit, plus vous goûtez le ſien:
On s'enivre à longs traits de ſon doux entretien.
Sur ſa bouche ingénue eſt l'aimable ſourire:
Elle s'ouvre; & l'on croit que ſon âme y reſpire.
Sa voix tendre & flexible, avec un ſon flatteur,
Retentit à l'oreille & va parler au cœur.
Sentir, peindre, exprimer, voilà ſon éloquence.
De tout ce qu'elle fait, de tout ce qu'elle penſe
L'art le plus innocent eſt au loin rejetté.

C'eſt la candeur unie à la ſimplicité,
C'eſt le ton naturel, le ton vrai des bergères,
Ces traits ſi délicats, ces graces ſi légères,
Ces nuances, enfin, n'échappent point aux yeux;
Mais le cœur les ſaiſit & les ſent encor mieux.

Ah! j'ai plus que ſenti, j'ai craint ces avantages!
Et cependant, on m'aime, on reçoit mes hommages:
On n'a point dédaigné, point rebuté mes vœux.
Jugez, ô mon ami, combien je ſuis heureux!
Quand l'amour me retient aux genoux de *Camille*,
Je la vois ſatisfaite & riante & tranquille:
Mais ſi, loin de ſes pas, je m'écarte un moment,
Elle s'afflige: il faut lui faire le ſerment
Que moi, qui ne reſpire & ne vis que pour elle,
Je reviendrai bientôt & reviendrai fidèle.
Sans ceſſe je lui dis: je t'aime... Elle me croit:
Je t'adore, ajouté-je... Elle le ſait, le voit;
Mais plus je le lui dis & plus elle l'ignore,
Et je le dis cent fois, pour le redire encore,
Si je lui dis: « Tu fais le bonheur de mes jours:
« Tu fais le mien, dit-elle, & le feras toujours ».
En un mot, ſa tendreſſe, à ma tendreſſe égale,
Entr'elle & mes deſirs met ſi peu d'intervalle,
Que ſouvent, malgré moi, foible & préſomptueux,
Je me crois digne d'elle & digne de ſes feux.

Déja depuis un mois je goûtois ſa préſence;
Mais toujours renfermé dans l'ombre du ſilence,
Mon amour au dehors craignoit de s'épancher:

A mes propres regards je voulois le cacher.
Plus *Camille* sembloit mériter d'être aimée,
Plus elle savoit plaire à mon âme charmée;
Moins j'osois d'un aveu tenter l'événement.
« *Camille*, & de quel front m'avouer ton amant,
» Moi, berger peu connu des champs de la Doride;
» Moi qui, te rencontrant dans les remparts de Gnide,
» Embarrassé, surpris, n'osai lever les yeux;
» Et crus que ta conquête honoreroit les dieux!

» *Camille*, à ton amant pardonne cet outrage!
» J'ai voulu de mon âme effacer ton image:
» Je ne l'ai pu, *Camille*, & voilà mon bonheur.
» Ton image à jamais restera dans mon cœur.

Je lui disois un jour: « J'aimois le bruit du monde,
» J'aime aujourd'hui les bois, leur retraite profonde;
» Je nourrissois en moi d'ambitieux desirs;
» Te plaire est ma fortune, & t'aimer mes plaisirs:
» Je souhaitois de voir l'univers, les empires;
» Je n'aime à respirer que l'air que tu respires:
» Enfin, *Camille*, enfin, tout ce qui n'est pas toi,
» Honneurs, richesses, gloire, a disparu pour moi. »

M'eût-elle tout un jour parlé de sa tendresse,
Elle m'en parle encore & m'en parle sans cesse:
Oui, mon ami, sa bouche & ses yeux & sa voix
Répètent les sermens qu'ils m'ont fait mille fois.
Moi, toujours plus heureux, plus charmé de l'entendre,
Certain de mon bonheur, je veux encor l'apprendre.
J'ose affecter un doute; & bientôt entre nous

Le silence succède à des débats si doux.
Ah ! silence éloquent, tendre & muet langage,
Où l'on n'exprime rien, où l'on dit davantage !

Lorsque de longs momens ont pu nous désunir,
De tout ce que j'ai vu j'accours l'entretenir.
« De quoi m'occupes-tu, me parles-tu, dit-elle ?
» Parle-moi de ton cœur : ton cœur m'est-il fidèle ?
» Eh ! que font à mes feux d'inutiles récits ?
» Etois-je, loin de toi, présente à tes esprits ?...
» Tu te tais ! est-ce ainsi que *Camille* t'inspire ?
» Ne me dis rien, cruel, moi, j'ai tout à te dire. »

Quelquefois d'un baiser consolant mes ennuis,
Elle dit : *Aristée* est triste ! « Oui je le suis ;
» Mais ma tristesse est douce & vaut les ris eux-mêmes.
» Je sens couler mes pleurs : pourquoi pleurer ? tu m'aimes ;
» Je m'afflige & ne sais ce qui peut m'affliger.
» Va, laisse sur mon front ce nuage léger,
» Laisse-moi soupirer mon plaisir & ma peine.
» Lorsque vers le bonheur tout mon amour m'entraîne,
» Mes sens trop agités ne peuvent en jouir :
» Mon cœur dans la tristesse aime à s'épanouir.
» Chère *Camille*, non, ne m'ôte point mes larmes :
» Si tu savois combien je leur trouve de charmes !
» L'amour en son ivresse est moins voluptueux.
» Eh ! qu'importe qu'il pleure ? *Aristée* est heureux. »

On me demande encor ; m'aimes-tu ... ? Si je t'aime ?
» Mais comment m'aimes-tu ?... Toujours, toujours de
» même.

» Mon cœur eſt tel encor qu'il fut le premier jour ;
» Il n'eſt que mon amour d'égal à mon amour. »

Tout ce qui voit *Camille* & l'adore & l'encenſe.
Des traits de ſa beauté tout vante la puiſſance.
Que de plaiſirs alors je reſſens à la fois !
L'éloge qu'on fait d'elle eſt celui de mon choix.
D'un ſentiment d'orgueil j'ai peine à me défendre :
Tout dit : *Camille* eſt belle ; ſeul je ſais qu'elle eſt tendre.

Si tous deux quelquefois nous ſommes entourés
De jeunes Ghiotens par ſon charme attirés,
Son eſprit ſi naïf, ſa grace & ſa candeur,
Le doux ſon de ſa voix, ſes diſcours, tout enchante :
D'une oreille attentive on ſuit ſa converſation ;
Et je voudrois alors qu'elle ne dît plus rien.

Je ne ſais ſi l'amour rend l'amitié plus chère ;
Mais il eſt des bergers chéris de ma bergère :
Son accueil eſt pour eux & careſſant & doux ;
Des plaiſirs de l'ami, l'amant devient jaloux.
Toi jaloux, *Ariſtée* ? & tu l'oſes paroître ?
Toi, mortel trop heureux, mais indigne de l'être !
Ah ! rougis d'envier un foible ſentiment :
L'ami tient ſon bonheur du bonheur de l'amant.

Mais, *Camille*, l'on t'aime, on oſe te le dire :
Un cœur ſenſible eſt foible & facile à ſéduire.
Crains ſes adorateurs, crains leurs piéges ſecrets.
S'ils viennent te jurer qu'ils t'aiment... Ils ſont vrais.
Mais d'aimer plus que moi ſi leur bouche t'aſſure,

Ne les crois pas, *Camille*; ils ont fait un parjure.

Quand je vais la chercher, quand de loin je la voi,
Lorſque je cours vers elle, & qu'elle accourt vers moi,
Mon cœur troublé s'égare; elle approche, il s'agite;
Elle vient, c'en eſt fait; il s'envole, il me quitte.
Je ne le retins point, *Camille*, il eſt ton bien:
Ah! tu l'as trop payé! tu l'as payé du tien!

Si ma bouche égarée, ou ma main téméraire
Cherche à lui dérober une faveur légère,
Elle me la refuſe & combat mon deſir;
Mais elle en donne une autre & double mon plaiſir.
Ah! ne ſoupçonnez point *Camille* d'artifice:
Elle réſiſteroit, céderoit par caprice?
Non, non; je connois trop ſon amour, ſa vertu,
Son amour ſi craintif, par l'honneur combattu.
Elle doute, elle héſite, elle pleure, elle tremble;
Et voudroit tout donner, tout refuſer enſemble.

« Reſpectez, me dit-elle, un cœur trop alarmé;
» Ne vous ſuffit-il pas que vous ſoyez aimé?
» Que demande *Ariſtée* & que veut-il encore?
» O ciel! ce que je veux; quoi! *Camille* l'ignore?
» Tu n'aimes qu'avec crainte, & j'aime avec fureur.
» Il eſt, n'en doute pas, un doux moment d'erreur,
» Un crime de l'amour, que l'amour juſtifie:
» Permets ce crime & fais le bonheur de ma vie...
» Quel eſt donc cet effroi que je ne puis calmer?
» Si quelque jour, hélas! je ceſſois de t'aimer,
» *Camille*, que ce jour déplorable, funeſte,

» De mes jours malheureux empoisonne le reste ?
» Ou plutôt, que la parque en termine le cours :
» Qu'il soit, ce jour affreux, le dernier de mes jours. »

Il se tut ; mais rempli de l'objet qu'il adore,
Il cessa d'en parler, pour y penser encore.

Fin du Chant cinquième.

CHANT SIXIEME.

Nos cœurs, livrés ſans crainte à ces épanchemens,
Se confioient ainſi leurs plus doux ſentimens :
Mais nos pas, qui ſuivoient des routes ignorées,
Ne trouvèrent plus leurs traces égarées.
Une première erreur entraîne mille erreurs.
Des tapis de verdure & des chemins de fleurs
Favoriſant encor nos tendres rêveries,
Tranquilles, nous marchions ſur l'émail des prairies.
Quel objet tout-à-coup intimida nos yeux ?
De ſa cime effrayante un mont frappoit les cieux.
Sur ſes flancs eſcarpés, une caverne ſombre
S'ouvroit, s'élargiſſoit & s'enfonçoit dans l'ombre.
« L'humble vertu, diſois-je, habite ce ſéjour ;
» Plus d'un ſage s'exile & ſe dérobe au jour.
» Avançons. » O ſurpriſe ! ô demeure abhorrée !
Mes premiers pas à peine eurent franchi l'entrée,
Que d'un froid inconnu mes ſens furent glacés.
Je ſentis, ſur mon front, mes cheveux hériſſés ;
Je ſentis qu'un pouvoir, infernal ou céleſte,
Malgré moi me pouſſoit dans cet antre funeſte ;
Et le trouble & l'effroi, le déſordre & l'horreur
Entrèrent par degrés juſqu'au fond de mon cœur.

» Ah ! duſſions-nous ici voir redoubler nos peines,
» Ai-je dit, parcourons ces voûtes ſouterraines.
Nous marchons... ſous un roc creuſé par les ennuis,
Où le plus noir flambeau perce à peine les nuits,
Au milieu des ſoupçons dont ſon âme eſt ſaiſie,
A travers des vapeurs, je vis *la Jalouſie*.
Sans m'effrayer, ſa vue étonna mes regards :
Oui ; malgré l'appareil des coupes, des poignards,
Son aſpect me parut plus ſombre que terrible :
Sa ſourde inquiétude avoit un air paiſible ;
Et la morne triſteſſe & la froide pâleur,
Et les ſoucis ſecrets & les ſoins & la peur,
Et la vaine inſomnie & la fauſſe prudence,
Cortège malheureux, l'entouroient en ſilence.
Elle ſouffla ſur nous, elle étendit ſa main,
En comprima nos cœurs, en preſſa notre ſein.
Ce monſtre, ſur nos fronts, l'appeſantit encore...
O prodige ! ô terreur ! ô pouvoir qu'on ignore !
Tout prit, autour de nous, un aſpect plus affreux.
Mille fantômes vains, mille ſpectres hideux
Remplirent nos eſprits, tourmentèrent nos âmes ;
Nous crûmes aux erreurs que nous imaginâmes :
« Avancez, nous dit-elle, & domptez votre effroi ;
» Une divinité, plus puiſſante que moi,
» Vous attend dans cet antre & déjà vous appelle.
» Elle eſt digne de vous, vous êtes dignes d'elle ;
» Oui, courez, hâtez-vous, infortunés humains :
» Courez : elle mettra le glaive dans vos mains ».
De mille affreux ſerpens ſa tête étoit armée :
Aux lieux qu'ils dardoient d'une langue enflammée,

A leurs longs ſifflemens qui nous glaçoient d'horreur,
Notre œil épouvanté reconnu *la Fureur*.
Soudain de ſes cheveux elle arrache & dénoue
Un ſerpent qu'elle irrite & que ſon bras ſecoue.
Il part comme un éclair.... Je voulus le ſaiſir...
Il étoit dans mon cœur que je ſentis tranſir.
A ce coup imprévu, je demeure ſtupide ;
Mais bientôt le poiſon, devenu plus rapide,
Court infecter mon ſang dans ſes canaux divers ;
Je brûlai, je me crus au milieu des enfers.
Dans mon ſein palpitant, mon âme hors d'haleine
Se débattoit, luttoit ſe contenoit à peine :
Tous mes muſcles tendus s'épuiſoient en efforts.
Mon déplorable ami partageoit mes tranſports ;
Et nous crûmes, en proie à tant de barbaries,
Que nous tournions tous deux ſous le fouet des Furies.
Par un accès de rage à la fin emportés,
Nous courûmes dans l'antre à pas précipités.
Nos pas retentiſſoient ſous ces voûtes funèbres.
Inſenſés ! nous cherchions, à travers les ténèbres,
Tantôt la Jalouſie, & tantôt la Fureur !
L'aveugle égarement ne connoît plus la peur :
Nous ſerrions dans nos bras ces déités cruelles.
Ah ! nous fûmes bientôt auſſi barbares qu'elles.
Nos bouches inſultoient aux noms les plus chéris.
Nous appellions *Camille* & *Thémire* à grands cris.
Si *Camille* & *Thémire* alors s'étoient montrées,
Nos mains, nos propres mains les auroient déchirées.
Nous revîmes, enfin l'aſtre éclatant des cieux :
Sa brillante lumière importuna nos yeux ;

La nuit d'où nous ſortions fut preſque regrettée
Des plus noires vapeurs l'âme encor tourmentée,
Et ne pouvant traîner nos corps appeſantis,
Nous tombâmes tous deux mourans, anéantis.
Hélas! notre repos fut lui-même un ſupplice!
Il ſemble que ſous nous la terre s'endurciſſe :
Nos yeux ſecs & brûlans nous refuſent des pleurs :
Nul ſoupir échappé ne ſoulage nos cœurs.
La nature s'épuiſe & devient inſenſible :
Je m'endormis... Combien ce ſommeil fut pénible!
Qu'il mêla d'amertume à ſes triſtes pavots!
Un ſonge, un ſonge affreux renouvella mes maux :
Il m'offrit des objets, des images plus ſombres,
Plus terribles que l'antre & que ſes pâles ombres.
J'étois, à chaque inſtant, réveillé par l'effroi;
La perfide *Thémire* étoit auprès de moi,
Je la voyois.. O Ciel! oſerai-je le dire?
Oui, mon plus grand tourment étoit de voir *Thémire?*
Et d'un rêve cruel l'épouvantable horreur
De mes ſoupçons jaloux réaliſoit l'erreur.
Je ſors, en m'agitant, du ſein de la pouſſière :
« Faut-il fuir, m'écriai-je, & l'ombre & la lumière?
» Quoi! je trouve par-tout un ſpectacle odieux!
» Quoi! *Thémire* infidèle... Infidèle à mes yeux!
» Eſt-ce une autre Euménide à mes pas attachée?
» L'ingrate!.. De mon cœur qu'elle ſoit arrachée.
» Ah! dieux! aurois-je cruqu'un jour, dans mes ſouhaits,
» J'aurois à demander de ne la voir jamais? »
Mon eſprit éperdu reprend toute ſa rage;
» *Ariſtée*, ai-je dit, tu dors & l'on t'outrage!

» Tu

» Tu dors! réveille-toi, ſuis mes pas, vengeons-nous!
» Par la flamme & le fer viens ſignaler nos coups;
» Du ſang de ces troupeaux inondons les prairies.
» Regarde les bergers ſur ces rives fleuries,
» Ils ſoupirent en paix leur bonheur & leurs feux!
» Seront-ils, *Ariſtée*, impunément heureux?
» Ah! troubler leurs plaiſirs, c'eſt ſoulager nos peines.
» Non; ne pourſuivons point des vengeances ſi vaines
» Vois-tu ſous l'horiſon ce temple s'enfoncer?
» Viens; s'il eſt à l'amour, je veux le renverſer:
» Sur ſon autel détruit, détruiſons ſa ſtatue:
» Oui; je veux qu'à mes piéds elle tombe abbattue;
» Allons; & qu'il frémiſſe au bruit de nos fureurs. »
Rien dans ce noir projet, n'intimide nos cœurs:
Il ſemble que chez nous la force ſe ranime;
Plus d'audace jamais n'accompagna le crime;
Nous traverſons les prés; les ruiſſeaux, les forêts;
Un rocher devant nous élève ſes ſommets;
Notre eſſor le franchit & rien ne nous arrête:
Le temple, où nous volons, en couronne le faîte;
Nous entrons... A Bacchus il étoit conſacré.
O puiſſance des Dieux! ſecours ineſpéré!
Soudain de nos tranſports la violence ceſſe:
Un ſonge diſparoît avec moins de viteſſe;
Et nos troubles calmés, dans cet heureux moment,
Ne laiſſèrent en nous qu'un long étonnement.
Je cours, je tombe aux pieds du dieu qui nous protège.
» Tu viens de m'épargner le plus grand ſacrilège,
» Lui dis-je, je te dois le repos de mes ſens.
» Ah! pour tant de bienfaits, accepte mon encens! »

Je vole au ſanctuaire & cherche la prêtreſſe :
Elle vient ; dans ſes yeux brille une douce ivreſſe :
Je m'avance & lui dis : « Vous voyez deux mortels
» Chers au Dieu dont vos mains décorent les autels :
» Nous l'avons éprouvé bienfaiſant & propice,
» Nous voulons dans ſon temple offrir un ſacrifice :
» De vos auguſtes ſoins daignez nous honorer. »
Tandis qu'elle commande & fait tout préparer,
Moi, dans l'empreſſement du zèle qui m'anime,
Je cours ſous le parvis choiſir une victime,
Je l'amène : déjà ſon flanc mal aſſuré
Tremblait & palpitoit ſous le couteau ſacré,
Le temple retentit des accords d'*Ariſtée* :
Au Dieu qu'il adoroit cette hymne fut chantée.

BACCHUS, tu te plais dans les Ris
Et dans leur doux tumulte ;
Autour de tes autels chéris,
La joie eſt notre culte.
La Gaîté, les aimables Jeux
Habitent dans ton temple :
L'infortuné devient heureux,
Si-tôt qu'il t'y contemple.

Si notre raiſon, ſur tes pas,
Et s'enivre & ſommeille ;
Le plaiſir l'endort dans tes bras :
Le plaiſir l'y réveille.
Lorſque les dieux, troublans nos cœurs,
Nous en ôtent l'uſage,
Tu viens diſſiper nos erreurs,
Et chaſſer le nuage.

Si, conduite par les soupçons,
L'affreuse Jalousie
Nous infecte des noirs poisons
Dont son âme est saisie,
Tu parois, tu brises les fers
Dont elle nous enchaîne;
Et ton pouvoir dans les Enfers
Replonge l'inhumaine.

La victime à l'instant reçoit le coup mortel.
Du nectar le plus pur en arrose l'autel,
L'encens brûle & s'éteint; le sacrifice cesse.
A la foule attentive, à l'auguste prêtresse
Je dis par quel prodige, entraînés & surpris,
Nous avions vu, dans l'antre, abuser nos esprits.
Nos malheurs inspiroient l'intérêt le plus tendre...
Tout-à-coup, au dehors, un bruit se fit entendre.
Les accens de l'airain, les cris de mille voix
Grondent dans les rochers, frémissent dans les bois:
Nous volons au portique, & nous sortons en foule.
Sur la plaine obscurcie un nuage épais roule,
Il avance vers nous, à flots tumultueux.
On voit, dans les transports d'un trouble impétueux,
Sur la cime des monts, à travers les vallées,
Les bacchantes en feu courir échevelées;
Leur voile dans les airs se disperse, égaré,
De feuillages nouveaux leur front est entouré;
Les pampres voltigeans s'unissent au lierre,
De leur thyrse, à grands coups, elles frappoient la terre:
Le vieux *Silène* arrive, incertain, chancelant,
Son animal tardif le traîne d'un pas lent:

D'ivreſſe & de vapeur ſa tête embarraſſée
Tour-à-tour ſe ſoulève & retombe affaiſſée ;
Son corps, qui s'abandonne en ſes balancemens,
Du tranquille animal ſuit tous les mouvemens.
Là, s'agitent en tumulte une folle jeuneſſe :
Pan, le dieu Pan s'élance & bondit d'allégreſſe,
De ſon aigre pipeau les ſons retentiſſoient ;
Les Satyres légers autour de lui danſoient.
On voit dans tous les yeux étinceller la joie ;
Le rire épanoui librement ſe déploie,
Un aimable déſordre unit, confond les jeux ;
On chante, on s'entrelace, on court, on eſt heureux.
Le nectar eſt verſé des mains de la Folie,
Et de ſes flots brillans chaque coupe eſt remplie.
Enfin, je vis Bacchus par des tigres traîné :
Son char d'un peuple immenſe étoit environné.
Tel, aux rives du Gange, il parut dans ſa gloire ;
Jeune, portant par-tout la joie & la victoire.
On voyoit *Ariane* aſſiſe à ſes côtés.
O Fille de *Minos*, vos ſoupirs répétés
Redemandoient au ciel le parjure *Théſée* ;
Quand Bacchus, conſolant une amante abuſée,
Vint eſſuyer les pleurs qui couloient de vos yeux !
Il prit votre couronne & la mit dans les cieux,
Il offrit & ſa gloire & ſon cœur à vos charmes.
Ah ! s'il n'eût pu tarir la ſource de vos larmes,
Bacchus auroit été plus malheureux que vous.
Vous le vîtes alors tomber à vos genoux :
« Aimez-moi, vous dit-il, aimez-moi, je vous aime ;
» *Théſée* à ſon bonheur a renoncé lui-même :

» Autant qu'il vous fut cher, que l'ingrat ſoit haï,
» Oubliez un amour ſi lâchement trahi :
» Couronnez un amant plus tendre & plus fidèle :
» Pour vous aimer toujours, je vous rends immortelle. »
Deſcendu de ſon char, ſe tenant par la main,
Le couple dans le temple entra d'un air ſerein :
La route ſous leurs pas de fleurs étoit ſemée.
Auprès de ſon amant, ſatisfaite & charmée,
Ariane lui dit : « Reſtons dans ces beaux lieux,
» Je ſaurai mieux t'y plaire & tu m'aimeras mieux ;
» Répands ſur ces climats une joie éternelle,
» Vénus règne ici près, tu dois régner près d'elle :
» *Ariane* & Bacchus, & Vénus & l'Amour
» N'auront plus qu'un empire & qu'une même cour.
» Cède, cède à mes vœux : que tes mains adorées
» Comblent de leurs faveurs ces heureuſes contrées.
» Depuis que ton amante en a reſpiré l'air,
» Plus aimable à ſes yeux, tu lui deviens plus cher.
» Qui m'eût dit que mon cœur t'aimeroit davantage ?
» Et ! quoi ? d'un immortel tel eſt donc le partage ?
» Il peut donc aimer plus, quand il aime à l'excès ?
» Ses vœux les plus outrés ne ſont point indiſcrets ;
» Et, toujours plus heureux dans chaque jouiſſance,
» Il porte ſon bonheur plus loin que l'eſpérance ?
» Il n'importe ; fuyons, fuyons l'éclat des cieux :
» La gloire, dans l'Olympe, occupe trop les dieux.
» Ce n'eſt que ſur la terre au ſein de ces retraites,
» Au fond de ces boſquets, dans leurs routes ſecrettes,
» Que l'âme indépendante & prompte à s'enflâmer
» Se livre, ſans contrainte, au doux plaiſir d'aimer.

» Viens ; tandis que la foule, à te plaire empreſſée,
» Va ſe livrer au bruit d'une joie inſenſée ;
» Toute entière à mes feux, à mon bonheur, à toi,
» Je n'aurai que l'Amour entre Bacchus & moi. »
Le Dieu ſourit ; le Dieu, ſous l'aſle du myſtère,
Conduiſit *Ariane* au fond du ſanctuaire.
Alors un feu divin s'alluma dans nos ſens :
Nos troubles, nos tranſports devinrent plus preſſans.
Nous bûmes à longs traits la coupe enchantereſſe ;
Pan eut moins de gaîté, *Silène* moins d'ivreſſe ;
Et, le thyrſe à la main, nous ſuivîmes tous deux
Les danſes, les concerts, les courſes & les jeux.

Fin du Chant ſixième.

CHANT VII. ET DERNIER.

La foule ſe prépare, on ſe quitte, on ſoupire :
Nous-mêmes, revenus de notre heureux délire,
De ces lieux enchantés nous partons à regret.
Nous ſentîmes bientôt que leur charme ſecret
N'avoit que rallenti, que ſuſpendu nos peines :
Le poiſon circula, refoulé dans nos veines ;
Mais ſon feu concentré n'agit plus au dehors.
Ce n'étoit plus la rage & ſes cruels tranſports ;
C'étoit cette triſteſſe, où l'âme enſevelie
Dévore les chagrins dont elle s'eſt remplie.
Les terreurs, les ſoupçons s'emparèrent de nous :
J'étois moins furieux, mais j'étois plus jaloux.
Fatal égarement ! redoutables foibleſſes !
Il nous ſembloit alors que les noires déeſſes
N'avoient eu d'autre objet, en tourmentant nos cœurs,
Que de les préparer au plus grand des malheurs ;
Et nos ſonges affreux & leurs vaines images
Etoient de nos deſtins les horribles préſages.
Nous marchions au haſard, irréſolus, diſtraits,
Des autels de Bacchus nous regrettions la paix ;
Mais au temple de Gnide un charme nous attire :
Nous voulions voir encore & *Camille* & *Thémire* :
Oui *Thémire*, oui *Camille* ; objets intéreſſans
Qui portoient tant de haîne & d'amour dans nos ſens !
Gnide vers l'horiſon s'offroit à notre vue.

Son temple, par degrés, s'élevoit dans la nue;
Mais d'un aſpect ſi cher notre œil fut peu frappé:
Non; nous ne goûtions point ce trouble anticipé,
Ces douceurs, qu'au moment de revoir ce qu'elle aime,
Une âme ſait goûter, recueillie en ſoi-même.
Mon ami ſoupira, me dit: « L'heureux *Licas*
» De *Camille* peut-être accompagne les pas:
» Ah! peut-être à lui plaire, il oſe encor prétendre,
» Il lui vante ſes feux: l'ingrate aime à l'entendre.
» Liſis, lui répondis-je, attendu chaque jour,
» Peut-être, aux murs de Gnide eſt déjà de retour.
» Il brûla pour *Thémire*; il l'aime encor ſans doute;
» C'eſt de tous mes rivaux le ſeul que je redoute.
» *Thémire*, il faudra donc redemander ta foi,
» Et diſputer un cœur que je croyois à moi?
» *Licas*, ces jours paſſés, louoit, chantoit *Camille*:
» Inſenſé que j'étois! j'étois fier & tranquille;
» Je crains bien que *Licas* ne triomphe à ſon tour.
» En flattant l'amour propre, on fait naître l'amour.
Thémire (il m'en ſouvient & tu me le rappelles,)
» De *Tirſis*, l'autre jour, reçut des fleurs nouvelles.
» Avec combien de joie elle en para ſon ſein!
» Leurs boutons careſſés s'effeuilloient ſous ma main;
» C'eſt un don de *Tirſis*, oſa-t-elle me dire;
» Et, je laiſſai ces fleurs ſur le ſein de *Thémire*?...
» J'aurois dû, ſous mes pieds, diſperſer leurs débris?
» De ce bouquet, peut-être, un baiſer fut le prix.
» A la fête dernière (ô trop funeſte augure!
Oui; *Camille* dès-lors méditoit ſon parjure)
» *Camille* me ſuivit aux autels de Vénus:
» La perfide, affectant des dehors ingénus,

» Venoit à la Déeſſe offrir deux tourterelles ;
» Je les vis s'envoler de ſes mains infidèles,
» Leur fuite m'affligea : l'inhumaine en ſourit.
» Moi, ſur un jeune ormeau, content ; j'avois écrit
» Mes amours & mon nom près du nom de *Thémire* :
» Lus, relus mille fois, j'aimois à les relire :
» Sous mes yeux ils croiſſoient unis, entrelacés ;
» Mais hélas ! un matin, je les vis effacés.
» *Camille*, on ſait punir les ingrates bergères :
» Crains tout de ton amant, ſi tu le déſeſpères ;
» Non ; mon cœur à ton cœur ne pardonnera pas
» Le plus léger ſoupir échappé vers *Licas* :
» Songe, ſi tu trahis le ſerment qui t'enchaîne,
» Que l'amour irrité va plus loin que la haine.
» Si quelque Gnidien, ſi quelqu'audacieux
» Arrête ſur *Thémire*, un ſeul moment, les yeux ;
» Soudain, ſans meſurer & la peine & l'outrage,
» Fût-ce aux pieds de Vénus, je l'immole à ma rage. »
Ainſi la jalouſie, au moment du bonheur,
D'amertume & de fiel rempliſſoit notre cœur :
Nous-mêmes à nos vœux nous cherchions des obſtacles.
Enfin, nous arrivons à l'antre des oracles :
Alors, tel que les flots par les vents agités,
Le peuple alloit, venoit, couroit de tous côtés,
Sur les fronts, dans les yeux l'inquiétude eſt peinte ;
L'eſpoir, dans tous les cœurs, eſt troublé par la crainte.
Ceux-là montent, ceux-ci deſcendent du rocher :
L'un fait déja ſon ſort, l'autre va le chercher.
Nous pénétrons pourtant dans la grotte enchantée,
La foule nous entraîne, & j'y perds *Ariſtée* :
avoit vu *Camille*, il étoit dans ſes bras.

Moi, je cherchois *Thémire* & ne la trouvois pas :
Elle paroît... Ah ! dieux ! quel desordre, à sa vue,
Quel trouble se saisit de mon âme éperdue !
Tous mes sens soulevés frémirent de courroux ;
J'allois m'abandonner à mes transports jaloux ;
A quel excès, ô ciel ! m'eût emporté la rage !
Je voulois... Un coup d'œil dissipe cet orage.
Mes horribles soupçons, mon aveugle fureur,
Tous ces monstres cruels qui déchiroient mon cœur
Disparoissent soudain aux yeux de ma *Thémire*.
C'est ainsi que l'Aurore, avec un doux sourire,
Chasse, aux portes du jour, les ombres de la nuit ;
Ainsi devant les dieux, Tisiphone s'enfuit ;
Et, n'osant soutenir l'éclat de leur présence,
Dans les marais du Styx, se replonge en silence.
Thémire accourt, m'appelle & s'écrie : « est-ce toi ?
» J'ai cru que mon amant étoit perdu pour moi.
» Ah ! cruel ! ah ! combien tu m'as coûté d'alarmes !
» Depuis trois jours entiers je sèche dans les larmes :
» Malheureuse !... J'ai craint de ne plus de te revoir,
» Dans cet antre, à Vénus, j'ai dit mon désespoir.
» Je n'ai point demandé si tu m'aimois encore ;
» Ah ! qu'un soin plus pressant m'agite & me dévore !
» Mon amant m'est plus cher que moi, que mes amours :
» Je n'ai que demandé si tu vivois toujours.
» Vénus m'a répondu : console-toi, l'on t'aime...
» Achève mon bonheur, & dis-le moi toi-même.
» Excuse, répondis-je, un cœur infortuné,
» Par un pouvoir fatal vers le crime entraîné :
» S'il pouvoit te haïr, ce cœur t'auroient haïe ;
» Mais non *Thémire*, non, il ne t'a point trahie.

» Les dieux m'ont égaré, m'ont rendu furieux ;
» Ils l'ont pu : ma raiſon eſt dans la main des dieux :
» Mais mon cœur, tout à toi, n'eſt point ſous leur empire :
» Ils ne peuvent m'ôter mon amour pour *Thémire*.
» Les craintes, les ſoupçons, tous les maux d'un jaloux,
» Je viens, loin de tes pas, de les éprouver tous.
» L'enfer tourmente moins les ombres criminelles :
» Mais j'ai tiré ce fruit de mes peines cruelles,
» Qu'après tant d'infortune & de trouble & d'effroi,
» Je ſens mieux le bonheur de vivre encor pour toi.
» Viens donc, *Thémire*, viens dans ce bois ſolitaire :
» Tous ces crimes affreux que l'amour a pu faire,
» Je veux les expier par un excès d'amour.
» Il en eſt un, ſur-tout, qui fit pâlir le jour,
» Ma bouche épouvantée, à regret, le révèle ;
» Juge de ſon horreur : je t'ai crue infidelle. »
Elle me fuit !... Ces bois favoriſés des cieux,
A l'éternel bonheur conſacrés par les dieux,
Ces bois de l'Elyſée, où des ombres chéries
Promènent, dans la paix, leurs douces réveries ;
Et la ſombre Dodone, où des chênes divins
Font parler l'avenir & dictent nos deſtins ;
Et ces brillans vergers, où l'arbre ſur ſa tige
Du plus riche des fruits étaloit le prodige ;
Où les filles d'Heſper, fières de leur tréſor,
D'une orgueilleuſe main cueilloient les pommes d'or ;
Ces beaux lieux n'ont jamais égalé le boccage,
Dont *Thémire* avec moi vient rechercher l'ombrage.
Quel charme, autour de nous, fut ſoudain répandu !
Se gliſſant ſur les fleurs, aux rameaux ſuſpendu,
Dans un air frais & pur voltige le Zéphire :

Le myſtère, en ſilence, accompagne *Thémire*;
Le Plaiſir par la main conduit la Volupté;
Thémire embellit tout, & tout eſt enchanté.
Un Satyre (l'oiſeau, la flèche eſt moins rapide)
Pourſuivoit à grands pas une nymphe timide;
Il nous voit; & ſurpris, s'arrête devant nous:
« Heureux amans, dit-il, que votre ſort eſt doux!
» Vous vous aimez, vos cœurs s'entendent, ſe répondent;
» Dans de brûlans ſoupirs, vos ſoupirs ſe confondent;
» Et moi, d'une inhumaine amant infortuné,
» A vaincre ſes rigueurs follement obſtiné,
» Je ne puis la fléchir: rien, non rien ne la touche.
» Devant moi, chaque jour, elle fuit plus farouche;
» Et, dans ſon vol léger, ſi j'arrête ſes pas,
» C'eſt encor le malheur que je trouve en ſes bras. »
Sous un de ces berceaux, où l'épaiſſeur de l'ombre
Jette dans les eſprits je ne ſais quoi de ſombre,
Une jeune beauté, l'œil humide de pleurs,
Soupiroit, à l'écart, ſes profondes douleurs:
Combien à notre aſpect elle parut émue!
Elle trembla, ſur-tout, & pâlit à ma vue.
« Amour, s'écria-t-elle, eh! quoi? juſqu'en ces lieux
» Ta conſtante fureur vient affliger mes yeux?
» Ah! j'y voulois cacher & ma honte & mes larmes!
» J'y pleurois un ingrat qui mépriſe mes charmes:
» Malheureuſe! & j'y vois, pour combler mon tourment,
» Une amante qu'on aime & le plus tendre amant. »
Auprès d'une fontaine, où coule une onde pure;
Nous vîmes Appollon couché ſur la verdure:
Il avoit, ſur ces bords, accompagné ſa ſœur.
Sous les traces d'un daim égarant ſon ardeur;

Diane, dans ces bois, avoit été conduite.
A ſa troupe immortelle, à l'éclat de ſa ſuite,
Je reconnus le Dieu ſur le Pinde adoré.
Le front ceint de lauriers, de ſa gloire entouré,
D'un air majeſtueux il accordoit ſa lyre.
Des arbres, des rochers que ſon pouvoir attire,
On voyoit les ſommets s'agiter dans les airs,
Les oiſeaux attentifs ſuſpendoient leurs concerts!
Et le lion lui-même apprivoiſé, tranquille,
Repoſoit ſa colère & reſtoit immobile.
Nous ſeuls, trop occupés, trop pleins de nos tranſports,
Nous fûmes réſiſter à de ſi doux accords.
Nos pas, qu'un autre dieu précipitoit ſans doute,
A travers la forêt pourſuivirent leur route:
Le dieu que nous cherchions, fuit peu celui du jour.
Enfin, où croyez-vous que je trouvai l'Amour?
L'Amour?... Je le trouvai dans les yeux de *Thémire*,
Sur ſa bouche de roſe il ſembla me ſourire:
Je voulus l'y baiſer; il tomba ſur ſon ſein:
Il m'y brava. Je crus l'en punir ſur ſa main;
Mais, pour ſe dérober au feu qui me dévore,
Il ſe jette à ſes pieds: je l'y pourſuis encore.
Bientôt ſous ſes genoux il courut ſe cacher.
Moi, plus impatient, je voulois l'y chercher,
J'étois près de l'atteindre, & mon âme égarée...
Mais *Thémire* en courroux, mais *Thémire* éplorée,
Par des larmes, des cris, arrêta mes efforts:
Dans ſon dernier aſyle il ſe retire alors.
Ah! combien il chérit ſa nouvelle retraite!
Il s'y fixa.... De même une aimable fauvette
N'oſe quitter le nid où veille ſon amour.

Si quelque bruit répand l'épouvante à l'entour,
Sur ſes chers rejettons, mère plaintive & tendre,
Elle s'offre à la main qui vient pour les ſurprendre;
Et préfère au malheur de les abandonner,
L'eſclavage funeſte où l'on va les traîner.
Thémire à mon audace oppoſa la colère:
Elle entendit mes vœux & devint plus ſévère;
Mais je ne pus dompter la fureur de mes ſens.
Dieux! qu'elle me lança des regards menaçans!
Je tremblai, je frémis de l'avoir offenſée,
Je pleurai... Par ſa main ma main fut repouſſée;
Je tombai, je ſentis mon âme s'exhaler,
Dans un dernier ſoupir elle alloit s'envoler;
Je mourrois, ſi *Thémire*, alors plus attendrie,
Dans mon cœur expirant n'eût rappellé la vie.
Son ſein, qui le preſſoit, lui rendit ſa châleur;
Elle tourna ſur moi des yeux pleins de douleur:
« Non, je ne te hais point: non, ne meurs point, dit-elle;
» Non, cruel, comme toi je ne ſuis pas cruelle,
» Toi, qui veux m'entraîner dans la nuit du tombeau!
» Cher amant, de tes jours rallume le flambeau,
» Reprends, entre mes bras, ton âme fugitive;
» Vis, enfin, pour m'aimer, ſi tu veux que je vive. »
A ces mots ſi touchans, je reſpire & renais;
Je renais plus aimé, plus heureux que jamais...
C'en eſt fait; je triomphe & *Thémire* m'embraſſe:
Dans le plus doux baiſer mon cœur reçut ſa grace.
Elle m'en prodigua les gages les plus chers;
Et le cri de l'Amour l'annonça dans les airs.

Fin du Chant ſeptieme & dernier.

ÉPITRE

A MONSIEUR

DUHAMEL

DE

DENAINVILLIERS.

Fortunate Senex, ergo tua rura manebunt. VIRG. Egl. 1.

1774.

AVERTISSEMENT.

LE retour du Printemps eſt la ſeule conſidération qui me détermine à publier cette Epitre. Elle tient à des circonſtances particulières qui, peu connues, affoibliront peut-être l'effet de quelques détails : cependant, comme elle renferme des peintures aſſez naïves de la vie, des mœurs & des occupations de la campagne, je ne la crois pas ſans une ſorte d'intérêt. Dans ce moment où l'on quitte le faſte & l'ennui de la ville, pour aller jouir au-dehors du ſpectacle de la Nature rajeunie, je crois que des images, deſſinées avec ſoin d'après ce modèle, pourront préſenter quelqu'agrément. D'un autre côté, ſi je parviens à émouvoir mes compatriotes en faveur de cette claſſe laborieuſe de citoyens qui cultive la terre, ſans partager avec nous la jouiſſance de ſes productions ; ſi, dis-je, j'attendris, pour elle ces ames compatiſſantes, dont

il ne faut que réveiller la ſenſibilité pour les exciter à la bienfaiſance, je me féliciterai d'avoir donné cet ouvrage, & mon cœur s'énorgueillira du bien qu'il aura pu produire.

Les douceurs de la retraite, les charmes de la campagne, cette mélancolie douce qui ſuccède aux agitations d'une vie tumultueuſe, cette profondeur de ſentiment que l'on doit au calme de ſon âme, enfin, des plaiſirs purs & tranquilles m'inſpirèrent autréfois le projet de cette Epitre. Je l'exécutai, il y a dix ans, près du modèle; &, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſous les yeux de la Nature. Cette date n'eſt pas inutile à fixer; car il a paru, depuis, des Poéſies de la même couleur & du même ton: agréables au Public, elles jouiſſent d'un ſuccès auſſi flatteur que mérité. Si l'époque de mon ouvrage n'étoit point connu, je craindrois qu'on ne me ſoupçonnât d'affectation de concurrence ou de plagiat. Je m'embarraſſe peu que les méchans le diſent ſans le croire; mais il m'importe

que les perſonnes, qui pourroient le préſumer, ſans le dire, ſoient détrompées. Il ſera facile d'éclaircir & de conſtater cette date par le témoignage des perſonnes dont les noms ſont employés dans cette épitre : ce ſeroit donc par pure rencontre que les images, que j'ai choiſies, auroient quelque reſſemblance avec celles qu'on a déjà miſes ſous les yeux du public. Le genre bucolique eſt néceſſairement borné dans ſes deſcriptions : les mêmes objets y reviennent ſans ceſſe ſous le pinceau ; & ce n'eſt que le coloris, la compoſition des groupes, leur enchaînement & leur cadre, qui peuvent y jetter quelque variété. Si je ne préſente ici que des vérités communes & des images déjà employées, c'eſt que je penſe qu'on ne peut trop répéter des vérités utiles, ni trop ſouvent offrir des tableaux toujours agréables & toujours intéreſſans, quand la mal-adreſſe de l'artiſte n'en détruit pas la grace & la fraîcheur.

Cependant, ſi cette épitre ne renfermoit que

des peintures champêtres & des ſcènes purement paſtorale, je compterois peu ſur ſa réuſſite, car notre langue eſt médiocrement pittoreſque, & le genre deſcriptif y a peu d'avantage. S'il m'étoit permis d'eſpérer quelque ſuccès, je l'attendrois des ſentimens d'humanité & de bienfaiſance, que j'ai développés & fondus dans les détails de cet ouvrage. Cette eſpèce de philoſophie rurale & pratique ne manque jamais ſon effet ſur les cœurs ſenſibles; &, malgré la corruption de nos mœurs, il en eſt encore quelques-uns. Les grands & les riches, qui au milieu de la capitale ne ſont que perſonnels & durs, perdent leur égoïſme & l'aridité de leur cœur, lorſqu'ils habitent leurs châteaux. Ne rabaiſſons point, ne dénaturons point les actions honnêtes, en les imputant à des motifs d'amour-propre & de hauteur. En général, on fait aujourd'hui le bien dans ſes terres; c'eſt-là qu'on redevient homme, & qu'on deſcend de l'élévation idéale, d'où l'on ne voyoit plus ſes ſem-

blables & ſes égaux : c'eſt-là que le ſpectacle de l'indigence & des travaux de nos cultivateurs ouvre nos âmes à cette pitié généreuſe, qui conſole les infortunés, & va au-devant de leurs beſoins. Cette métamorphoſe ſubite eſt très-naturelle & très-ſimple. Tous ces intérêts de l'orgueil, toutes ces inquiétudes de l'ambition, ce goût effréné du faſte & des plaiſirs, nos intrigues, nos folies, nos erreurs, tout ce qui pèſe ſur nous dans le ſéjour de la ville ; rien de tout cela ne nous ſuit à la campagne. On s'y livre ſans réſerve à l'abandon de ſoi-même, à l'oubli de ſes prétentions, aux douceurs de la tranquillité ; & l'on fait des heureux par le deſir de l'être. Voilà ce que j'ai vu mille fois avec attendriſſement, & ce que j'aurois voulu peindre avec plus de chaleur & d'énergie.

Je croirois encore un autre mérite à cette légère production, ſi je ne devois pas attendre le jugement du public, pour former & déterminer le mien. Il y a quelques vers techniques ?

que j'ai tort peut-être de croire bien faits, par le travail & les ſoins qu'ils m'ont coûté. Ces vers toujours difficiles, mais, pour l'ordinaire, peu brillans, ſont le plus ſouvent perdus pour la gloire de l'auteur : le mérite de la difficulté vaincue n'eſt ſenti, dans tous les arts, que par les connoiſſeurs. La claſſe la plus nombreuſe du public s'arrête plus volontiers ſur les détails de pur agrément, qu'on a coloriés avec moins de peine & d'étude. Mais paſſons à un intérêt plus preſſant pour moi, qui eſt de faire connoître les perſonnes dont il eſt parlé dans cette épitre.

M. *Duhamel du Monceau*, de l'académie des ſciences, eſt trop célèbre par ſes ouvrages, pour que j'aie à mettre mes lecteurs au fait des places qu'il occupe, & des objets ſur leſquels je le loue. Cet ouvrage eſt plus particulièrement adreſſé à M. *Duhamel de Denainvilliers*, ſon frère. Celui-ci, moins connu, mais également fait pour l'être par ſes qualités & l'étendue de ſes lumières, vit iſolé dans une terre, ſituée ſur les

confins du Gâtinois : c'eſt-là qu'il s'occupe journellement des expériences néceſſaires aux travaux de l'académicien. Il a naturaliſé, dans ſon parc, une foule d'arbres & d'arbuſtes étrangers, que l'on a vu, depuis, ſe multiplier dans nos plantations françaiſes, ſur nos routes & dans nos avenues. On voit encore, dans ſes ſerres, une ſuite nombreuſe de plantes les plus rares & qui piquent le plus la curioſité. La chymie, l'aſtronomie, l'agriculture, l'hiſtoire naturelle, enfin, toutes les parties de la phyſique ſont les objets de ſes obſervations ; mais ces travaux ne prennent rien ſur le ſoin du bonheur de ſes payſans & de ſes vaſſaux. Il eſt leur juge, leur protecteur, leur ami & leur père : on ne peut réunir à la fois, plus de connoiſſances & de vertus. Les perſonnes qui l'ont vu de près & dans ſon intimité, atteſteront que je n'ai point ſurchargé ſon éloge : il eſt le modèle exact du ſage que j'ai voulu peindre. C'eſt ſans ſon aveu que je donne au public cette épitre : ſa modeſtie

s'y ſeroit oppoſée ; & j'ai paſſé ſur cette formalité, peut-être néceſſaire, par un motif que les honnêtes gens approuveront. Depuis quelques années, on a répandu beaucoup de fleurs ſur les tombeaux des hommes illuſtres ou bienfaiſans, qui ont honoré la nation & ſervi l'humanité : il faut auſſi attacher quelques guirlandes aux portes des perſonnes vertueuſes qui vivent parmi nous ; & accoutumer les hommes, s'il eſt poſſible, à rendre juſtice à leurs contemporains.

ÉPITRE

A MONSIEUR

DUHAMEL

DE

DENAINVILLIERS.

Solitaire vallon où, parmi les roseaux,
L'Essonne lentement, laisse couler ses eaux,
Enfin je te revois ; & tes rives fleuries
Vont m'inspirer encor d'utiles rêveries !
Au milieu du tumulte & du bruit des cités,
Mes esprits, loin de moi dans le vague emportés,
Dociles aux desirs d'une foule insensée,
A l'intérêt de plaire immoloient ma pensée.
Dans ces soupers, où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens & vos goûts dédaigneux,
Où d'une main, pour nous toujours enchanteresse,
Hébé verse, en riant, le nectar & l'ivresse ;

Quel mortel, insensible au charme du poison,
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison?
L'Anglais, le seul Anglais, instruit dans l'art de vivre;
Pense & raisonne encore, au moment qu'il s'enivre:
Le coude sur la table appuyé gravement,
L'esprit préocupé d'un bill du parlement,
Il contemple sa coupe, en silence vuidée;
Et plein de ses vapeurs, il creuse son idée.
Mais nous, peuple frivole, & qui, dans nos plaisirs,
Sommes plus emportés avec moins de désirs;
Qui, le cœur toujours vuide & la tête exaltée,
Ne cherchons que le bruit d'une joie affectée,
Nous goûtons le bonheur, sans l'économiser;
Et notre art d'en jouir est l'art d'en abuser.
Des boudoirs, des sophas les intrigues secrettes,
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon, des brochures, des riens;
Voilà les grands objets de tous nos entretiens!
Lorsqu'enfin, terminant de si douces orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillans les rapides écarts
Ont, sur le goût, les mœurs & les modes nouvelles;
Lancé du bel esprit les froides étincelles:
Mais d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entr'eux, un seul a-t-il réfléchi?... Non.
J'ai suivi trop long-temps ce tourbillon rapide:
A travers son éclat, j'en ai connu le vuide;
Et de Rome échappé, je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille & pur;

Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis les détours que forment ces vallées,
J'aime à voir le zéphir agiter dans les eaux
Les replis ondoyans des joncs & des roseaux;
Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce,
Pousser encor des jets pleins de sève & de force.
Ici tout m'intéresse & plaît à mes regards.
Sur les bords du ruisseau cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paroissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir:
Mais allarmé du bruit, plus prompt que le zéphir,
L'insecte, tout-à-coup détaché de la tige,
S'enfuit... & c'est encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage, & la voûte des cieux,
Dans le cristal des eaux, se peignent à mes yeux;
Chaque objet s'y répète; & l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile.
Tandis que du tableau je demeure frappé,
Soudain, vers l'horison, le ciel enveloppé
Roule un nuage sombre; & déjà le tonnerre
De ses flèches de feu le sillonne & l'éclaire:
Mais un vaste intervalle en absorbe le bruit.
La tempête, semblable aux ombres de la nuit,
Dans le calme imposant du plus profond silence,
Monte, se développe, & lentement s'avance.
La nature gémit dans un muet effroi:
L'air immobile & lourd s'appesantit sur moi.
Tout-à-coup il murmure; un tourbillon de poudre
S'élève vers la nue où retentit la foudre:

La terre au loin mugit ſous ſes coups répétés:
Et l'éclair étincelle à traits précipités:
Les cieux grondent, les vents ſiffient: l'urne céleſte
Menace le vallon d'un déluge funeſte;
Et du haut des rochers, d'un cours impétueux,
Tombent, avec fracas, cent torrens écumeux.
Les oiſeaux, que par-tout environne l'orage,
Voltigent, incertains, de feuillage en feuillage;
Et le pâtre éperdu, raſſemblant ſon troupeau,
A travers les guérêts regagne le hameau.
Moi-même, qui me trouble, en voyant la tempête
Comme un vautour affreux s'élancer ſur ma tête,
Je monte la colline... Un abri m'eſt offert;
C'eſt le château d'un ſage aux malheureux ouvert.
Duhamel, c'eſt le tien. Je fuis tes avenues:
Ebranlés par le poids de leurs têtes chenues,
Ses ormes, ſous le choc de deux vents oppoſés,
Embarraſſent mes pas de leurs rameaux briſés.
A ce déſordre, au bruit, aux éclats du tonnerre,
On diroit que les cieux s'écroulent ſur la terre.
Par l'orage effrayé, j'en admire l'horreur.
Le philoſophe obſerve, & l'homme ſeul a peur.
J'arrive, un important, couvert de ta livrée,
Ne me fait point chez toi ſolliciter l'entrée:
De ta porte, à ſon aiſe, on peut franchir le ſeuil,
Cerbère careſſant & de facile accueil,
Ton chien, ſans m'obliger d'attendre une réponſe,
Court au-devant de moi, bondit, jappe & m'annonce.
Si jadis tes aïeux parèrent ta maiſon
Des plus rares beautés d'un gothique écuſſon;

Dans tes jardins, par-tout, je vois que ton génie
L'orna plus ſagement des travaux d'Uranie.
Ici, ſur un pivot vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux ſon point déterminé :
Là, de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève, au gré de l'air plus ſec ou plus humide.
Ici, par la liqueur un tube coloré
De la température indique le dégré :
Là, du haut de tes toits, incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre.
Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille ſon chapiteau :
Le règne végétal, analyſé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les ſucs qu'il recèle ;
Et plus haut, je vois l'ombre, errante ſur un mur,
Faire marcher le temps d'un pas égal & ſûr.

C'eſt-là que les ſaiſons, les mois & les années
S'écoulent, ſous tes yeux, en heures fortunées.
Eh ! quelle heure du jour pourrois-tu regretter ?
Par autant de bienfaits on te les voit compter.
L'ami de tes vaſſaux, & leur juge & leur père,
De leur humble cabane écartant la miſère,
Nouveau *Titus*, aſſis ſur un trône de fleurs,
Citoyen couronné, tu règnes ſur les cœurs.
Le temps fuit, de ſon vol le paſſage s'efface ;
Tes monumens divers en ont fixé la trace :
L'employer comme toi, c'eſt ſavoir l'arrêter.
Tu ſais que ce tilleul, que tu viens de planter,
(Ne dût-il rien ſouffrir des vents & des orages)
N'en périra pas moins dans le torrent des âges.

Duhamel, ces cyprès, que tes mains ont ſemés,
D'abord, froids embrions dans la pulpe enfermés,
Attendirent le jour où tu verrois leur germe
Sortir, développé, du ſol qui les renferme.
Tu les vois aujourd'hui ces ſuperbes cyprès,
En luſtres élevés, décorer tes boſquets.
Mais le temps quelque jour, par un autre prodige,
Viendra déraciner & dépouiller leur tige.
Eh ! combien, dont l'ombrage entouroit les tombeaux,
Sur la cendre des morts ont perdu leurs rameaux !
De nos triſtes deſtins tel eſt l'ordre ſuprême :
Tout périt ici bas, tout... le tombeau lui-même.
Mais, le ſage qui penſe & calcule le temps,
En ſais mettre à profit les rapides inſtans.
Tandis que les humains, jouets de la folie,
Laiſſent évanouir le rêve de la vie,
Le philoſophe actif, ſans être diſſipé,
Utile à ſon ſemblable & de l'homme occupé,
Par ſes travaux divers, ſes ſoins, ſa bienfaiſance,
Réaliſe le ſonge, & ſent ſon exiſtence.
Il a tout obſervé, tout peſé, tout connu :
Le terme arrive, il meurt ; mais lui ſeul a vécu.
Que dis-je ! Il ne meurt point ; il ſurvit à lui-même !
Dans le bien qu'il a fait ſa poſtérité l'aime.
C'eſt ainſi, *Duhamel*, qu'aux jours de l'avenir,
Tes neveux fortunés, pleins de ton ſouvenir,
Sans aller te pleurer au pied d'un mauſolée,
S'imagineront voir ton ombre conſolée
Errer dans ces boſquets, ſous ces arbres chéris,
Que tes mains ont plantés, que la terre a nourris.

Déjà n'entends-tu pas, au ſein de tes domaines,
Ce peuple, qui cultive & féconde tes plaines,
Tranquille (1) ſous les toits que tu viens d'achever,
Bénir le bienfaiteur qui les fit élever?
Là, ſa femme, ſes fils, ſa famille qu'il aime,
Ses utiles troupeaux, ſes valets, & lui-même,
Sous un abri commode ont trouvé, par tes ſoins,
Ce qu'il faut au bonheur, ce qui manque aux beſoins.
Qu'il eſt doux de jouir des fruits de ſa ſageſſe!
Le pauvre, ſoulagé du fardeau qui l'oppreſſe,
En s'occupant pour toi, trouve en toi des ſecours;
Et d'un pain légitime alimente ſes jours.
Ici, ſon bras nerveux ébranle & déracine
Des rocs, qu'il fait rouler du haut de la colline.
Là, plus induſtrieux, ſous les coups du marteau,
Il dégroſſit le bloc qu'il finit au ciſeau.
Pour recevoir de l'air les douces influences,
Il creuſe ici le ſol à d'égales diſtances;
Et dans cette avenue, au retour du bélier,
Tu lui feras planter l'orme & le peuplier.
Lorſqu'enfin, vers le ſoir, ſa tâche eſt terminée,
Revenant à pas lents, chargé de ſa coignée,
Harraſſé de travail, noirci des feux du jour,
Le front baiſſé, l'œil morne, il rentre dans ta cour;
De ta main bienfaiſante il reçoit ſon ſalaire:
Le malheureux ſourit; & va dans ſa chaumière

(1) M. *de Denainvilliers* a fait rebâtir toutes ſes fermes, & une partie de ſon village. Ses payſans y ſont logés avec la plus grande commodité.

Offrir, d'un air content, à sa chère moitié,
Un pain qui lui manquoit, qu'il doit à ta pitié.
Sage *Denainvilliers*, joui long-temps encore
Du nom de bienfaiteur, de ce nom qui t'honore!
Dans Paris, où l'orgueil de nos vains préjugés
Donne aux grands des flatteurs & de vils protégés;
Où le riche, écrasant la timide indigence,
Au poids de ses trésors pèse son importance;
J'ai connu des mortels, (& j'en rougis pour eux),
Dont l'ame se fermoit aux cris des malheureux;
Qui détournant la vue, à l'aspect de leurs larmes,
De la douce pitié méconnoissoient les charmes:
Mais va, je n'ai point vu ces mortels froids & durs,
Dans leur triste bonheur, goûter de plaisirs purs.
Au milieu de l'éclat de leur cour turbulante,
Je n'ai point entendu de voix reconnoissante,
Par le cri de l'amour publier leurs bienfaits.
On les flatte souvent, sans les bénir jamais.
Je les ai vus, trompés par leurs propres systêmes,
Au sein des voluptés traîner l'ennui d'eux-mêmes:
Blâsés par l'habitude, heureux jusqu'au dégoût,
Ils n'ont joui de rien, en jouissant de tout.
La nature a voulu, par la loi la plus sage,
Que le plus doux plaisir fût celui qu'on partage.
Des heureux que l'on fait on reçoit le bonheur;
La main donne, elle achète un plaisir par le cœur.
Plaignons l'être isolé, qui dans lui se renferme!
Quand tu vois, *Duhamel*, sous l'orme de ta ferme,
La joie, un jour de fête, assembler le hameau;

Lorſque la cornemuſe, & ſon aigre pipeau
Fait danſer ton fermier, qui lourdement ſautille,
Et mène en rond l'eſſaim de ſa jeune famille ;
Quand Lyſis, ſimple encor, mais fine en ſon minois,
Sourit à ſon amant qui lui ſerre les doigts ;
Quand cette troupe aiſée, & proprement vêtue,
La gaîté ſur le front, s'amuſe & s'évertue,
Un contentement pur t'intéreſſe à ſes jeux ;
La volupté du ſage eſt de voir des heureux.
Ecoute : de tes murs aux remparts de la ville,
La tempête a rendu le retour difficile :
Donne-moi ton ſouper, quelques fruits, du lait frais,
Rien de plus : l'amitié n'exige point d'apprêts ;
Et ſi le ciel eſt pur, quand l'aube matinale,
Annoncera demain l'amante de Céphale,
Nous irons dans tes champs, au ſortir du ſommeil,
Admirer la nature, épier ſon réveil.
Nous verrons, dans ta cour, le coq fier & ſuperbe,
Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe ;
Appeller aigrement ſon ſérail aſſoupi,
Entre mille beautés partager un épi ;
Et d'un bec amoureux, diſtribuer entr'elles
Des baiſers, qui jamais n'ont trouvé de cruelles.
Nous entendrons encor, ſur le toit de leur tour,
Tes pigeons roucouler les ſoupirs de l'amour ;
Et bientôt tu verras cette troupe élancée
Fondre ſur tes guérêts, par le beſoin preſſée,
Se relever cent fois en légers tourbillons,
Et d'une aile rapide effleurer les ſillons.

Sortis de ta demeure, & traverſant la plaine,
Nous irons de *Segrai* (1) viſiter la fontaine ;
Segrai, vallon charmant dans ſa ruſticité ;
Source pur où l'on puiſe, où l'on boit la ſanté ;
Où la beauté flétrie, au moment d'être éclose,
Vient embellir ſon teint des couleurs de la roſe ;
Segrai, dont le breuvage & ſalutaire & frais,
Fait circuler un ſang devenu trop épais ;
Qui diviſe à la fois nos humeurs engourdies ;
Et de la fiévre en nous éteint les incendies.
Là, pendant que ton frère (2) occupé dans nos ports,
De l'une & l'autre mer parcourant les deux bords,
Ira, de nos vaiſſeaux, déterminer la coupe,
Calculer les rapports de la proue à la poupe,
Aſſujettir la quille, en affermir les bras,
Etayer des aubans & la vergue & les mâts,
Donner à la manœuvre un jeu facile & libre,
Balancer tous les poids dans un juſte équilibre ;
Et par cet art, enfin, maître des élémens,
Enchaîner le caprice & la fureur des vents :

---

(1) Fontaine minérale fort accréditée dans l'Orléanois, & qui a des propriétés à-peu-près ſemblables à celles des eaux de Paſſy.

(2) M. *Duhamel du Monceau* eſt inſpecteur de la marine & des chantiers de conſtructions. Il a donné un traité ſur les cordages, dont l'économie & le moindre poids facilitent la manœuvre.

Là, dis-je, loin du bruit des mers & des orages,
Préférant une rive à de vaſtes rivages,
Sur les bords d'un ruiſſeau paiſiblement couché,
Tu pourras m'expliquer par quel détour caché,
Du vallon de *Segrai* la nymphe ſolitaire
Verſe dans un baſſin ſon onde ſalutaire.
Ton eſprit fixera mes eſprits incertains :
Je ſaurai ſi la terre, en ſes noirs ſouterrains,
Contient le réſervoir de ſes eaux inconnues ;
Ou bien ſi ce tribut & de l'air & des nues,
Par l'éponge des monts, goutte à goutte filtré,
Reparoît à nos yeux & fort plus épuré.
Mais déjà je crois voir, le long de la chauſſée,
Courir, vers la fontaine, une foule empreſſée.
Dans la ſimple parure & l'habit du matin,
Vois *Cloé*, vois *Roſine*, une coupe à la main,
Précipiter vers nous leur démarche légère.
Un ruſtique échanſon, dont l'œil les conſidère,
Leur verſe le remède aux maux qu'elles n'ont pas ;
Et d'un air, qu'il croit fin, ſourit à leurs appas.
La nymphe de l'Eſſonne, en les voyant ſi belles,
De honte, en ſes roſeaux, ſe cache devant elles.
Églé les ſuit à peine ; *Églé* n'a plus d'attraits :
Une ſombre pâleur décolore ſes traits.
On dit qu'un feu caché, que peut-être elle ignore,
Aux plus beaux de ſes jours, la brûle & la dévore.
Ainſi ſous le midi, dans l'ardeur de l'été,
La roſe voit flétrir l'éclat de ſa beauté ;
Mais des zéphirs du ſoir l'haleine careſſante

Relève & raffermit ſa tige languiſſante.
Le deſtin d'une belle eſt celui d'une fleur :
Églé, comme la roſe, a perdu ſa fraîcheur,
Et je crois que *Liſis*, que tu vois ſur ſes traces,
Seroit l'heureux zéphir qui lui rendroit ſes grâces.
Cependant, le ſoleil, monté ſur l'horiſon,
Nous lance un feu plus vif & luit dans le vallon.
On cherche vainement la voûte d'un feuillage :
Ségrai n'a point encor d'ombre ni de bocage :
Mais par tes ſoins, un jour, au pied de ces côteaux,
L'érable & le tilleul étendront leurs rameaux.
Puiſſai-je, dans ces temps, conduire ta vieilleſſe
Vers ce riant aſyle, orné par ta ſageſſe!
La campagne, à mes yeux, eut toujours des attraits.
Un charme, plus puiſſant que de vains intérêts,
Du milieu des cités ſans ceſſe m'y rappelle;
Elle eut mes premiers goûts, & je ſuis né pour elle.
S'il eſt quelque laurier que ma main put cueillir,
Si d'un foible talent je puis m'énorgueillir;
Si ma lyre, fidèle aux lois de l'harmonie,
Suppléa, dans mes vers, au défaut du génie;
Si moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux,
Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux;
Aux bois, aux prés, aux champs, je dois ces avantages.
C'eſt-là que j'eſquiſſai mes premières images;
Et que, par les objets émû profondément,
J'unis à mes tableaux le feu du ſentiment.
J'obſervai la nature, & fus ſon interprète :
De ſes vives couleurs je chargeai ma palette.

Souvent,

Souvent, lorſque la nuit déployoit dans les airs
Ce voile parſemé de tant d'aſtres divers ;
Souvent, lorſque l'aurore étincellante & pure,
Des roſes du matin coloroit la nature ;
Ou lorſque le ſoleil, plus radieux encor,
Rouloit ſon char de feu ſur des nuages d'or ;
Parmi ces jets brillans & ces nuances ſombres,
Je ſaiſis le contraſte & du jour & des ombres.
Souvent, du roſſignol j'écoutai les chanſons ;
Il inſtruiſit ma muſe attentive à ſes ſons :
J'appris à ſoupirer ces notes languiſſantes,
De la plainte amoureuſe expreſſions touchantes :
Je formai ces accords plus vivement frappés,
A la joie, au plaiſir, à l'ivreſſe échappés ;
Et, par ces tons divers, mon oreille exercée
Sût donner à ma voix l'accent de ma penſée.
Au bord de ce ruiſſeau qui, paiſible en ſon cours,
Suit de ces prés fleuris la pente & les détours,
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon ſtyle,
Et de laiſſer couler un vers doux & facile.
Chez nos cultivateurs tranſporté quelquefois,
Auprès de leurs foyers, à l'abri de leurs toits,
Dans les détails touchans de leur cabane obſcure,
J'allois étudier les mœurs de la nature.
C'eſt-là que, par mon cœur, mon eſprit éclairé,
Eut des ſentimens vrais, qu'il peignit à ſon gré.
C'eſt-là que près d'un fils, une mère attentive,
Calmoit dans le berceau ſon enfance plaintive ;
Et tandis qu'à cet antre, endormi ſur ſon ſein,
Sa bouche ſouriоit de l'air le plus ſerein,

Un autre, un autre encor qui jouoient autour d'elle,
Occupoient tendrement ſon ame maternelle ;
Et mes yeux ſatisfaits furent ſouvent témoins
Des baiſers, dont l'époux récompenſoit ces ſoins.
O cabane du pauvre ! ô demeure champêtre !
Malheureux qui te fuit & n'oſe te connoître !
Ah ! puiſſai-je bientôt libre & débarraſſé,
Rejettant le fardeau dont je ſuis oppreſſé,
Habiter un aſyle où l'ame ſe conſulte !
Des remparts de Paris fuyons le vain tumulte.
Quel beſoin m'y rappelle, & qu'y voir aujourd'hui ?
Le mérite oublié, le talent ſans appui ;
L'aimable poéſie, à jamais exilée ;
Aux traits du bel eſprit ſans pudeur immolée,
Une froide analyſe à la place du goût,
La raiſon qui deſſeche & décompoſe tout ;
Des écrivains du jour le ſtyle énigmatique ;
Du contraſte des mots le choc antithétique ;
Un faſte ſans éclat, un vernis ſans couleur ;
Des ſurfaces ſans fond, des éclairs ſans chaleur ;
La gloire des beaux arts ou ſouillée, ou perdue,
Et leur palme flétrie, à l'intrigue vendue.
Il vaut mieux, *Duhamel*, aſſis à tes côtés,
De la ſimple nature admirer les beautés.
Oui, oui ; je reverrai ta douce ſolitude : !
'y viendrai de ton cœur approfondir l'étude,
Y jouir, avec toi du prix de tes travaux,
Y nourrir le mépris d'un monde ingrat & faux ;
Et ſuyant loin des dieux du globe ſublunaire,
Rechercher, conſoler cet utile vulgaire

Qui, pour un prix modique, avec peine obtenu,
Fait le bonheur de ceux dont il eſt méconnu.
Ta longue expérience inſtruira ma jeuneſſe :
Mes fleurs t'enrichiront des fruits de ta ſageſſe ;
Et mon eſprit, charmé de tes propos divers,
Finira l'entretien en te liſant ces vers ;
Ces vers, où je n'ai point, adulateur ſervile,
Diviniſé d'un grand le coloſſe imbécille :
Mais, où fuyant la gêne & le ton de l'ennui,
J'ai ſu louer un ſage, en cauſant avec lui.

LES HOMMES DE PROMÉTHÉE, POËME.

1774.

AVERTISSEMENT.

DES indiſpoſitions trop multipliées ne m'ont laiſſé, depuis long-temps, que de courts intervalles à donner aux lettres & à mon goût pour la poéſie. Il a fallu me faire un ſimple amuſement de ce qui auroit dû être une occupation ſérieuſe & ſuivie : auſſi le peu d'ouvrages que j'ai publiés, préſente plutôt les jeux de l'eſprit que les fruits pénibles du travail. Celui que je donne aujourd'hui n'a pas plus d'étendue ni plus d'importance. Si la couleur, le ſtyle poétique, quelques idées & quelques détails m'appartiennent, j'en ai pris le fond, l'enſemble & le deſſin dans un morceau de proſe de M. de *Querlon.*

Si l'on m'objectoit qu'il vaudroit mieux me

renfermer dans un ſilence abſolu, que de mettre ſous la preſſe quelques feuilles fugitives, inutiles à ma gloire & qui n'ajoutent rien à mes titres littéraires; je répondrai que ces productions, quelques foibles qu'elles ſoient, ne m'en paroiſſent pas moins agréablement reçues du public qui les recherche, avec un empreſſement marqué; que n'ayant pu, juſqu'ici, ſatisfaire le déſir qu'il daigne me montrer d'avoir de moi des ouvrages plus eſſentiels, je lui dois, du moins, des preuves de mes efforts, & de l'envie que j'ai de mériter ſon eſtime.

Voilà la ſeule réponſe que je ferai à ces détracteurs qui circulent dans les ſocietés, y rabaiſſent gratuitement les ſuccès d'un homme de lettres dont ils n'ont point à ſe plaindre, & dont les prétentions très-bornées ne nuiſent à perſonne. Contraint par ſes indiſpoſitions de vivre iſolé, il ne peut oppoſer à leur dénigrement que les

ſuffrages de la multitude & de ces lecteurs dépouillés de prévention, dont les jugemens ſont toujours le réſultat ſimple & impartial du plaiſir que nos écrits ont pu leur procurer. Au ſurplus, j'aime mieux n'avoir fait & ne faire encore qu'un petit nombre de vers qui ſoient lus, que l'on puiſſe relire ſans ennui & que l'on cite quelquefois, que d'en avoir fait un plus grand nombre qu'on ne liroit point.

La poéſie deſcriptive, tombée parmi nous dans le plus grand diſcrédit, par l'incorrection, la rudeſſe & le peu d'élégance de nos anciens verſificateurs ſemblent aujourd'hui reprendre une faveur nouvelle. Les traductions de différens poëmes allemands, & celle des Saiſons de *Tompſon*, ont rappelé tous les regards vers cette ſource de beautés trop long-temps négligées. Bientôt, des mains habiles ont ſu les mettre à profit; mais avec cette ſage économie &

cette fineſſe de goût qui rejettent les détails trop minutieux, dont l'abondance de nos voiſins ſurcharge quelquefois leurs deſcriptions. M. *Dorat* a donné la plus agréable imitation du poëme de *Sélim* & *Sélima*, qui ſe rapproche du mien par quelques circonſtances. Cet ouvrage a fait le plus grand plaiſir : c'eſt, d'ailleurs, un des premiers de ce genre. Ce n'eſt point par concurrence que j'ai traité un ſujet à-peu-près ſemblable : l'amitié, qui nous lie, n'admet que l'émulation. M. l'abbé *de Lille* a lu aux dernières ſéances de l'académie françaiſe un poëme charmant, ſur la manière de peindre & de chanter les beautés de la campagne : il y donne, en grand maître, le précepte & l'exemple. J'ai entendu, dans la ſociété, pluſieurs chants d'un autre poëme non fini (1), où les

(1) *Les Mois*, poëme en douze chants, par M. *Roucher*. Il va paroître inceſſamment.

grandes images de la nature ſont rendues dans les plus beaux vers & coloriées avec le pinceau le plus brillant & le plus large. De pareils ouvrages ſont faits pour vaincre les dégoûts de ces eſprits difficiles qui s'élèvent contre le genre pittoreſque. Ce genre, qui paroît facile, parce que le modèle eſt ſous nos yeux & frappe à la fois tous nos ſens, n'en a pas moins ſes difficultés & ſes écueils.

Sans doute, il faut beaucoup d'art pour donner un enſemble à des deſcriptions accumulées, pour y jetter du mouvement & de la vie, pour les diſtribuer avec intelligence & les faire contraſter; pour les lier par des épiſodes intéreſſans qui les fondent les unes dans les autres. Des peintures d'objets phyſiques qui ſe ſuivent ſans ordre, ſans des paſſages adroitement ménagés, ſans des intermédiaires qui repoſent l'imagination, en remuant la ſenſibilité;

ces peintures inanimées ſont fatigantes, monotones, & dès-lors ne produiſent aucun effet. C'eſt pour éviter de ne peindre qu'une nature immobile & morte, que les payſagiſtes les plus célèbres ont mêlé dans leurs compoſitions des grouppes vivans & des ſcènes paſſionnées. C'eſt ainſi que l'immortel *Vernet*, par l'attitude & l'eſprit des figures, a ſu faire de ſes tableaux autant de poëmes intéreſſans. C'eſt ainſi que la fameuſe inſcription, *& in Arcadia ego*, répand une mélancolie ſi douce ſur le beau payſage du *Pouſſin* : ce trait de génie eſt au-deſſus même du mérite pittoreſque. Voilà le vrai modèle de la poéſie deſcriptive : c'eſt par-là qu'elle peut s'élever à la hauteur de la poéſie la plus ſublime, qui doit elle-même renfermer des images & des ſentimens. Celle qui, s'adreſſant toujours à la raiſon, ne peint jamais rien à l'eſprit

l'eſprit & ne dit rien à l'ame, manque ſon objet, n'eſt qu'une proſe froide & ſententieuſe, inutilement aſſujettie à la gêne de la rime & de la meſure.

Si quelque ſujet peut prêter à la variété des images & à tous les charmes de la poéſie deſcriptive, c'eſt ſans doute celui que je viens de traiter. La création de l'homme & de la femme, leur étonnement à l'aſpect du grand ſpectacle de la nature, leurs premières ſenſations, le développement de leurs idées, l'ivreſſe de toutes leurs jouiſſances; quelle foule de beautés on auroit pu tirer d'un fonds auſſi riche! mais ſa fécondité n'a été qu'un embarras de plus pour moi. Sans doute il m'eût fallu les pinceaux de l'*Albane & de Milton* : cependant, ſi je me ſuis traîné de loin ſur leurs traces, s'il m'eſt échappé quelques étincelles de leur feu, j'aurai aſſez

fait dans la mesure de mes talens. L'impuissance de mes efforts, pour les égaler, ne m'humiliera point : il ne peut être honteux de rester au-dessous de ces grands maîtres.

LES HOMMES DE PROMÉTHÉE, POÈME.

DANS les plaines d'Enna non loin de Syracuſe,
Sur ces bords fortunés où coule l'Aréthuſe,
A la reine des dieux un temple conſacré
Offre de ſes débris l'amas défiguré.
Du portique abattu les colonnes briſées,
Sous leur comble entr'ouvert les voûtes écraſées,
Les marbres, les métaux confuſément épars,
Majeſtueux encore, étonnent les regards.
Un ſage me guidoit à travers ces décombres:
De ce grand monument il éclairoit les ombres;
En cherchant des objets le ſens miniſtérieux,
Occupoit ma raiſon du plaiſir de mes yeux.
L'autel, le ſanctuaire & ſon auguſte enceinte

Des injures du temps ont moins ſenti l'atteinte.
Là, d'antiques tableaux les murs enveloppés
Conſervent tous leurs traits au ravage échappés.
Sur la freſque brillante, on y voit *Prométhée*
Donnant un nouveau maître à la terre enchantée.
Pour peindre ce grand jour, où de ſavantes mains
Paîtrirent le limon qui forma les humains;
L'artiſte a réuni, dans le plus bel enſemble,
Tout ce qu'un ſite heureux & déploie & raſſemble.
L'horiſon, ſous un ciel & de poupre & d'azur,
Y fuit dans la vapeur d'un air tranquille & pur.
Ce lointain, couronné du ſommet des montagnes,
Offre, dans les vallons, de riantes campagnes.
Un fleuve entrecoupé de joncs & de roſeaux,
D'un cours lent & paiſible y promène ſes eaux;
Et toujours plus charmé & plus épris de ſes rives,
Amuſe, en cent détours, ſes ondes fugitives.
Ici, c'eſt un torrent qui, d'un cours orageux,
Tombe, bondit & roule à flots impétueux:
D'une humide vapeur il obſcurcit la plaine,
Pouſſe & rejette au loin les débris qu'il entraîne.
Là, d'orgueilleux palmiers s'élancent dans les airs:
Plus loin, d'humbles buiſſons les côteaux ſont couverts;
Et par-tout la verdure, aux yeux qu'elle intéreſſe,
Fait briller du printems la grace & la jeuneſſe.
Inſectes, animaux, errent dans ces beaux lieux;
Prométhée y mit l'homme & fit plus que les dieux.
L'homme, ſous le pinceau de l'artiſte fidèle,
Étale ſur ſon front ſa fierté naturelle:
Tout annonce dans lui le roi de l'univers.

Son ſuperbe regard s'échappe en longs éclairs :
Son port majeſtueux, mais noble ſans rudeſſe,
Réunit à la fois la force & la ſoupleſſe.
Sur ſes membres nerveux les muſcles prononcés
Forment un bel accord, l'un dans l'autre enlâcés.
Tel paroît, dans le cirque, un lutteur intrépide.
Sa moitié près de lui, ſous un maintien timide,
Laiſſe voir plus de grace & des attraits plus doux.
Le peintre n'avoit point, ſous un voile jaloux,
De la belle *Pandore* enſeveli les charmes :
L'innocence étoit nue & l'étoit ſans alarmes ;
Elle s'enveloppoit de ſa ſeule pudeur.
La beauté n'a rougi qu'en perdant ſa candeur ;
Et, près de ſon berceau, pure encore & céleſte,
Dans la nudité même, elle eut un front modeſte.
Pour rendre tant d'appas, l'artiſte moins hardi,
D'une main plus légère, avoit tout arrondi :
Du pinceau careſſant les touches adoucies
Sembloient avoir gliſſé ſur les ſuperficies.
Le ſang qui reflétoit ſa pourpre & ſon éclat,
Coloroit de la peau le tiſſu délicat :
Par-tout, d'heureux replis & des formes riantes.
On voyoit les cheveux, de leurs treſſes mouvantes,
Ombrager, couronner un front calme & ſerein :
Leurs nœuds abandonnés rouloient ſur un beau ſein.
Sur deux touffes de lys, figurez-vous la roſe,
Lorſqu'au lever du jour timide, demi-cloſe,
Et commençant à peine à ſe développer,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper :
Tel eſt ce ſein ; ce ſein, la première parure :

Que reçoit la beauté des mains de la nature :
Demi-globe enchanteur, dont le double contour
Palpite & s'embellit ſous la main de l'amour.
Pour mieux peindre, en un mot, ce ſexe qu'on adore,
Le goût a raſſemblé, dans les traits de *Pandore*,
Ce que mille beautés auroient de plus charmant :
C'eſt la grace naïve, unie au ſentiment.
Pandore, dans la main de l'époux qui la guide
Laiſſe, comme au haſard, tomber ſa main timide.
Sur le cours d'un ruiſſeau ſon beau corps eſt penché,
De ſon humble paupière un regard détaché
Y ſuit furtivement l'image qu'elle admire :
A ſes propres attraits on la voyoit ſourire,
Et l'art repréſentant, par cet heureux détour,
L'amour-propre naiſſant au berceau de l'amour.
Prométhée, appuyé ſur l'urne qui recèle
Du rayon créateur la brûlante étincelle,
Contemploit, d'un air fier, ſon chef-d'œuvre nouveau ;
Il défioit les dieux, en le voyant ſi beau :
Moi-même, j'admirois & l'artiſte & l'ouvrage.
Sur ce tableau ſublime ainſi parla le ſage.
Des Titans, me dit-il, l'orgueil ambitieux
Voulut, de monts en monts, eſcalader les cieux ;
Mais Jupiter, armé des flèches du tonnerre,
Renverſa ſous ces coups les enfans de la terre.
Des rochers de l'Etna l'un d'eux eſt écraſé ;
Un autre, ſous le poids du Véſuve embraſé,
Ebranle avec effort les murs de Parthénope ;
Un autre ici mugit, ſous l'antre du Cyclope ;
Et les plus criminels ſont, au fond des enfers,

De la voûte du monde étouffés & couverts.
A leur affreux ſupplice échappa *Prométhée ;*
Il frémit, en voyant la terre inhabitée ;
Et ſes fils malheureux, à jamais engloutis,
Replongés dans les flancs dont ils étoient ſortis.
Mais à s'humilier rien ne peut le réſoudre ;
Il relève ſon front ſillonné par la foudre ;
« Des dieux qui m'ont vaincu, ſoyons encor l'égal,
» Dit-il ; dût mon orgueil me devenir fatal,
» De ces dieux déteſtés bravons la tyrannie.
» Sans le feu de l'audace il n'eſt point de génie,
» Oſons tout ; repeuplons ce globe déſolé. »
Il projette, exécute & l'homme eſt modelé.
D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
En ſolides appuis il façonne l'argile.
Du ſang prêt à couler il creuſe les canaux,
De la fibre mobile il unit les faiſceaux ;
Il les enchaîne entr'eux, entr'eux il les oppoſe :
Des mouvemens divers il aſſure la cauſe.
Au buſte aſſujéti, le bras s'étend ſoudain ;
Les doigts, en s'allongeant, vont deſſiner la main.
Bientôt, de ce beau corps la taille ſouple & libre,
Sur ſa double colonne, a prix ſon équilibre :
Le Titan s'applaudit & pourſuit ſon eſſor.
Avec plus de génie, avec plus d'art encor,
De ce noble édifice il embellit le faîte.
Du plus grand caractère il couronne la tête.
Superbe & s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'élève & s'applanit le front majeſtueux.

Au fond de ſon orbite éclate la prunelle :
Un doux voile ſe ferme & s'entr'ouvre autour d'elle.
Un arc demi-courbé, qui s'abaiſſe ſur l'œil,
Donne encore au regard plus d'audace & d'orgueil.
Le teint prend ſon éclat ; la lèvre colorée,
En deux filets de pourpre, eſt déjà ſéparée.
Il ſemble, en ce moment, que le fils *Japet*,
Rival de la nature, ait ſurpris ſon ſecret.
Comme, aux tiges des fleurs, une utile roſée
En émail, en verdure, eſt métamorphoſée ;
Ainſi par le Titan le limon préparé,
En organes divers, ſe transforme à ſon gré.
Lorſque ſa main traça ſes artères, ces veines,
Foyers toujours brûlais des paſſions humaines,
Il prit des animaux les diverſes humeurs :
L'homme a tous leurs inſtincts & trop ſouvent leurs mœurs.
Du tiſſu de la peau l'enveloppe légère,
Du jeu de ces reſſorts nous voila le myſtère :
Leur mobile à nos yeux fut toujours inconnu.
Au terme de l'ouvrage à peine parvenue,
Le Titan, du limon qui lui reſtoit encore,
Paſtrit les doux appas, dont il orna *Pandore* :
Pandore, être enchanteur, d'après l'homme imité ;
Être ſemblable à l'homme, avec lui contraſté ;
Portrait ingénieux, plus brillant que fidèle,
C'eſt en vain qu'il ajoute à l'éclat du modèle ;
Chaque trait s'affoiblit, dans ſes traits répété :
Il a bien plus de charme, & moins de majeſté.

La molleſſe toujours accompagne la grace :
La fierté diſparoît, la douceur la remplace :
Figurez-vous, enfin, deux êtres oppoſés,
Pareils & différens, unis & diviſés ;
L'un de l'autre ennemis, l'un pour l'autre ſenſibles,
Rapprochés, en ſecret, par des nœuds inviſibles ;
Amis, amans, époux & rivaux à la fois,
Confondans leurs plaiſirs, ſe diſputans leurs droits ;
Société bizarre & pourtant aſſortie ;
Où, ſans nuire à l'accord, règne l'antipathie.
Tel eſt le couple humain, fier, jaloux ; mais heureux.
L'art n'obtenoit encor qu'un triomphe douteux :
L'automate eſt formé ; mais ce grouppe immobile
N'eſt qu'une vaine image & qu'une froide argile.
Le ſouffle de la vie eſt le bienfait des dieux :
Prométhée oſera, dans le palais des cieux,
Ravir aux immortels ce noble privilége.
Rien ne peut rallentir ſon eſſor ſacrilége :
Il traverſe des airs le fluide azuré ;
Au foyer du ſoleil ſaiſit le feu ſacré,
S'enfuit, ſe précipite aux antres du Caucaſe,
Y revoit ſon ouvrage, & l'anime & l'embrâſe.
Le céleſte rayon pénètre par dégrés ;
Déjà le ſang circule en ruiſſeaux colorés ;
Les yeux s'ouvrent au jour, les lèvres au ſourire ;
Le cœur bat, tout ſe meut, & le couple reſpire.
O puiſſance ! ô prodige ! ô fortuné moment !
De ces êtres nouveaux quel fut l'étonnement ?
Inondés tout-à-coup d'un torrent de lumière,

Ils ouvrirent à peine une foible paupière;
Et leur premier regard confus, embarraſſé,
Sur eux-mêmes reſta timidement baiſſé.
Cependant, aux objets leurs vues accoutumées
Crut pouvoir regarder cette voûte enflammée,
Ce jour, ce vif éclat dont brille l'univers.
Ils contemploient l'eſpace & la hauteur des airs,
Ce ſoleil dont les feux, lancés ſur la nature,
Jettent, en rayons d'or, une clarté ſi pure;
Ces nuages brillans, dont l'aîle des Zéphirs
Promène, dans les airs, la pourpre & les ſaphirs,
D'un ſpectacle ſi beau la pompe & la richeſſe.
De leurs ſens délicats fatiguoient la foibleſſe;
Et de tant de ſplendeur leurs regards confondus
S'éteignirent bientôt, éblouis & perdus.
Trop d'éclat ſe déploie au ſéjour du tonnerre:
On admire le ciel, on jouit ſur la terre.
Là, de rians tableaux amuſèrent leurs yeux.
Les reflets adoucis d'un jour délicieux;
Les fontaines, les lacs & leurs rives fleuries;
La verdure des bois & celle des prairies;
L'or flottant de la plaine & l'ambre des côteaux,
Et l'émail des vallons, & le cryſtal des eaux;
Et ces antres ſi frais, & ces boſquets ſi ſombres;
Les jeux de la lumière & le repos des ombres;
Cet aſpect varié d'objets ſi intéreſſans
Charma, ſans les bleſſer, leurs organes naiſſans;
Et, ſans peine introduite au fond de leur penſée,
Leur image y reſta légérement tracée.

Ah ! la froide habitude & ſes cruels dégoûts
N'altéroient point encor des plaiſirs auſſi doux !
Leurs eſprits enivrés jouiſſoient ſans connoître.
Il ſembloit que, pour eux, l'univers vint de naître ;
Que, ſorti tout-à-coup de la nuit du chaos,
Leur ſuperbe ſéjour avec eux fut éclos ;
Et que la main d'un dieu, par double miracle,
Avec les ſpectateurs, eût créé le ſpectacle.
Mais, parmi ces beautés, quel invincible attrait,
Quel autre changement les trouble & les diſtrait,
L'un vers l'autre, à ſon gré, ſans ceſſe il les ramène ;
Il fixe le rayon de leur vue incertaine.
Ah ! tout cède au plaiſir qu'ils goûtent à ſe voir :
Des objets fugitifs il détruit le pouvoir.
Avec quel intérêt ce couple heureux s'admire !
L'un & l'autre, plongés dans un confus délire,
Se parcourent d'un œil avide, curieux :
Tout leur être jouit, leur âme eſt dans leurs yeux ;
Leur âme à leur bonheur veut être intéreſſée ;
Et déjà leur inſtinct s'élève à la penſée.
Les progrès ne ſont plus & pénibles & lents :
Du feu de leurs regards leurs eſprits ſont brûlans,
Le ſentiment ému produit l'intelligence,
L'ombre fuit, le jour brille, & la raiſon commence.
Dans ce flux & reflux de mouvemens divers,
Si prompts, ſi variés, tous également chers,
Pandore s'écria : » D'où viens-je ? où vais-je ? où ſuis-je ?
» Du trouble où je me vois quel eſt donc le prodige ?
» L'être dont je jouis, par qui m'eſt-il donné ?
» Qu'étoit-il avant d'être, & comment eſt-il né ?

» O toi, qui mets le comble à ma ſurpriſe extrême,
» Toi, qui m'offres en toi l'image de moi-même;
» Toi, que cherchent mes yeux, qui des yeux me pourſuis,
» Enfin, qui que tu ſois, apprends-moi qui je ſuis;
Le murmure flatteur de l'onde qui ſoupire,
Les mouvemens légers des ailes du zéphire,
Le doux bruit des ramaux balancés dans les airs,
Des êtres animés les langages divers,
Et du chant des oiſeaux l'étonnante merveille
Du premier des humains avoient frappé l'oreille:
Mais encor plus ſenſible aux ſons de cette voix
Qui l'émeut, l'intéreſſe & l'enchante à la fois,
Il dit: « Aimable objet, ô toi, dont la préſence
» Auroit ſeul embelli le jour de ma naiſſance,
» Ah! cède à mes deſirs, répète ces accens,
» Ces ſons dont la douceur a pénétré mes ſens.
» Nous ignorons tous deux qui nous donna la vie;
» Mais dans ce même inſtant me fût-elle ravie,
» (Je l'éprouve aux tranſports qu'elle excite chez moi.)
» Ta voix me la rendroit, je renaîtrois par toi.
» Peut-être le pouvoir, qui te créa ſi belle,
» De mon âme en tes yeux alluma l'étincelle.
» Pour mon bonheur, ſans doute, il voulut te former:
» Il t'a faite pour plaire, il m'a fait pour t'aimer.
A ces mots, il s'approche; & penché d'un air tendre
Il préſente la main à ſa main qu'il veut prendre.
A peine effleure-t-il le tiſſu de ſes doigts,
(Ce tiſſut ſi brûlant & ſi doux à la fois,)
Que ſoudain, loin de lui, ſon âme ſe retire

Et

Et vole toute entière au charme qui l'attire.
Délicieux moment! combien il fut goûté!
Chaque cœur, chaque main frémit de volupté!
O des premiers plaiſirs ſurpriſe enchantereſſe!
Dans le recueillement d'une profonde ivreſſe.
Ce couple fortuné, tranquille, épanoui,
S'étonne du bonheur dont ſes ſens ont joui.
Aveugle en ſes deſirs, heureux à l'aventure,
Il ſuit innocemment l'attrait de la nature.
De ſurpriſe en ſurpriſe & d'eſſais en eſſais,
L'un & l'autre éperdus, préoccupés, diſtraits,
Se lèvent; & d'un pied chancelant & timide
Marchent, abandonnés à l'inſtinct qui les guide.
Avec quel trouble encor; avec quel embarras,
La terre leur parut ſe mouvoir ſous leurs pas!
Ils s'avancent: leur vue inquiète, attentive,
Contemple la verdure autour d'eux fugitive.
L'homme eſt né fier; la crainte eſt peu faite pour lui:
Sa compagne plus foible a beſoin d'un appui;
Il la ſoutient: *Pandore*, humble dans ſes alarmes,
Cède à l'homme un pouvoir que reprendront ſes charmes.
Courez, jeunes amans, & volez ſur les fleurs:
La nature vous mène à d'aimables erreurs;
La nature, pour vous indulgente & propice,
A de plus grands deſſeins, qu'il faut qu'elle accompliſſe:
Elle va de vos yeux arracher le bandeau;
Et l'amour devant vous tient déjà ſon flambeau.
L'heureux fils de *Japet*, caché dans un boccage,
Obſervoit ces époux, à travers le feuillage.

Du ſommet d'un côteau leurs pas précipités
S'élançoient aiſément, par la pente emportés ;
Et vers les profondeurs d'un vallon ſolitaire,
Ils dirigeoient tous deux leur démarche légère.
Là, Flore déployoit à leurs yeux ſatisfaits
Son plus beau coloris & l'émail le plus frais :
Tous les dons du printems prodiguoient leurs delices.
Les fleurs, les tendres fleurs, du ſein de leurs calices,
Exhaloient, répandoient mille parfums divers:
En nuages légers ils flottoient dans les airs.
Un nouveau ſens s'éveille ; & d'une haleine pure
Le couple reſpiroit l'encens de la nature.
De ſa douce vapeur l'homme parut flatté :
Avec bien plus de charme & plus de volupté,
Pandore ſavouroit cette eſſence inviſible ;
Pandore eſt à la fois plus foible & plus ſenſible.
Un inſtinct curieux, je ne ſais quel deſir
Emporte ſon eſſor de plaiſir en plaiſir ;
Elle cède au beſoin de connoître : c'eſt elle
Qui ſoupçonne & découvre une ivreſſe nouvelle.
Dans l'ombre d'un boſquet tous deux ils s'enfonçoient ;
Prêts à s'entrelacer, là deux myrthes croiſſoient.
De l'une à l'autre tige une diſtance égale
Les ſéparoit encor par un foible intervalle.
L'abeille induſtrieuſe, entre ces arbriſſeaux,
Venoit de dépoſer le fruit de ſes travaux.
Pandore l'apperçut : ſon œil brûlant, avide,
Etincelle à l'aſpect de ce tréſor liquide :
Elle ſe précipite, elle court ; & ſoudain
Un rayon détaché s'abandonne à ſa main.

Sur ſes lèvres bientôt doucement exprimée,
S'épanche, à long flots d'or, la liqueur parfumée.
A peine dans ſon trouble elle a pu la goûter,
Elle vole à l'époux qu'elle vient de quitter,
Lui préſente de loin ſa conquête & ſa proie,
L'aborde en ſouriant, fait éclater ſa joie;
Et ſur ſa bouche alors, de ſes doigts délicats,
Preſſe le pur nectar qu'il ne connoiſſoit pas.
Ah! tout cède à l'attrait de cette jouiſſance!
La nature, pour eux déployant ſa puiſſance,
De ce nouveau plaiſir forma ſon plus doux ſoin,
Et pour l'accroître encore, elle en fit un beſoin.
Soudain de veine en veine, une flamme inconnue
Coulé avec le nectar & par-tout s'inſinue.
De ce philtre enchanteur effet prodigieux!
Ce déſordre ſubit, ce feu ſéditieux
Juſques dans ſon ſéjour va troubler leur penſée;
Elle marche au haſard, d'ombres embarraſſée.
Ils rappellent en vain leurs eſprits étonnés:
Leurs yeux ſont éblouis, leurs pas ſont enchaînés;
Tout eſt vague, confus, nul objet ne les frappe,
A la réflexion le ſentiment échappe;
Et paſſant de ce trouble à de molles langueurs,
Entraînés l'un par l'autre, ils tombent ſur les fleurs.
O ſpectacle charmant! ô ſéduiſante image!
Couché ſur les gazons, & couvert d'un feuillage,
Figurez-vous l'amour, dans un beau ſoir d'été,
Mollement endormi près de la volupté:
Tels étoient ces époux. La nature en ſilence,
Autour de leur berceau, veille avec complaiſance;

L'onde à peine murmure entre les tapis verds,
Les zéphirs voltigeans rafraîchiſſent les airs.
La nuit, ſur ce boſquet ſi paiſible & ſi ſombre,
Vient encore, à pas lents, développer ſon ombre;
Et le ſommeil, enfin, ſuivi du doux repos,
Laiſſe tomber ſans bruit ſes tranquilles pavots.
Tout eſt calme, aſſoupi ſur ce lit de verdure.
L'inquiet *Prométhée* à peine ſe raſſure:
Il vole à ces amans, il s'épouvante, il craint
Que le rayon céleſte en eux ne ſoit éteint...
Il les ſent reſpirer: leur cœur brûle & palpite.
Un ſonge, en ce moment, les trouble & les agite:
Un ſonge leur peignoit dans de rians tableaux,
Et leurs plaiſirs paſſés, & des plaiſirs nouveaux.
De ſes bras careſſant l'homme entouroit *Pandore*,
Pandore dans les ſiens le ſerroit plus encore;
Et ces illuſions, ces vains embraſſemens
Au charme du réveil préparoient ces amans.
Cependant, par dégrés l'orient ſe colore
De la pourpre brillante & des feux de l'aurore.
A l'univers charmé qu'elle annonce un beau jour!
Son char plus radieux eſt conduit par l'amour.
A travers les rameaux, ſa naiſſante lumière,
Du premier des humains vient frapper la paupière:
Il ouvre lentement un œil appeſanti.
Des chaînes du ſommeil à peine il eſt ſorti,
Qu'il ſent près de ſon cœur ſa compagne fidèle.
Dans ce tendre abandon, qu'elle lui parut belle!
Le repos ajoutoit à l'éclat de ſes traits.

Cet époux enchanté, pour mieux voir ſes attraits,
Du doux nœud de ſes bras s'échappe & ſe retire,
Appuyé ſur les ſiens, il contemple, il admire.
Tout irrite à la fois ſes deſirs curieux :
Sur deux globes d'albâtre il arrête ſes yeux.
Comme on voit d'un ruiſſeau les ondes argentées
S'élever, s'applanir, par les vents agitées ;
De même ce beau ſein, libre dans ſon eſſor,
Se ſoulève, s'abaiſſe & ſe ſoulève encor.
D'un avide regard l'homme le conſidère :
Il ſuit ſes mouvemens, & d'une main légère,
Il oſe en parcourir le mobile contour,
Et ſes yeux & ſes mains jouiſſent tour-à-tour.
Oiſeaux, dans vos concerts vous ſaluez l'aurore :
Taiſez-vous ; reſpectez le ſommeil de *Pandore*.
A l'ardeur inquiète, aux vœux de ſon époux,
Laiſſez-la prodiguer ſes charmes les plus doux.
Qu'il aime à contempler l'or de ſa chevelure,
Ces treſſes, ces rézaux épars à l'aventure,
Qui, mêlés ſur ſa gorge à la blancheur des lys,
Y roulent mollement de replis en replis !
Combien d'autres attraits, déployés ſans contrainte,
Dans ſes ſens trop émus vont porter leur atteinte !
Oui, *Pandore*, à ſes yeux tout ſemble t'embellir !
Que de fleurs ſur ton teint ſes lèvres vont cueillir !
Sur ta bouche riante il reſpire la roſe :
Il voudroit plus ſans doute ; il craint, il tremble, il n'oſe,
La peur de ton réveil adoucit ſes baiſers :
Zéphir les donne aux fleurs moins purs & moins légers.
Cependant, ſous le feu de ſa brûlante haleine,

Cette amante ſent naître une flamme ſoudaine :
Elle lui tend les bras ; & tous deux éperdus,
Demeurent enlacés, unis & confondus.
Telle une jeune vigne entoure, avec ſoupleſſe,
Le ſuperbe palmier qui ſoutient ſa foibleſſe :
Tel, plus flexible encore & redoublant ſes nœuds,
S'enchaîne, avec le myrthe, un lierre amoureux.
Triomphe, *Prométhée*, & joui de ta gloire :
Tu touches au moment marqué pour ta victoire.
Vois ce couple enivré que ſes feux ont uni :
Tu commenças l'ouvrage & l'amour l'a fini.
La nature, l'amour, l'inſtinct, le beſoin même,
Conduiſent ces amans à leur bonheur ſuprême ;
Un attrait invincible & d'aveugles deſirs
Ont appris à leurs ſens le ſecret des plaiſirs :
Enfin ils ſont heureux ; & la terre étonnée
Fait retentir au loin le chant de l'hyménée.
Leurs eſprits épuiſés ont ſuſpendu leur cours :
Immobiles, muets, ils jouiſſent toujours.
L'homme ſort en vainqueur de ce profond délire,
Il appelle *Pandore* ; & *Pandore* ſoupire.
« Jour fortuné, dit-elle ! eſt-il vrai, cher époux ?
» Nous naiſſons, nous vivons pour un deſtin ſi doux ?
» Quoi ! ces feux, ces tranſports, cette rapide ivreſſe
» Ont leur ſource en nos cœurs & renaîtront ſans ceſſe ?
» Ah ! qu'un bien ſi charmant, tous les jours plus goûté,
» Soit pour toi le plaiſir, pour moi la volupté. »
Elle embraſſe à ces mots, le tendre époux qu'elle aime,

Il ſourit & répond : « ô moitié de moi-même,
» Ce tumulte des ſens, cette ivreſſe, ah ! crois-moi,
» J'ai ſu la ſavourer, m'y plonger comme toi ;
» Mais c'eſt toi qui la rends & ſi vive & ſi pure ;
» Rien, à l'égal de toi, n'eſt beau dans la nature.
» J'admirois ce ſoleil brillant au haut des cieux :
» Un jour plus enchanteur étincelle en tes yeux.
» Chacun de tes regards porte au fond de mon âme
» Un trouble qui l'agite, un rayon qui l'enflamme.
» J'admirois la verdure, & les fruits & les fleurs ;
» Mais ton teint fait pâlir l'éclat de leurs couleurs.
» J'ai reſpiré l'encens & le parfum des roſes :
» Qu'il en eſt de plus doux ſur tes lèvres mi-cloſes !
» Les oiſeaux ont chanté ſous l'ombre de ces bois ;
» Mais les oiſeaux n'ont point le charme de ta vòix.
» Je l'ai bu, ce nectar préſenté par *Pandore* :
» Celui de tes baiſers m'eſt bien plus cher encore,
» Le nectar, les parfums, tout ce que j'ai goûté,
» Et la terre & les cieux, tout cède à ta beauté.
» Ivre de mes plaiſirs, ah ! je reſpire à peine !
» Une langueur ſecrete auprès de toi m'enchaîne.
» Mon être eſt-il changé ? m'as-tu donné le tien !
» Lorſque nous confondions & ton cœur & le mien,
» Aurois-tu dans mes ſens fait paſſer ta foibleſſe ?
» Quel pouvoir prend ſur moi ta grace enchantereſſe !
» Ah ! ces plaiſirs ſi vifs, & dont je fus ſurpris,
» Ne me les aurois-tu prodigués qu'à ce prix ?
» Oui, oui, je le ſens trop au charme qui m'attire ;
» Tu me cèdes la force & tu retiens l'empire. «

L'homme ſe tait, ſe lève & prend un air ſerein;
A ſa belle compagne il préſente ſa main.
Ce reproche échappé qui la flatte & la touche,
Dans un ſourire aimable expire ſur ſa bouche.
Ces époux ont quitté le lit voluptueux,
Témoin de leur hymen & témoin de leurs feux.
Ils montent la colline, ils s'élancent : leur vue
Du plus vaſte horiſon meſure l'étendue ;
Et l'un & l'autre, enfin, marchent dans ces déſerts,
En ſouverain du monde, en rois de l'univers.

PIÈCES
FUGITIVES.

AGLAÉ

OU

LA PRIÈRE A L'AMOUR (1).

Le jour s'eſt levé pur du berceau de l'Aurore :
Ses feux naiſſans, un charme, un pouvoir que j'ignore,
Vers ces lieux reculés ont égaré mes pas.
Quel eſt donc cet aſyle ? où vais-je ? où ſuis-je, hélas !..
Mais, quoi ! n'ai-je ſuivi qu'un charme involontaire ?
Ces myrtes enlacés, cet autel ſolitaire,
L'encens qui déjà fume, allumé par mes mains,
Ces oiſeaux palpitant, de leur ſort incertains,
Ces victimes, ce vaſe entouré de guirlandes,
Mon trouble, aux pieds du dieu qui reçoit mes offrandes ;
Tout annonce à ce dieu que je crains de nommer,
Un ſacrifice à faire & des vœux à former.
Mais, aux pieds d'un enfant, d'où vient que je friſſonne :

(1) Cette pièce a été faite à l'occaſion d'un tableau de M. *Greuze*.

Sa main eſt déſarmée, il tient une couronne :
Son ſourire eſt-il fait pour inſpirer l'effroi !
Dieu, que l'on peint cruel ! *Miſis* l'eſt plus que toi.
Miſis !... à ce nom ſeul je me ſens plus émue...
Le jour où, dans le cirque, il s'offrit à ma vue,
Le feu de ſes regards pénétra tous mes ſens...
Ainſi, ſous ces berceaux, s'eſt répandu l'encens.
Sous mes voiles légers ce feu ſecret circule...
Miſis, m'a-t-il trompée ? ai-je été trop crédule ?
Hier il me ſurprit, tandis que je rêvois ;
Je me plaignis à lui des maux que je ſouffrois,
Je lui peignis comment éperdue, inquiète,
Des antres ignorés je cherchois la retraite,
Combien j'en chériſſois le ſilence & l'horreur ;
Satisfaite, du moins, d'y cacher ma douleur.
Ma plainte le touchoit... un ſoupire l'a finie.
» Tu me fuis, m'a-t-il dit ; & l'amour t'a punie :
» C'eſt ainſi qu'il frappa l'inſenſible *Daphné*.
» Lui ſeul peut conſoler ton cœur infortuné :
» De ce cœur, qu'il agite, il demande l'hommage.
» Son temple eſt près d'ici, ce temple eſt un bocage ;
» Vole, au lever du jour, ſous ces ombrages frais,
» Va ſoumettre à ce dieu ton cœur & tes attraits.
» Au pied de ces autels que ta fierté fléchiſſe :
» Va, le bonheur ſuivra ton premier ſacrifice.
» Moi-même, plus heureux, j'attendrai ton retour :
» On accorde à l'amant ce qu'on offre à l'amour....
Eh bien ! Dieu favorable ! écoute ma prière :
A ton culte ſacré ſe livrant toute entière,

Aglaé

Aglaé vient t'offrir un cœur ſimple, ingénu...
Mais quel bruit juſqu'à moi tout-à-coup parvenu...
Je frémis... Qui peut donc agiter ces feuillages !
L'air eſt pur; le matin voit naître peu d'orages;
Ce n'eſt point-là des vents le ſouffle impétueux...
Miſis oſeroit-il... Ah ! finiſſons mes vœux;
Qu'aurois-je à redouter près du dieu que j'implore ?
Il puniroit *Miſis*... Le bruit redouble encore...
Ciel ! entre ces rameaux eſt-ce *Miſis* ?.. C'eſt lui...
Dieu puiſſant ! Dieu vengeur ! prête-moi ton appui;
Vois mourir à tes pieds, ces colombes fidèles;
Miſis exige-t-il que j'expire comme elles ?...
Bocage malheureux, redoutable ſéjour !
L'innocence périt aux autels de l'amour !

PRIÈRE

DE ZÉLIS A L'AMOUR, (1).

Vers faits à l'occasion du même tableau de M. Greuze.

L'astre brillant du jour ne paroît point encore ;
A peine *Philomèle* a salué l'aurore,
Que, me laissant conduire à sa douce clarté,
J'ai suivi les sentiers de ce bois écarté.

(1) Nous ignorons quel est l'auteur de cette pièce que nous avons trouvée parmi les papiers de M. *Colardeau* : elle n'est certainement pas de lui ; mais nous avons cru devoir la mettre ici, parce qu'elle a été faite à l'occasion du même tableau que la précédente. Ceux qui aiment à comparer verront, peut-être, avec plaisir la manière différente dont deux auteurs ont traité le même sujet & rendu les mêmes idées.

Le fond du tableau de M. *Greuze* représente un bosquet consacré à l'Amour. La statue du dieu est debout sur un autel qui lui sert de piedestal, sur lequel on voit un petit

C'eſt ici, je le ſens, le céleſte bocage,
Où le dieu de *Mirtil* attend mon pur hommage,
Où *Mirtil* m'a prédit que le plus doux bonheur
Deviendroit, à l'inſtant, le prix de ma ferveur.
Nos cœurs ſont, pour les dieux, les plus beaux ſacrifices;
Mais de nos prés fleuris j'y joindrai les prémices,
Le myrte, les parfums, mes oiſeaux les plus chers.
L'encens brûle & déjà s'élève dans les airs,
Trop foible image, hélas! du feu qui me dévore!
Ces vêtemens légers me ſurchargent encore:
Lorſque devant l'amour on fléchit les genoux,

---

bas-relief repréſentant la fable d'*Apollon* & de *Daphné*. Le dieu tient à ſa main une couronne, qu'il ſemble offrir à ceux qui viennent ſe ſoumettre à ſes loix. Une jeune fille eſt au pied de la ſtatue, dans l'attitude la plus touchante; elle a un genou poſé ſur la marche de l'autel & les mains jointes, avec une expreſſion mêlée de plaiſir & de crainte. Elle eſt vêtue à la grecque & laiſſe voir une partie de ſa gorge, la jambe & la moitié de la cuiſſe. Sur le devant du tableau ſont deux colombes, un vaſe, des guirlandes & autres choſes néceſſaires aux ſacrifices.

Ce tableau, qui faiſoit partie de la gallerie de M. le Duc de *Choiſeul*, a appartenu enſuite à feu M. le Prince de *Conty*: nous ignorons à qui il a paſſé depuis. Nous en connoiſſons deux eſtampes, dont l'une eſt dans le recueil du cabinet de M. le Duc de *Choiſeul*; l'autre, plus en grand, vient d'être gravée par M. *Macret*.

Tous ces vains ornemens ne ſont plus faits pour nous.
Grand dieu ! tu vois *Zélis* dans ton auguſte temple ;
Son œil, avec plaiſir, te cherche, te contemple:
Et ſon cœur, pénétré de ton aſpect charmant,
S'élance juſqu'à toi dans ſon raviſſement.
Jeune, ſimple, ingénue & m'ignorant moi-même,
A peine je connois ton nom, ton rang ſuprême :
Je ſais confuſément que ton empire eſt doux ;
Mais qu'il faut ſe garder d'exciter ton courroux
Daphné, pour ſon malheur, éprouva ta vengeance,
Je le ſais ; mais comment pût-elle t'offenſer ?
Moi, je ne voudrois pas ſeulement y penſer.
Qui peut, aimable enfant, te refuſer pour maître ?
Hélas ! de ta bonté j'attends un nouvel être.
Pour un mal inconnu qui conſume mes jours,
Mirtil m'a conſeillé d'implorer ton ſecours :
Ce mal eſt dans mon âme, il l'agite ſans ceſſe.
Depuis que, pour *Mirtil*, l'amitié m'intéreſſe,
Ma première gaîté s'eſt changée en langueur ;
Des mouvemens plus vifs font palpiter mon cœur,
J'ignore ſi *Mirtil* reſſent le même trouble.
Mais c'eſt auprès de lui que mon accès redouble.
Je repouſſe, en tremblant, ſa main qui me pourſuit :
Pour peu qu'elle me touche, un friſſon me ſaiſit,
Le feu, comme un éclair, s'allume dans mes veines.
Ce Berger ſeroit-il la cauſe de mes peines ?
Eſt-il mon ennemi ? voudroit-il me trahir ?
Dois-je l'aimer encor, ou dois-je le haïr ?
Amour ! daigne éclairer ma timide jeuneſſe ;

Et, contre le cruel, protège ma foibleſſe...
Le cruel! qu'ai-je dit? s'il eſt coupable, hélas!
Fais-lui plaindre mes maux, mais ne l'en punit pas.
Quand je le vois ſouffrir, je ne ſais qui m'oppreſſe;
S'il étoit malheureux, j'en mourrois de triſteſſe.
Je te peins mal, peut-être un état douloureux;
Mais tu n'as pas beſoin de mes foibles aveux,
Un cœur tel que le mien parle, quand il ſoupire;
Et tu ſais, mieux que moi, ce qu'il voudroit te dire....
Mais quel bruit importun?.. quel mortel indiſcret
Viens troubler de ce lieu le myſtère ſecret?
On approche..., je tremble ainſi que le feuillage...
Si *Mirtil* eût oſé me ſuivre en ce boccage!
Amour, ſouffrirois-tu que le traître aujourd'hui...
Non; tu me défendrois, ſans doute, contre lui;
Sous tes yeux, à tes pieds, puis-je le craindre encore?
Ton regard me ranime; & mon cœur qui t'adore
Se livre entre tes bras, qui s'étendent ſur moi,
Et ſemblent couronner un être tout à toi...
Je vais donc t'immoler mes tendres tourterelles.
Tu me vois, s'il le faut, prête à mourir comme elle;
C'eſt ma prière enfin, c'eſt le vœu de mon cœur;
Mourir à tes autels eſt, ſans doute, un bonheur!

STANCES
A ÉGLÉ.

PRÉLUDES enchanteurs des ébats de l'amour,
Voluptueux ſourire, où l'âme ſe déploie;
Regards plus enflammés que les rayons du jour;
Baiſers de feu, reçus & donnés tour-à-tour,
Se peut-il déſormais qu'un malheureux vous croie?

Hier, ſur votre foi, plein d'ardeur & d'eſpoir,
Je volois vers le lit de celle que j'adore:
Hélas! ce n'étoit plus ce que j'avois cru voir.
Du plaiſir, dans ſes yeux, j'ai vu mourir l'aurore;
Et ſur ſa bouche, enfin, je n'ai pris qu'un *bon ſoir.*
Doux regards, doux baiſers, puis-je vous croire encore?

Si mes vœux, près d'*Églé*, ſont toujours ſuperflus,
Du trône des plaiſirs ſi ſa main me repouſſe;
Piqué de ſes froideurs, outré de ſes refus,
(Quoique né fort crédule & d'humeur aſſez douce)
Baiſers, regards trompeurs, je ne vous croirai plus.

Mais déjà le ſommeil s'avance avec la nuit:
Amour, puiſſant amour! donne-moi la victoire.

Mon amante paroît, la volupté la ſuit...
Comblera-t-elle, enfin, mon bonheur & ma gloire?
Oui; ſon œil me l'annonce & le plaiſir y luit.
Regards, baiſers charmans, qu'il eſt doux de vous croire!

LE SOIR.

Le soleil finit sa carrière,
Le temps conduit son char ardent ;
Et dans des torrens de lumière
Le précipite à l'occident.
Sur les nuage qu'il colore
Quelque temps il se reproduit ;
Dans les flots azurés qu'il dore
Il rallume le jour qui fuit :
La vapeur légère & fluide,
Que rassemble un air tempéré,
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le sein altéré.
Des roses qu'il a ranimées,
Zéphire embellit les couleurs :
Dans les campagnes embaumées
Il voltige de fleurs en fleurs ;
Et de ses ailes parfumées
Répand les plus douces odeur
Quittons la paix de cet asyle,
Où, loin des feux du jour,
Ma muse légère & facile,
Offrit des chansons à l'Amour.
Sensible aux accens de ma lyre,

Puiſſe Liſette, à ſon retour,
Applaudir aux vers qu'elle inſpire....
Mais que vois-je ſur ce côteau?
C'eſt elle-même, c'eſt Liſette;
Elle ramène ſon troupeau.
Ah! courons vîte à ſa houlette
Attacher un ruban nouveau:
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ſes cheveux;
Et qu'elle liſe dans mes yeux
Le plaiſir de la voir ſi belle.
Mais les oiſeaux par leurs concerts
Ceſſent de troubler le ſilence;
L'ombre deſcend, la nuit s'avance,
En planant ſur les champs déſerts.
Déjà, ſur ſes aîles légères,
Morphée amène le repos:
Dieu puiſſant! ſuſpend les travaux,
Endors les époux & les mères!
Mais ne verſe point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères.
La foule des dieux de Paphos
Suit les pas du Dieu du myſtère;
De la beauté la plus ſévère
L'amour triomphe ſans effort;
Quand la triſte raiſon ſommeille,
La pudeur rougit & s'endort,
Le plaiſir eſt libre & s'éveille.
De la nuit l'aſtre radieux

Effleure l'onde qu'il éclaire ;
Et ſur l'océan ténébreux
Fait jouer ſa foible lumière ;
Les rayons du globe argenté
Tombent & pénètrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté :
Ces feux pâles, ces clartés ſombres
Sont le jour de la volupté.
Du roſſignol la voix brillante
Élève ſes ſons enchanteurs ;
Au ſein du plaiſir, il le chante.
Tandis que ſes accords flatteurs
Charmoient mon âme impatiente,
Échappée aux regards jaloux,
Liſette arrive au rendez-vous ;
D'un feu plus doux ſes yeux s'animent,
Les miens annoncent mes deſirs ;
Nos regards confondus expriment
L'eſpoir & le goût des plaiſirs.
Aimable fils de Cythérée !
De ce délire de nos ſens
Tu ne peux augmenter le prix,
Qu'en ajoutant à ſa durée.
De ce délicieux moment
Fixe le paſſage inſenſible :
Que, dans ſa courſe imperceptible,
Le temps coulent plus lentement.
J'ai ſu, près du bonheur ſuprême,
Le ſuſpendre pour le goûter :

L'inſtant de le précipiter
Fut marqué par Liſette même ;
Et des plaiſirs de ce que j'aime
Je ſentis les miens s'augmenter.
J'ai joui, malgré mon ivreſſe
Et mes tranſports impétueux,
Du murmure voluptueux,
Et des élans de ſa tendreſſe :
Ma bouche à ſes cris languiſſans
Répond à peine : *ah ! je t'adore.*
Le plaiſir fatigua nos ſens,
Et nos cœurs jouirent encore.
Mais l'aſtre du jour dans les cieux
Pourſuivoit ſa vaſte carrière ;
Je vis s'éclipſer ma bergère
Sous un vêtement odieux,
Qui vint former une barrière
Entre ſes charmes & mes yeux.
Plein d'amour & d'impatience,
Sorti ſans témoins & ſans bruit,
J'allai languir, juſqu'à la nuit,
Dans les horreurs de ſon abſence.

LE BILLARD.

Sur le plan d'un tapis horiſontal & net,
Diviſé ſur ſes bords en ſix blouſes fatales,
D'un ivoire tourné deux volutes égales
Suivoient des loix du choc l'inévitable effet.
Par un bois rond & de forme allongée,
Dont l'œil pointe l'extrémité,
Des deux globes roulans la courſe eſt dirigée;
Et du joueur l'on voit l'habileté,
Lorſque dans l'un des trous, à ſes yeux préſenté,
La bille qu'il atteint par la ſienne eſt plongée.
Or vous ſavez qu'à ce jeu favori
D'*Ep**** fait briller la juſteſſe d'*Euclide* :
Et moi, que le haſard, plus que le ſavoir, guide,
Contre ce fier rival, j'ai perdu mon pari.
Il a ponté, contre des rimes,
Deux tomes à choiſir modernes ou gaulois,
Ou de proſe ou de vers, ou plaiſans ou ſublimes;
Mais j'ai perdu : partant nul débat ſur le choix.
Si faut-il bien que je mette en lumière
Quelques vers, dont lui-même a fourni le ſujet;
Il faut peindre à ſes yeux la tête de V***.
En deux coups de crayon le tableau ſera fait.

Ce n'eſt point, à mon gré, la tête de la fable,
Vuide au fond & belle au dehors :
Ce n'eſt non plus tête déraiſonnable,
Dans un ſouffle, un haſard dirige les reſſorts ;
Mais bien tête charmante, à qui tout rend hommage,
Qui loge en ſon cerveau, l'eſprit le plus goûté ;
Et dont, enfin, les mains de la beauté,
De leurs plus doux attraits ornèrent le viſage.]

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

Généreuse amitié, toi, dont la douce flamme
D'un trouble impérieux n'agite point notre âme ;
Toi qui, n'impoſant point de tyranniques loix,
Laiſſe à la raiſon la liberté du choix ;
Toi qu'un goût réfléchi fait naître de l'eſtime,
Qui conſoles les cœurs que l'infortune opprime ;
Amitié, qu'on adore & qu'on ne connoît pas,
Tes deſtins ſont-ils donc de faire des ingrats ?
Il eſt un dieu cruel, que l'homme te préfère...
Pardonne, c'eſt l'amour ; pardonne... il eſt ton frère.
Sous d'horribles couleurs, peins-moi, ſi tu le veux,
Son funeſte aſcendant, ſon deſpotiſme affreux :
Dis-moi que tous ſes traits, trempés dans l'amertume
Empoiſonnent nos ſens d'un feu qui les conſume ;
Moi, je te répondrai, que les emportemens,
Les pleurs, le déſeſpoir, les plaintes des amans ;
Ce flux & ce reflux, cet éternel délire
D'une âme qui poſſède ou d'un cœur qui deſire ;
Nos craintes, nos ennuis, toutes nos paſſions,
Vains preſtiges des ſens, erreurs, illuſions ;
De quelque titre, enfin, que ta raiſon les nomme,

Sont les ſecrets reſſorts, & le beſoin de l'homme.
Ton bonheur uniforme & ſa tranquilité
Détruit notre énergie & notre activité.
Ton ſentiment eſt foible : il faut à l'âme humaine
Ou les feux de l'amour, ou le fiel de la haine.
Miſantrope ennuyé, tout fatigue mon cœur :
Mes regards offuſqués d'une ſombre vapeur
Voyant tous les objets à travers un nuage,
Me repréſentent tout ſous un aſpect ſauvage ;
Les dégoûts ont glacé ma ſenſibilité,
Je haïs tout : cependant un ami m'eſt reſté ;
Il conſerve ſur moi les droits de l'habitude.
Je veux m'envelopper, fuir dans la ſolitude :
Il m'embraſſe en pleurant ; mais ſa molle pitié
Va me faire haïr juſques à l'amitié.
Lui, pleurer ! eſt-ce à l'homme à répandre des larmes ?
C'eſt à la beauté ſeule à leur prêter des charmes.
L'ami qui me conſole ajoute à mes chagrins :
Etalant à mes yeux ſa raiſon, que je crains,
Combattant mes dégoûts, l'erreur qui m'empoiſonne ;
Quand il faut me tromper, le malheureux raiſonne.
Loin que d'un tel ſecours mon cœur ſoit attendri,
Par ſes moralités il eſt encor flétri.
Mais que dans ces momens, où notre âme abbatue
Se plaît à dévorer le poiſon qui la tue ;
Où nous aſſoupiſſans dans nos profonds chagrins,
Nous nous déſuniſſons du reſte des humains ;
Qu'alors une beauté tendre & compatiſſante,
Conduite par l'Amour, à nos yeux ſe préſente ;
Qu'elle daigne répandre au ſein de ſon amant

Ces pleurs délicieux, les pleurs du ſentiment?
Entre elle & nos ennuis, notre âme partagée
Du poids de ſes douleurs eſt bientôt ſoulagée.
L'aſtre du jour ſur nous ſe lève plus matin:
On ſent, à chaque inſtant, s'adoucir ce levain,
Ces poiſons lents & froids qui, coulans dans nos veines,
Dans chacun de nos ſens multiplioient nos peines.
Sans doute, il n'eſt point d'homme aſſez infortuné,
De quelques maux cruels qu'il ſoit environné,
Qui ne puiſſe aiſément, au ſein de ce qu'il aime,
Oublier ſa douleur & s'oublier ſoi-même.
Quel eſt ce malheureux revêtu de lambeaux?
Je le vois à pas lents deſcendre des côteaux,
Bravant ſous le Midi l'ardente canicule.
Depuis le jour naiſſant, juſques au crépuſcule,
On l'a vu, la coignée ou la bêche à la main,
Déraciner le chêne, applanir un terrein;
Le ſoleil l'a noirci des feux de ſa lumière;
Il ſe traîne; & courbé rentre dans ſa chaumière,
Le poignard dans le cœur, les larmes dans les yeux.
Va-t-il y querel'er, y maudire les deux?
Non; c'eſt-là qu'il rejoint une épouſe fidelle.
Elle tient dans ſes bras, il vole au-devant d'elle:
Un ſourire enchanteur, un tendre embraſſement,
Une careſſe, enfin, le plaiſir d'un moment,
Redonnent à ſon âme éteinte, anéantie,
Un ſentiment plus vif & l'amour & la vie:
Sous le poids qui l'accable il eſt plus affermi.
Mais que ce malheureux aille voir ſon ami;
Infortunés tous deux, tous deux dans la miſère,

Leur douleur deviendra plus ſombre, plus amère:
Leurs malheurs & les maux ſur eux appeſantis,
Détaillés l'un par l'autre, en ſeront plus ſentis.
O déeſſe, à préſent des mortels ignorée,
Amitié! tu régnas dans les beaux jours de Rhée:
L'homme heureux & content, à l'abri des revers,
N'alloit point confier des maux qu'il eût ſoufferts:
Sur le front des amis l'allégreſſe étoit peinte,
Leur bouche n'étoit point l'organe de la plainte;
Mais, dans ces jours cruels, quels ſont nos entretiens?
Les maux ſont partagés, & chaque être a les ſiens:
Sans ceſſe l'on s'en fait la triſte confidence.
Non; j'aime mieux me plaindre & gémir en ſilence.
Je n'irai point verſer dans un cœur étranger
Des maux qu'il ſent lui-même & ne peut ſoulager.
Et l'amitié, d'ailleurs, dans ce ſiècle parjure,
Peut-elle être ſacrée? eſt-elle toujours ſûre?
L'orgueil ou l'intérêt en ont formé les nœuds:
Un malheureux veut-il d'un ami malheureux?
Au moins, l'amour eſt vrai: ſon charme involontaire
Le rend inaltérable & le rend néceſſaire:
Il tient à l'âme, aux ſens; & malgré les erreurs,
Dont les vices du jour ont infecté nos mœurs,
L'Amour n'eſt point un ſonge; il eſt vrai que l'on aime:
L'Amour indépendant exiſte par lui-même.
Trop coupables humains, dont les crimes divers
Ont chaſſé les vertus de ce triſte univers:
Vous, qui de l'innocence avez perdu les charmes,
Qui vivez dans le trouble au milieu des alarmes;
Vous, tigres dévorans, l'un ſur l'autre acharnés,

Sous le poids de vos fers eſclaves mutinés;
Vous, chez qui l'amitié n'eſt rien qu'une chimère;
Qu'un nœud mal aſſorti que l'intérêt altère;
Vous, qui vous êtes fait un art de vous trahir;
Vous, que l'ambition oblige à vous haïr;
Vous, entre qui les rangs ont mis des intervalles;
Vous, dont l'orgueil défend ces barrières fatales,
Qui ſemblez entre vous, par vos communs mépris,
Oublier le limon dont vous fûtes paîtris....
Ennemis l'un de l'autre, ennemis de vous-même:
Votre infortune, helas! n'eſt pas encore extrême,
Vous n'avez pas du ciel épuiſé le courroux:
Triſtes mortels, l'amour eſt encor parmi vous.

LES SACRIFICES DE L'AMOUR,

A MADAME ***.

Qual' io non l'avea vista infin allora
Mi si scoverse : onde mi nacque un ghiaccio
Nel cuore, ed evvi ancora
E sarà sempre, fin ch' i' le sia in braccio.

Petrarca Canz. 24.

J'AI VU, comme *Actéon*, les beautés de Diane :
Le respect, dans mon cœur, cédoit à mes desirs ;
Et j'allois, plein de feu, porter un pied profane
Au sanctuaire des plaisirs.
Déjà, dans l'ardeur qui m'anime,
Je m'avançois vers cet autel sacré,
Où l'amour seul peut rendre un culte légitime :
Mais, ô retour inespéré !
Pour la divinité mon hommage est un crime ;

Et ſon cœur, contre moi, par la haine ulcéré
De mes tranſports m'a rendu la victime.

O toi! qui, malgré tes rigueurs,
Ne peux, du moins, m'ôter ton image chérie,
Tu le vois; ſous les traits de cette allégorie,
Je peins, en ſoupirant, mon crime & mes malheurs...
Mon crime!... eſt-il donc vrai que j'ai pu te déplaire?
Quoi! ce penchant toujours impérieux,
Ce ſentiment involontaire,
L'amour, eſt un outrage, une offenſe à tes yeux?
Mon crime!... à chaque inſtant, mon cœur le renouvelle.
Plus coupable aujourd'hui, même après tes refus,
Je ſens, dans mon âme rebelle,
S'accroître encor des deſirs ſuperflus.

En vain ta bouche me rappelle
Que tu ne m'eſtimeras plus:
Je ne puis commander à mes ſens trop émus;
Et je ne réfléchis que pour te trouver belle.

Que dis-je? cette nuit, quand un repos flatteur,
Par une illuſion (le charme de mon âme!)
Dans les bras du ſommeil endormoit ma douleur,
J'eſpérois fléchir ta rigueur;
Et ton amant, plein d'amour & de flamme,
Précipitoit l'inſtant de ſon bonheur:
Je t'ai vaincue; & mon âme ravie
S'enivroit doucement au ſein des voluptés:
Je puiſois le plaiſir aux ſources de la vie,

Mes baiſers, par leur nombre, égaloient tes beautés...
Hélas! de quels regrets mon erreur eſt ſuivie!
Les deſirs ſeuls me ſont reſtés:
N'en doute point; je les reſſens encore.
Je ne puis te tromper, je ne puis conſentir
A condamner mes feux, à feindre un repentir
Que je n'ai point... puiſqu'enfin je t'adore...

Je le vois, je t'offenſe, & l'outrage eſt réel,
Ton courroux même eſt légitime;
Mais prends pitié d'un amant malheureux.
Telle eſt l'ardeur du tranſport qui m'anime,
Que je voudrois (bien plus audacieux)
Mourir entre tes bras, pour expier mon crime.

Ne me dis point que ces emportemens
Annoncent le mépris & le défaut d'eſtime:
Non; pour toi, dans mon cœur né tendre & magnanime,
L'eſtime eſt le premier de tous les ſentimens...
Juges-en & connois à quel excès je t'aime:
Oui, malgré mes tranſports, mes regrets, mes deſirs,
Explique-moi ta volonté ſuprême;
Permets ou défends les plaiſirs,
(Contre tes loix, je n'ai que mes ſoupirs)
Oui; je t'obéirai... fût-ce contre moi-même.

LE DÉPART
DU BARON DE V***.

ROMANCE.

Sur l'air : *De mon berger volage.*

QUELLE infortune amère
Ai-je à vous raconter !
Ce qui me déſeſpère,
C'eſt qu'il faut la chanter.
Le cher baron que j'aime,
Que vous aimez auſſi,
Hélas ! cette nuit même,
S'en va bien loin d'ici.

Il va paſſer ſa vie
Au bout de l'univers :
Il part pour Warſovie,
Séjour des grands hivers.
Quitter pour la Pologne
Le fauxbourg Saint-Germain,
Et le bois de Boulogne

Pour des bois de ſapin !...
Aux bords de la Viſtule
Il va nous oublier.
Oh ! c'eſt bien ridicule,
Bien fou, bien ſingulier !
Il fait, l'impitoyable,
Quels ſeront nos regrets :
Il a donc fait l'aimable,
Pour qu'on le pleure après ?

Cher baron de nos âmes,
Mais, dis-nous donc pourquoi
Tu veux quitter des femmes
Qui s'attachoient à toi ?
Nous chantions ta muſique
Le moins faux qu'il ſe pût ;
A ta gloire lyrique
A-t-on fait tort d'un *ut* ?

Tu vas, nommé d'office,
Au pays des Cyprès,
De ton impératrice
Plaider les intérêts.
Elle craint qu'au Sarmate
Berlin ne donne un roi :
Si *Frédéric* s'en flatte,
Il ſe rira de toi.

Laiſſe aux maîtres du monde
Ces illuſtres débats ;
Et qu'une paix profonde

Te fixe en nos climats :
Que nos riens, nos miſeres
T'arrêtent parmi nous :
Soit l'agent des affaires
De l'empire des fous.

Hélas ! rien ne le touche,
Rien ne peut l'arrêter :
Sur ſa raiſon farouche
Rien ne peut l'emporter.
Fâchons-nous, comme *Armide*
Que fuyoit ſon amant :
Va-t-en, baron perfide,
Puiſqu'il le faut, va-t-en.

Tu nous trompois, barbare,
Par ton air faux & doux ;
Mais le ſort ſe prépare
A te punir pour nous.
Va, fuis loin de nos traces,
Loin des bords du Pont-Neuf :
Va retrouver les glaces
De l'an mil ſept cent neuf.

Malheureux ! ah ! que dis-je ?
N'en crois pas ma fureur :
Ton départ qui m'afflige
Egare ma douleur.
Tu vois que je ſoupire ;
Adieu ! baron, bon ſoir :
Adieu ! c'eſt dure à dire ;
Pars... mais reviens nous voir.

BULLETIN

BULLETIN DE MA SANTÉ.

Au fond de mon alcove, aveugle, renfermé,
J'attends, pour aller voir les moitiés les plus chères,
Que de mes yeux le fanal rallumé,
Me rende, enfin, ſes clartés ordinaires.
Tout rentrera bientôt dans l'ordre accoutumé :
Je ſens déjà que de chaque paupière
L'épiderme moins enflammé
Ceſſe de ſe gonfler autour de ma viſière;
Un voile moins épais couvre mon criſtallin ;
L'objet que j'enviſage a des couleurs plus nettes :
J'eſpère, en un mot, que demain
Je pourrai vous voir ſans lunettes.
Si j'en croyois & mon cœur & mes vœux,
Je partirois à l'inſtant même ;
Mais la prudence dit : « *Attends, tu feras mieux :*
» *On n'a jamais de trop bons yeux,*
» *Pour voir les objets que l'on aime.*

VERS,

Pour mettre au bas d'une ſtatue de marbre, repréſentant la Volupté, ſous la figure d'une femme couchée & qui ſemble endormie.

COMME un éclair, naît & meurt le plaiſir :
Son feu follet à peine nous enflamme,
Qu'il s'évapore & détruit le déſire.
Je ne ſais quoi lui ſurvit dans notre âme :
C'eſt un repos voluptueux, charmant,
C'eſt le bonheur goûté dans le ſilence ;
C'eſt des eſprits un doux recueillement :
Après les ſens, c'eſt l'âme en jouiſſance.
Conſidérez cette jeune beauté :
L'œil entr'ouvert, la bouche demi-cloſe,
Rêveuſe au ſein de la tranquillité ;
Dormiroit-elle ? oh non ! elle repoſe :
Paiſiblement ſon cœur eſt agité,
Il eſt ému ; devinez-en la cauſe.
Combien de cœurs ont ainſi palpité !
Figurez-vous, pour mieux peindre la choſe,
L'amour tranquille, après l'activité
D'un plaiſir vif, nouvellement goûté,
Se repoſant ſur des feuilles de roſe ;

Ce repos là ſe nomme *Volupté.*
L'art du ciſeau dans ce marbre en expoſe
Le charme heureux, dans un ſimple portrait.
Moi, j'ai vu plus; dire où... comment... je n'oſe:
Amour le ſait; je l'ai mis du ſecret.

Sur un portrait à la Silhoüette *qui n'étoit pas reſſemblant.*

Si de V*** ici j'ai mal rendu les traits,
Pourquoi gronder? pourquoi cette humeur ſombre?
Peut-on faire d'heureux portraits,
Quand la beauté ne prête que ſon ombre?

MON RETOUR.

On fait des voyageurs l'ordinaire folie :
Ils racontent toujours, ne finiſſent jamais.
L'un vient du Canada, l'autre de l'Italie :
Celui-ci du Pérou, celui-là de Calais.
L'un vient de viſiter les colonnes d'Alcide,
L'autre de l'Amérique, un autre du Japon.
L'un s'eſt noirci comme un charbon
Dans le foyer de la Zône torride ;
L'autre s'eſt refroidi ſous le ciel du Lapon.
Faiſant de ces pays un détail inutile,
Tout voyageur, enfin, tient d'ennuyeux diſcours :
Mais moi, qui ſais les abréger toujours,
Je vous dis, en deux mots, que je viens de *Janville* (1).

(1) Petite ville de la Beauce, patrie de l'auteur.

EPITRE

AU BARON DE W***

OUI, le plus charmant des barons,
Nous avons vu dans tes missives
Que du climat des *Jagellons*
Ton cœur revole vers nos rives.
Errant & toujours incertain
Sur le vaste océan du monde,
Tu ne savois où le destin
Porteroit ta nef vagabonde:
Enfin, le vent de la faveur
Au nord a terminé ta course;
Et mon camarade a l'honneur
D'être, à-peu-près, ambassadeur
Chez les peuples voisins de l'ourse.
Pour moi je ne cours pas si loin;
Et la fortune opiniâtre
Me laisse dans le petit coin,
Qu'elle a marqué pour mon théâtre.
J'y reste: en suis-je moins heureux?
Non; mon vaisseau toujours en rade
Ne craint point les temps orageux.

D'ailleurs, j'entrevois dans tes vœux
Que la plus brillante ambaſſade
N'eſt ſouvent qu'un exil pompeux;
Et que, dans ce monde, il vaut mieux
Etre Caſanier que *Nomade* (1).
Laiſſons ces objets à l'écart.
Te ſouvient-il de la ſoirée,
Où plaintive, déſeſpérée,
Ma muſe pleura ton départ? (2)
Dès lors, malheureux politique
J'oſai prophétiſer l'ennui
Qui te fait languir aujourd'hui,
Dans l'éclat d'un rang tyrannique,
Toi, t'enfoncer dans les détours,
Dans l'embarras du miniſtère?
N'agir, en agiſſant toujours,
Que pour une cauſe étrangère;
Et déſormais n'oſer rien faire
De ce qui charmoit tes beaux jours?
Je ſais bien qu'une âme élevée
Ne s'endort point dans les loiſirs,
Et que l'élan de ſes deſirs
D'une ſcène obſcure & privée

---

(1) C'eſt le nom qu'on a donné dans l'antiquité à différens peuples, dont toute la vie & l'occupation étoient de faire paître leurs troupeaux, & qui n'avoient point de demeure fixe.

(2) Voyez la romance ci-deſſus, page 166.

Lui fait dédaigner les plaiſirs.
Mais toi, qu'un goût ſage & paiſible
Appelle à l'amour des beaux arts ;
Toi, que j'ai vu, dans nos remparts,
Moins ambitieux que ſenſible ;
Se peut-il qu'un trompeur éclat
Ou t'éblouiſſe, ou t'en impoſe ?
Et ton orgueil trop délicat
Croit-il, pour être quelque choſe,
Qu'il faille être un homme d'état ?
Toute grandeur eſt une entrave.
Daigne analyſer, avec moi,
Les priviléges de l'emploi
Qui te rend aujourd'hui ſi grave.
Malheureux ! tu veux faire un roi ?
Mais, en es-tu moins un eſclave ?
Ah ! ſi jamais la liberté,
Avec ſa lime bienfaiſante,
Briſe de ta captivité
La chaîne honorable & peſante !
Reviens, dans notre domité,
Jouir d'une félicité
Auſſi pure qu'indépendante.
Je ne ſuis qu'un des nourriſſons
A qui les muſes, dans leur temple,
Donnent quelquefois des leçons ;
Mais au plus chéri des barons
J'oſe me citer pour exemple.
Dans des eſſais aſſez brillans,
Je ſus captiver le ſuffrage

De ces petits qu'on nomme grands :
J'allai leur préſenter l'hommage,
Des prémices de mes talens :
J'obtins des regards carreſſans,
Des promeſſes, ſelon l'uſage.
J'en euſſe obtenu davantage,
En proſtituant mon encens :
Mais je leur fis ma cour en ſage ;
Et je fus fier, à mes dépens.
Quoi ! ma muſe déshonorée
Auroit donc baſſement flatté
Ou la fougue inconſidérée
D'un petit marquis éventé,
Ou l'impertinence titrée
D'un duc, dont la ſtupidité
Se fut ſottement enivrée
Du nectar doux & frelaté,
D'une louange préparée,
Pour abreuver ſa vanité ?
J'aurois eſſuyé les caprices,
Le ſot orgueil d'un protecteur
Qui, pour quelques légers ſervices,
M'auroit rendu l'adulateur
Et le complaiſant de ſes vices?
Non, baron ; j'abandonne aux ſots
Et ce manège & cette honte :
La fortune en ſera moins prompte
A récompenſer mes travaux,
Je le ſais ; mais le temps la dompte.
Enfin, je chéris mon repos :

J'ai des amis, non des héros ;
Et je vis pour mon propre compte.
J'ai ſu meſurer d'un coup-d'œil
Ces colloſſes de la fortune :
De leur palais fuyant le ſeuil,
Loin de leur grandeur importune,
De leur faſte & de leur orgueil,
J'ai ſu, conduit par la ſageſſe,
Chercher une ſociété,
Où, ſans preſtige & ſans ivreſſe,
Mon cœur plus heureux a goûté
Les doux plaiſirs de la tendreſſe
Et tous ceux de l'égalité.
Que le même goût te ramène ;
Reviens, te dis-je, il en eſt temps :
Reviens aux rives de la Seine,
Suivi des arts & des talens.
Les jeux, les ſpectacles brillans
Vont renouveller notre ſcène.
Hélas ! tout languit dans le deuil ;
Et depuis ta fatale abſence,
L'ennui ſe promène, en ſilence,
Sous l'ombre des boſquets d'Auteuil.
Auteuil, où l'amitié ſacrée,
Sœur & compagne des amours,
Filoit, ſur le fuſeau d'Aſtrée,
Le brillant tiſſu de nos jours ;
Auteuil, aſyle frais & pur,
Où *Boileau* choiſit ſon Parnaſſe ;
Et crut retrouver le *Tibur*,
Que chantoit la lyre d'*Horace* ;

Auteuil, enfin, ſéjour heureux,
Où la beauté devient plus belle,
Le plaiſir plus voluptueux,
La félicité plus réelle.
Reviens, tout ſera réparé :
Nos eſprits reprendront courage.
On te regrette, on t'a pleuré ;
Mais on t'aimera davantage,
Si tu reparois au rivage
Où ton retour eſt deſiré.
Diſpoſe donc ton équipage ;
Pars : le bonheur d'être adoré
Vaudra bien les frais du voyage.

VERS

Pour une jeune fille vêtue en Indienne qui offroit un bouquet à CLAUDINE.

On a l'air du pays, de quelque lieu qu'on vienne,
Ce viſage bruni par les feux du ſoleil,
Ces perles, ces colliers, ce biſarre appareil;
Tout dit que je ſuis Indienne.
Chemin faiſant, ſoit juſtice ou mépriſe,
Soit préjugé pour ma patrie,
Je n'ai point encor vu de blanche aſſez jolie,
Qui ſur nos teints de jays pût remporter le prix;
Mais on m'avoit bien dit, que certaine *Claudine*,
Dont la vue embellit les boccages d'Auteuil,
Nous ſurpaſſoit par l'eſprit & la mine.
Aimable ſans étude & belle ſans orgueil,
Elle charme, dit-on, d'un mot & d'un coup-d'œil.
Cette beauté, c'eſt vous : je le devine,
Je le ſens au plaiſir que je goûte à vous voir:
C'eſt donc à vos attraits que je viens rendre hommage;
La neige de vos lys triomphe du beau noir;
Et l'Europe, par vous, ſur l'Inde a l'avantage.

VERS
A MARIE.

Seul, ſous ce berceau de verdure,
Où des feux du midi nous évitons les traits,
Où vainement la main de la ſculpture
Sur un bloc dégroſſi crut rendre vos attraits,
Je m'occupois de vous, aimable *Silvanire*,
Sentant de votre fête arriver l'heureux jour;
Mon cœur s'abandonnoit au zèle qui l'inſpire,
Déjà je préludois des accords ſur ma lyre,
Quand je vis paroître l'amour.
Ce n'étoit point ce tyran, dont la chaîne
S'appeſantit ſur ceux qu'il ſoumet à ſes loix:
Chaîne funeſte, & dont l'amant d'Hélène
Sentit & la honte & le poids!
Mais c'étoit cet enfant ſi careſſant, ſi tendre,
Le fils du Sentiment & de la Volupté,
Dont la main ne veut nous ſurprendre,
Que pour guider nos pas vers la félicité.
Des traits brûlans, dont ſa main eſt armée,
Il m'en offre un, trempé dans la coupe des Dieux;

Trop

Trop heureux le mortel qui ſentira ſes feux !
Apollon vint enſuite & me donna ſa lyre :
Remets-la, me dit-il, aux pieds de *Silvanire* :
Ses doigts en tireront des ſons harmonieux ;
Elle chante l'amour & c'eſt moi qui l'inſpire.
Les Grâces, les trois ſœurs, rivales de Vénus,
Me donnèrent pour vous leur magique ceinture ;
Et l'on va voir en vous unis & confondus,
Et les préſens des dieux & ceux de la nature.

ÉPITRE

A M. D'EP**.

Qui ſoupçonnoit l'auteur d'avoir fait des vers contre lui, ſur l'infidélité de ſa maîtreſſe.

Je n'aime point, par un vain perſiflage,
De mes amis cenſurer les erreurs :
Tout homme eſt foible & chacun a ſes mœurs ;
Je plains un fou, comme j'eſtime un ſage.
Cher d'*Ep* *, plus de ſoupçon ſur moi :
J'ai pris par choix *la Bonté* pour deviſe.
Du fol écrit qui te ridiculiſe
Ma main n'a fait ni les vers, ni l'envoi :
Un ſot peut ſeul rire d'une ſottiſe ;
Mais repouſſons les traits de tes cenſeurs.
Eſt-ce un travers, qu'aux jours de ton automne,
Ton ſang encor dans tes veines bouillonne ?
Ne ſait-on pas, ſur nos fragiles cœurs,
Quel eſt l'effet d'une mine friponne ;
Un fin ſourire, oracle des faveurs,

Un œil malin qui s'irrite & pardonne,
Des riens charmans, des caprices trompeurs,
Mille refus, plus doux que ce qu'on donne...
Voilà comment la coquette aiguillonne
Des ſens flétris, éteints dans les langueurs.
Eh ! qui pourroit, fût-il octogénaire,
Voir, ſans deſirs, la folâtre *Phriné*,
Dans un boudoir aux plaiſirs deſtiné,
Renouveller tous les jeux de Cythère ?
Là, tous les ſens ſont charmés tour-à-tour ;
Là, ſur des coins, paſtilles enflammées,
Portent, dans l'air de ce diſcret ſéjour,
L'ambre irritant de leurs douces fumées.
(L'ambre, dit-on, eſt l'encens de l'amour.)
Dans une niche, où, loin de tout prophane,
Sont ſuſpendus d'inutiles rideaux,
Un lit charmant que l'on nomme *ottomane*
Offre aux deſirs des couſſins, des carreaux :
L'heureux ſultan y conduit la ſultane.
Vois-y *Phriné*, *Phriné* dont les attraits
N'ont plus l'éclat de leur première aurore ;
Mais ſa parure, un déshabillé frais,
Mille rubans lui donnent l'air de Flore.
Lorſque ſon ſein ne venoit que d'éclore,
On l'admiroit, on ſoupiroit auprès ;
Mais, maintenant, on le baiſe, on l'adore ;
Enfin *Phriné*, par l'art de ſes aprêts,
Eſt auſſi jeune & bien plus belle encore.
Ce qui lui prête un charme encor plus ſûr,
C'eſt ce regard, que l'aimable friponne

Lance toujours & ſi tendre & ſi pur :
C'eſt cette bouche, où le rire aſſaiſonne
Chaque baiſer que ſon amant lui donne ;
C'eſt l'air, le ton, fauſſement ingénus,
Dont la perfide échauffe un *je vous aime.*
On le dit mal, quand on le ſent ſoi-même :
On le dit mieux, quand on ne le ſent plus.
Pour nos *Phrinés*, tromper eſt l'art ſuprême.
Si, ſur leur front, le ciel mit la candeur,
Si, dans leurs yeux, il peignit l'innocence,
Si, ſur leur bouche, il plaça l'éloquence,
Il mit auſſi l'impoſture en leur cœur.
Voilà comment la nymphe enchantereſſe
Devint ſi chère à tes eſprits charmés.
Chaque plaiſir nous coûte une foibleſſe,
Et la première eſt de nous croire aimés.
Tu fus heureux ; mais auſſi tu fus dupe ;
Et ſi j'en crois la gazette du jour,
Jamais *Phriné* n'a reſſenti l'amour :
Le plaiſir ſeul ou l'intérêt l'occupe.
D'après cela, mon eſprit eſt bien loin
De déclamer contre ton inconſtance :
En offenſant, elle prévient l'offenſe ;
Et, comme toi, mon cœur en a beſoin.
Après un goût, un autre doit renaître :
(Tu m'as donné cette utile leçon,)
Et dans le choix d'être dupe ou fripon,
Tout bien peſé, c'eſt frippon qu'il faut être.

ÉPITRES

A TOI.

AVERTISSEMENT.

Les onze pièces qui ſuivent, toutes écrites de la main de l'auteur, étoient renfermées ſous la même enveloppe, avec cette inſcription, Epitres à Toi. *Nous n'avons pu découvrir en quel temps elles ont été compoſées, ni ſi elles ont rapport à quelque circonſtance de la vie de M.* Colardeau : *peut-être ne ſont elles qu'une traduction ou une imitation de quelques poéſies allemandes ou italiennes. Quoiqu'il en ſoit, nous les plaçons ici ſuivant l'ordre dans lequel l'auteur les avoit lui-même arrangées, & ſans autre titre que celui qu'il a jugé à propos de leur donner.*

ÉPITRE

A TOI.

Nulla domus tales unquam contexit amores :
Nullus amor tali conjunxit fœdere amantes.

Catul. 59.

I.

ZELMIRE, enſeigne-moi le temple de l'amour :
N'a-t-il plus parmi nous d'autel ni de ſéjour ?
Je ſais que nos ayeux placèrent ſon image
Au fond de leurs jardins, dans l'ombre du boccage :
Là, l'amant éloigné de l'objet de ſes feux,
Solitaire, y portoit ſes regrets & ſes vœux.
Je m'imagine voir une Grecque naïve,
Loin d'un amant chéri, languiſſante & plaintive,
Aller, aux pieds du dieu, gémir, verſer des pleurs,
L'implorer, & pour don lui préſenter des fleurs.

Un amant fortuné demandoit autre choſe.
Un baiſer, quelquefois, fut le prix d'une roſe;
Et d'un cœur bien épris l'amour toujours content
Payoit d'une faveur le plus mince préſent.
Où trouver aujourd'hui ce dieu que je révère?
Ah! *Zelmire*, tu ſais ſi j'ai des vœux à faire:
En conjurant l'amour de remplir mon eſpoir,
Il faut lui demander juſqu'au bien de te voir.

Que vous êtes heureux, amans, qui dès l'aurore
Voyez l'objet aimé, pour le revoir encore;
Qui par l'aube naiſſante arrachés de ſes bras,
Sous les yeux de l'amour, ſuivez par-tout ſes pas:
Qui, lorſque de la nuit le voile ſe déploie,
Courez jouir encor d'une plus douce joie!
Libres dans vos plaiſirs, libres dans vos amours,
De vos embraſſemens rien n'interrompt le cours.

Zelmire, ne dis point qu'un état ſi tranquille
Nous endort dans l'ennui d'un bonheur trop facile.
Je ſais qu'il eſt des cœurs foibles & languiſſans,
Qui n'ont d'activité que celle de leurs ſens;
Dont l'ardeur paſſagère & toujours inégale
S'éveille par moment & meurt par intervalle;
Mais, *Zelmire*, nos cœurs, formés différemment,
N'ont-ils qu'un ſol inſtinct? Ils ont le ſentiment.
J'oſe au moins t'aſſurer que le mien ne s'altère
Ni de ce qu'il reçoit, ni de ce qu'il eſpère;
Et qu'enfin le bonheur, avec toi partagé,
Eſt toujours trop rapide & trop peu prolongé.

Agréable ſéjour, où je vais voir *Zelmire*!

Beaux lieux, vous le ſavez ſi mon cœur vous deſire !
Oui, je vous reverrai, délicieux berceaux.
En vain les aquilons dépouillent vos rameaux,
Vous avez moins d'attraits ; mais celle que j'adore
Peut, au ſein des hivers, vous embellir encore :
Vous m'intéreſſerez, même par vos débris.
Vous allez rappeller & peindre à mes eſprits,
A mon âme, à mes ſens, enfin à tout mon être,
Des jours trop tôt paſſés... que vous ferez renaître.
Vous fûtes confidens de mes premiers plaiſirs :
Je m'en fiois à vous, encor plus qu'aux Zéphirs ;
Et de mille baiſers, donnés dans vos retraites,
Aucun ne fut trahi par vos ombres muettes.

Oui, *Zelmire*, je ſais quel eſt l'heureux ſéjour,
Quel eſt l'aimable aſyle habité par l'amour :
Il eſt, n'en doutons point, au fond de vos boccages.
J'irai bientôt, j'irai lui rendre mes hommages :
J'irai me plaindre à lui de quelqu'un de mes maux.
Peut-être, de ſa bouche, entendrai-je ces mots ;
» *Content, heureux, aimé, préféré par* Zelmire,
» *Peux-tu te plaindre, ingrat* ; « Alors qu'aurai-je à dire ?
Rien.... *Zelmire* viendra ; je lirai dans ſes yeux
Le plus tendre retour, & l'inſtant d'être heureux...
Mais je le ſuis déjà : tu m'aimes : & ta flâme
M'a tout donné, ſans doute, en me donnant ton âme.

BOUQUET
A TOI.

Tu modò ſola placès, nec jam, te præter, in urbe
Formoſa eſt oculis ulla puella meis...
Nunc licet è cælo mittatur amica Tibullo,
Mittetur fruſtrà, deficietque Venus.
Tibul. lib. IV. 13.

II.

PLEIN des ſentimens de mon cœur,
Veux-tu que, le jour de ta fête,
Des vers d'un éloge flatteur,
J'occupe & fatigue ma tête ?
Zelmire, tout adorateur
Qui chantoit avant la conquête,
Goûte en ſilence ſon bonheur.
Ainſi l'oiſeau dans le boccage,
Avant l'inſtant délicieux,
Fait entendre au loin ſon ramage ;
Et puis ſe taſt, pour jouir mieux.

Jouir, voilà notre partage.
Ta fête eſt ſans doute un beau jour :
Je ſais (ainſi le veut l'uſage)
Qu'il faut célébrer ſon retour
Par un bouquet, par un hommage
Qu'à l'amour-propre doit l'amour :
Mais, ce ſoin eſt-il néceſſaire ?
Et, ſi j'eus l'art de te charmer,
Si d'une ardeur involontaire
Tes ſens ſe laiſſent enflammer,
Nous ſommes bien ſûrs de nous plaire ;
Il ne s'agit plus que d'aimer.
Ah ! je m'en rapporte à toi-même :
Eſt-ce par un vain compliment,
Que je puis prouver que je t'aime ?
On ne le prouve qu'en aimant.
Ovide, auprès de ſa maîtreſſe,
Bien moins amoureux que galant,
La louoit, la flattoit ſans ceſſe ;
Et lui montroit plus de talent
Qu'il ne lui prouvoit de tendreſſe.
Il eſt vrai qu'il chanta l'amour,
Et ſon pouvoir à qui tout cède ;
Mais bientôt, par un prompt retour,
Il en ſut chanter le remède.
Tibulle, en montrant moins d'eſprit,
Développe un cœur plus ſenſible :
Il aime, il le ſent, il le dit
En moins de mots qu'il eſt poſſible ;
Et, ſouvent, un mot lui ſuffit.

Auſſi, je crois que ſon amante,
Parmi tant d'hommages divers,
Reçut, de ſa bouche éloquente,
Bien plus de baiſers que de vers.
C'eſt lui que je prends pour mon guide;
Tu ne trouveras point en moi
Les graces ni l'eſprit d'*Ovide*;
Mais je prouverai par ma foi,
Et par le goût le plus ſolide,
Que je ſuis *Tibulle* pour toi.

A TOI.

Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atrâ
Lumen; & in ſolis tu mihi turba locis.
T. Lib. IV. El. 13.

III.

Que je les plains, ces cœurs inſenſibles & froids,
A des plaiſirs ſans goût abandonnés ſans choix,
Qui d'un monde frivole embraſſant les ſyſtêmes,
Savent jouir de tout & non jouir d'eux-mêmes!
Je le ſens; les plaiſirs de la ſociété
Ne ſont que dans l'accord d'un cercle limité.
Au ſein de la Nature, & loin d'un vain tumulte,
Il faut que quelquefois notre âme ſe conſulte.
Dans la foule brillante on eſt trop loin de ſoi:
J'aime à philoſopher, à penſer avec moi.
L'amitié, de l'Amour cette aimable rivale,
Moins vive, & cependant, quelquefois ſon égal,
L'Amour & l'Amitié (je les aime tous deux)
Suffiſent au bonheur de qui ſait être heureux.
Une amante, un ami, que le penchant nous donne,
Une amante qui plaît, un ami qui raiſonne,
Différemment aimés, mais également chers,

Nous tiennent lieu de tout & ſont notre univers.
Qu'ai-je beſoin d'aller adorer la fortune,
Chez un grand qui m'ennuie ou bien que j'importune?
L'humiliant appui dont il croit m'honorer,
La faveur qu'il me vend & qu'il faudra pleurer,
Son coup-d'œil dédaigneux, l'orgueil de ſon ſourire
Seroient-ils plus pour moi qu'un regard de *Zelmire*?
Non, *Zelmire*, mon cœur met dans l'égalité
Son ſuprême plaiſir & ſa félicité.
C'eſt dans l'heureux ſéjour, d'où l'hiver nous exile,
Que j'ai joui d'un ciel toujours pur & tranquille.
Là, mes jours, commencés & finis près de toi,
N'étoient qu'un court eſpace & qu'un moment pour moi:
Les ris en partageoient les heures fortunées.
Que de ſi doux momens ne ſont-ils des années!
Là, les nuits, mille fois plus belles que les jours,
Dans le ſein des plaiſirs appelloient les Amours:
J'aurois voulu cent fois les prolonger encore.
Quel amant ne craint point le retour de l'aurore?
Couvert de tes baiſers, embraſé de tes feux,
Après de telles nuits, eſt-il un jour heureux?
Oui, ſans doute, il en eſt; la beauté que l'on aime,
Pourroit donner un charme à l'infortune même.
Le matin, quand l'ivoire aſſemblant tes cheveux,
Sur ton front calme & pur en diſpoſoit les nœuds,
Tes traits, dans le miroir, réfléchis à ma vue
Inſpiroient à mon âme une joie inconnue:
La glace, en répétant les rayons de tes yeux,
Augmentoit mes plaiſirs multipliés comme eux.

Je crois me voir encor auprès de mon amante,
Ecouter les leçons de sa bouche charmante,
Tracer sur le papier le lointain d'un côteau;
Sur les plans avancés desliner un hameau,
D'arbres & de buissons ombrager les terrasses,
Des rochers inégaux varier les surfaces;
Et d'un cadre sans luxe entourant ce dessein,
Me présenter à toi, mon ouvrage à la main.
La tienne alors, la tienne intelligente & sûre
De mes arbres trop ronds découpe la verdure,
Divise les rameaux, fait jouer au travers
Et les masses de l'ombre & les brillans des clairs.
C'est ainsi que *Zeuxis* fut enseigné peut-être :
Tous les talens, je crois, ont eu l'amour pour maître.

Ah ! quand viendra le temps où ton maître, à mon tour,
J'associrai pour toi les muses à l'amour;
Où formant ton oreille aux accords de la lyre,
Sous l'art brillant des vers ma voix pourra t'instruire ?
Zelmire, tu le fais, cet art est l'art du cœur,
Il donne la pensée, & l'esprit la couleur.
L'aimable fiction est le fruit du génie;
Et l'oreille, en un mot, cadence l'harmonie.
Puisse de tes essais l'amour être l'objet !
Il anime les vers dont il est le sujet.
Nous aurons deux talens pour peindre la nature.
La touche de la plume est également sûre :
Elle ne cède point à l'effort des pinceaux,
Et fait tracer aussi d'agréables tableaux.

Elle offre à nos regards la clarté matinale
Que repand dans les cieux l'amante de *Céphale ;*
Elle peint ce jour doux, qui ſuit un plus beau jour,
Le lever du ſoleil, ſon coucher, ſon retour,
La nuit s'enveloppant de l'ombre de ſes voiles,
La lampe de Diane & le feu des étoiles :
Elle peint les forêts, les fleurs, les prés, les champs,
Les couleurs des oiſeaux, leurs amours & leurs chants.
Qu'on ſe plaît à tracer ces brillantes images !
L'univers fut toujours le ſpectacle des ſages.
Trop heureux, quand je puis, par quelques ſentimens,
Donner encore une âme à ces tableaux charmans,
Chanter les doux plaiſirs que l'amour me procure :
Et parler de *Zelmire*, en peignant la nature !
L'art de vivre n'eſt point celui de végéter :
Contempler l'univers & le repréſenter,
Savoir, en t'aimant bien, dire bien que je t'aime,
Voilà, pour ton amant, la volupté ſuprême.
Trop content quand il peut, dans le ſein du bonheur,
N'occuper que de toi ſon eſprit & ſon cœur.

A TOI.

Nulla poſtet mulier tantùm ſe dicere amatam.
Verè, quantùm à me Lesbia, amata mea es.

Catul. 80.

IV.

QUITTEZ, amours, quittez vos demeures tranquilles(1)
Il eſt des lieux plus beaux, de plus charmans aſyles.
Doux enfans du plaiſir & de la volupté,
Volez vers le ſéjour par *Zelmire* habité :
Dans ſes bras, à ſes pieds, que ne puis-je vous ſuivre !
Volez ; c'eſt parmi vous que *Zelmire* doit vivre ;
Vous ſerez mes rivaux, ſans me rendre jaloux :
Par qui ſerois-je mieux remplacé que par vous ?
Vous me rappellerez au tendre objet qui m'aime :
L'amour conſolateur n'eſt que l'amant lui-même.
Allez donc : de *Zelmire* environnez les pas ;
Dreſſez, ſur la verdure, un trône à ſes appas.

(1) Cette pièce a été imprimée dans l'Almanach des Muſes (1768 page 85) ; mais l'auteur y a fait quelques changemens.

Zelmire aime les prés, les routes ſolitaires,
Le toît d'un verd feuillage, & ſes ombres légeres....
Écoutez : ſi *Zelmire*, aſſiſe ſur des fleurs,
Du midi dévorant évitant les chaleurs,
Se préſente à vos yeux ſous un berceau champêtre,
Penſant à moi, rêveuſe, & m'appellant peut-être ;
Que l'un de vous, alors, le plus vrai des amours,
Déguiſé ſous mes traits, lui tienne ce diſcours :
« C'eſt ton amant, c'eſt moi : j'ai franchi l'intervalle
» Que met entre nous deux ton abſence fatale ;
» Je viens jurer des feux qui ne mourront jamais :
» Chère *Zelmire*, entends les ſermens que je fais.
» Le ciel n'a pas toujours garanti du parjure ;
» J'aime mieux atteſter *Zelmire* & la nature !
» La nature eſt ſi belle, & ſi belle par toi !
» Je la prends toute entière à témoin de ma foi.
» Que les tendres oiſeaux, mourans ſous ces ombrages,
» Changent en cris plaintifs leurs amoureux ramages ;
» Que la vigne & l'ormeau, l'un à l'autre attachés,
» Séparés déſormais languiſſent deſſéchés ;
» Que les pleurs de l'aurore & la fraîche roſée
» N'humectent plus le ſein de la terre épuiſée ;
» Que les gazons, couverts par d'éternels frimats,
» Ceſſent de s'émailler, de fleurir ſous mes pas ;
» Qu'au lieu des doux parfums, dont l'abeille compoſe
» Son nectar exprimé du lys & de la roſe,
» Les fleurs n'exhalent plus, ſous ſes boſquets obſcurs,
» Qu'une odeur importune & des poiſons impurs ;
» Que l'onde des ruiſſeaux, que celle des fontaines,

» Que l'ombre des vallons, que les tréſors des plaines,
» Que tout rentre, en un mot, dans l'éternel chaos,
» Si mon cœur, loin de toi, goûte quelque repos.
Amours, charmans Amours, joignez à mes promeſſes
Le gage des baiſers & le feu des careſſes.
Appellez les Plaiſirs pour ſceller mes ſermens.
N'oubliez pas, ſur-tout, mes tendres ſentimens;
Ils ſont faits pour ſon cœur, pour le cœur que j'adore.
Vous, mes dieux & les ſiens, ſouvenez-vous encore
De couronner ſon front, d'y former mille nœuds:
Que le myrte treſſé s'uniſſe à ſes cheveux,
Il m'en ſouvient; *Zelmire* aime cette parure:
Une roſe, un bouton, des feuilles de verdure
Se mêlerent ſouvent à l'éclat de ſon tein:
Placez encor, placez quelques fleurs ſur ſon ſein.
Mais, en rendant ces ſoins, conſervez mon image,
Que je ſemble à ſes yeux l'auteur de chaque hommage:
C'eſt à vous de lui plaire, à moi ſeul de l'aimer.
Volez, Amours!... ſon cœur ſaura bien me nommer.

ETRENNES A TOI (1).

Hanc, vos Pierides, feſtis cantate Calendis...
Hoc ſolemne ſacrum multos celebretur in annos:
Dignior eſt veſtro nulla puella choro.
Tibul. L. IV. 3.

V.

Tu connois tous les vœux que mon cœur peut former:
Il en eſt un, ſur-tout, & l'amour me l'inſpire;
C'eſt de renouveller dans l'âme de *Zelmire*
Ce ſentiment ſi cher, ce plaiſir de m'aimer,
Que le Temps a fait naître... hélas! qu'il peut détruire!
Eh! qui ne ſait pas que le Temps,
Pere dénaturé, dévore ſes enfans?
Un nouvel an commence ſa carrière.
Combien d'amans, dont les amours

(1) Cette pièce a été imprimée dans l'Almanach des Muſes (année 1773, page 64) ſous le titre d'*Étrennes à Delphire.*

De l'autre année ont embelli le cours,
Sentent mourir le feu de leur ardeur première !
Ils ont passé leurs plus beaux jours.
On sent un vuide affreux dans son ame étonnée ;
Le nœud, qui nous fut cher, nous gêne et nous déplaît :
Le plus souvent, la bonne année ...
Est celle qui finit, & non celle qui naît.
Si tu le veux, nous irons à Cythère,
Passer bail par devant l'amour,
D'aimer toujours, & de toujours nous plaire.
Zélaire, avons-nous en ce jour,
De plus doux sermens à nous faire ?
Viens : si l'Hymen nous demande un salaire,
(Le bail signé par nous, & signé sans retour)
Par un baiser tu passras le notaire.

A TOI.

At mihi te comitem jurabas uſque futuram...
Verba puellarum foliis leviora caducis.
Ovid. Amor. l. 2. Eleg. 6.

VI.

ZELMIRE, un jour de fête eſt, ſans doute, le jour
Où l'on doit prodiguer les ſermens de l'amour ;
Mais n'attends point de moi de nouvelles promeſſes.
Va, mon amour eſt ſûr. & ſûr par mes foibleſſes :
Mon cœur n'a pas beſoin de redonner ſa foi.
Eh ! que t'offriroit-il qui ne ſoit tout à toi ?
Ce qui t'eſt étranger, la gloire, la fortune,
Tout ce qui n'eſt point toi, l'afflige & l'importune ;
Et malgré les chagrins de ſon jaloux ennui,
Le malheur, dans tes bras, eſt un bonheur pour lui.

Mais auras-tu, *Zelmire*, une égale conſtance ?
Comment vas-tu paſſer les jours de mon abſence !
A mes triſtes deſtins vais-je être abandonné ?
Serai-je, en te quittant, le ſeul infortuné ?
Sur la rive où je vais rêver en ſolitaire,
Rien de ton ſouvenir ne pourra me diſtraire.

Si tu n'y peux, *Zelmire*, accompagner mes pas,
Que le désir, du moins, t'y porte dans mes bras.
L'Amour, loin qu'à son feu l'absence soit fatale,
Et des lieux & des temps sait franchir l'intervalle:
Par des illusions il se fait des plaisirs,
Il vole impatient où volent ses desirs,
Zelmire; & c'est ainsi qu'aux bords, où je te laisse,
Vers ton cœur adoré mon cœur viendra sans cesse.

Mais, peut-être, oublié dans ces jours malheureux,
Je vais perdre des droits déjà vains ou douteux.
D'un rival qui t'est cher, le pouvoir les balance:
Qu'il va mettre à profit le temps de mon absence!
Par combien de sermens il te fera jurer
D'abandonner un cœur, qu'il voudroit déchirer!
Déjà je crois le voir, par de fausses caresses,
Te flatter, t'arracher de honteuses promesses,
Pardonner à ce prix tes infidelités,
Et, fier de ses succès, t'annoncer ses bontés.
Ah! si jusqu'à ce point ton âme m'humilie,
Je te verrai, toi-même, en maitresse avilie,
D'un maître impérieux essuyer les dégoûts,
Eprouver les hauteurs de son orgueil jaloux;
Et, sans cesse à ses pieds, esclave volontaire,
Brûler devant l'idole un encens mercenaire.
Ta honte sera douce à mon cœur outragé:
Je la verrai, *Zelmire*, & je serai vengé.
Heureux encore, heureux si, dans l'art des *Corneilles*,
Quelque brillant succès récompense mes veilles:
Si je puis, quelque jour, pour mieux t'humilier,

Me préſenter à toi couvert d'un beau laurier !
Je viendrai t'éblouir des rayons de ma gloire.
Tu ſentiras alors, alors te pourras croire
Qu'il eſt un noble orgueil, une fierté du cœur
Qu'on ne doit point au ſort, & qu'on tient de l'honneur.

Mais dans quel avenir s'égarent mes penſées ?
N'écoute point mes cris, mes plaintes inſenſées.
Tu dois ſavoir, hélas ! ſi j'aime, ſi j'aimai.
Pardonne quelque doute à l'amour allarmé :
Pardonne ; il eſt affreux, pour un cœur, qui t'adore,
D'avoir ſouffert des maux, qu'il faut ſouffrir encore,
De combattre toujours pour ne vaincre jamais,
De voir l'amour trahi moins fort que les bienfaits :
Enfin, il eſt horrible, après trois ans d'hommage,
D'eſpérer beaucoup moins, de craindre davantage.
Eh quoi ! voudrois-tu donc que, plein de ces terreurs,
Sur tes pas aujourd'hui je ramaſſe des fleurs !
La fête de l'amour, d'une amante adorée,
Au milieu des ennuis ſeroit mal célébrée.
Peindrai-je à tous les yeux l'éclat de tes attraits ?
Ta fatale beauté, je l'ai dit ; je la hais :
Je fus, je ſuis encore infortuné par elle.
Mais je m'applaudirai de te trouver ſi belle,
Quand, heureux ſans partage & ſans rivalité,
Je poſſéderai ſeul ce qui m'eſt diſputé.

Ce langage jaloux te bleſſe & t'effarouche.
Sexe foible & léger ! un ſeul plaiſir te touche ;
Un éloge flatteur, qu'on prodigue au haſard,
Vain tribut de l'eſprit, où l'eſprit ſeul a part ;

Des

Des fadeurs, en un mot, voilà ce qui te flatte:
Mais les ſentimens purs d'une ame délicate,
Les élans de l'amour. des tranſports pleins de feu
Ne t'effleurent qu'à peine, & t'intéreſſent peu ?
Zelmire, c'eſt ainſi qu'aux dons de la fortune
J'oppoſe en vain des ſoins dont le cours t'importune
Par des biens ſéduiſans, avec faſte annoncés,
Je vois trois ans d'amour en un jour effacés.
Eh bien ! cède à l'eſpoir qui te plaît & t'enchaîne:
Jouis de ton bonheur; mais ſans être inhumaine.
Pourquoi prolonges-tu mes douloureux ennuis ?
Finis l'inquiétude & le doute où je ſuis.
Zelmire, je ne ſais; un trouble involontaire
M'annonce des malheurs qu'on s'obſtine à me taire:
Un ſentiment ſecret m'en inſtruit malgré moi.
Je ne puis t'expliquer les maux que je prévois;
Mais on veut, à nos feux, mettre un nouvel obſtacle:
Ma ſenſibilité m'eſt un trop ſûr oracle.
Enfin, que te dirai-je ? un nuage confus
M'annonce mille maux & m'en cache encor plus:
Mon âme à tes regards toujours développée,
T'a montré ſes replis & ne t'a point trompée.
Imite ma franchiſe; oſe enfin m'éclairer;
Dis-moi ſi je dois craindre, ou s'il faut eſpérer.

A TOI.

Quid faciam dubito : dolor eſt meus iſta videre ;
Sed dolor à facie major abeſſe tuâ eſt.
Ovid. Heroïd. 15.

VII.

A tes ménagemens il faut donc conſentir ?
Il faut donc te céder & te perdre & partir ?
Tu l'ordonnes ; tu veux que, pendant deux années,
L'amour ſéparément file nos deſtinées ;
Et que, par l'eſpérance amuſant ma douleur,
J'attende que le temps me rende, enfin, ton cœur ?
Mais ton cœur pourra-t-il, pendant cette intervalle,
Nourrir une tendreſſe à ma tendreſſe égale ?
Et ne prévois-tu pas qu'un mortel trop heureux
Peut, au-delà du terme, aſſujettir tes vœux ?
Si tu peux aujourd'hui ſacrifier ma flamme
A de chers intérêts, trop puiſſans ſur ton âme,
Sur quel eſpoir, hélas ! puis-je me conſoler ?
Trompes-tu la victime avant de l'immoler ?
Je n'oſe approfondir ta politique obſcure.
Mon cœur ſouffrit à tout ; mais enfin il murmure :

Il ſe plaint de l'arrêt que ta bouche a dicté;
Et t'accuſe tout bas de trop de cruauté.
Quand, de tous mes tranſports l'interprête fidèle,
Quand ma bouche, en des jours de trouble & de querelle,
Oſa te reprocher tes foibles ſentimens;
Quand mêlant l'amertume à mes emportemens
J'oſai te faire voir mes profondes bleſſures;
Moins ſenſibles à l'amour que ſenſible aux injures,
Tu nommas *dureté* cette tendre fureur.
Hélas! je t'adorois en déchirant ton cœur!
Mais réponds à ton tour: que veux-tu que je penſe
De l'épreuve nouvelle offerte à ma conſtance!
Tu m'aimes me dis-tu: quel eſt donc le dégré
D'un amour qui peut naître & s'éteindre à ſon gré.
Ah! ſi ta confiance aujourd'hui me l'avoue,
Au plus triſte abandon c'eſt moi que l'on dévoue:
Mon rival trop heureux occupe tous tes ſoins.
Me perdrois-tu pour lui, s'il t'intéreſſoit moins?
Entre l'amour & nous doit-il être l'arbitre?
Si je fus ton amant, dis-moi donc à quel titre?
Oui, réponds..., m'as-tu vu, ſoigneux de te tromper
Mendier tes faveurs ou bien les uſurper?
Ai-je ſollicité le bonheur de te plaire?
Je n'ai ſu que t'aimer, me contraindre & me taire.
Quand tu me donnas tout, je n'aſpirois à rien:
Mon cœur irréſolu ſe méfioit du tien;
Je forçai mon amour & ma bouche au ſilence:
Je n'oſois attaquer ta froide indifférence.
Dans le moment funeſte, autant qu'inopiné,

Où tu prévins mes feux, où tu m'as couronné;
N'ai-je pas dû penser que ton âme enflammée
Se livroit toute entiere au plaiſir d'être aimée,
Que, libre dans tes vœux ainſi que dans ton choix,
Tu te donnois à moi par le plus ſaint des droits?
Pourquoi, dans ces momens de preſtige & d'ivreſſe,
N'ai-je pu voir le piége où tomboit ma foibleſſe?
Quel bonheur, en effet, m'annorcèrent tes feux!...
Ceſſons de rappeller ces inſtans malheureux.
La coupe, où s'enivra ma raiſon etonnée,
Cette coupe fatale étoit empoiſonnée.
J'aurois dû te connoître, & preſſentir dès-lors
Qu'un amour partagé s'éteint dans les remords;
Que ton cœur, las d'un nœud, qu'il croit illégitime,
Pour le briſer un jour m'objecteroit le crime.
Quel crime, cependant!... Si c'en fut un pour toi
De tromper mon rival & de trahir ta foi;
C'en eſt un autre encor, mais plus grand, plus horrible,
D'abuſer lâchement d'une âme trop ſenſible,
D'avoir troublé la paix dont tu fus m'arracher,
D'abandonner un cœur que le tien vint chercher.

Peut-être trop d'aigreur empoiſonne mes plaintes;
Mais, ſi de mes chagrins tu ſentois les atteintes,
Zelmire à mon amour tu croirois tout permis.
Aſſez & trop long-temps, adorateur ſoumis,
J'ai traîné ſur tes pas, dans un humble ſilence,
Les fers que déſormais veut briſer ta prudence.
J'eus des torts, je le ſais; j'eus les torts d'un jaloux:

Je ſoupçonnai tes ſoins... mais dis-moi, ſommes-nous
Dans ces triſtes ſérails, dans ces priſons d'Aſie,
D'où la main des muets bannit la jalouſie ?
L'eſſaim des ſéducteurs environne tes pas.
Pour un cœur adoré quel cœur ne tremble pas ?
Cet or impérieux, que l'opulence étale,
Emporte la balance & la rend inégale.
J'ai frémi, j'ai prévu qu'un mortel trop heureux
Triompheroit, enfin, du plus doux de mes vœux !
Dans ce trouble cruel, dans cette horrible attente
J'ai querellé le ſort, l'amour & mon amante.

Eh quoi ? tous mes ſoupçons étoient ils incertains !
Le flambeau de l'amour va s'éteindre en tes mains :
Pour un bonheur douteux, que ta pitié m'annonce,
Au nœud qui nous unit tu veux que je renonce ?
De quel frivole eſpoir faut-il m'entretenir ?
Ah ! ſi par le paſſé je juge l'avenir,
Feras-tu quelqu'effort pour briſer une chaîne,
Dont l'éclat t'a ſéduite & qui te rend ſi vaine ?
Que dis-je ? penſes-tu qu'il ſoit en ton pouvoir
De remplir quelque jour mon chimérique eſpoir ?
Par de nouvelles loix chaque jour maîtriſée,
Chaque jour pluscontente & moins déſabuſée,
Pourras-tu t'occuper du ſort d'un malheureux,
Egaré dans la foule, où ſe perdront ſes vœux !

Mais je veux bien, *Zelmire*, en croire tes promeſſes :
(Que m'importe une erreur, après tant de foibleſſes ?
C'en eſt une de plus & je veux l'embraſſer ;)

Mais, ſonge que c'eſt toi, toi qui m'y veux forcer :
Songe que tu promets à l'amant le plus tendre
De lui rendre les droits que tu vas lui reprendre.
Ta bouche l'a juré, ton cœur en eſt garant ;
Ton cœur ſera puni s'il trahit le ſerment :
Il le ſera par moi, peut-être par lui-même ;
Par moi, qui ſais haïr au même excès que j'aime,
Qui ſaurai ſur tes jours rejetter le mépris,
Dont mes jours malheureux auront été flétris ;
Par moi, qui te rendrai, dans la même meſure,
Et les indignités & la honte & l'injure.
Enfin, je chercherai mon plus cruel vengeur
Dans tes propres remords, dans le fond de ton cœur.
Si tu trahis l'eſpoir dont tu flattes mes peines,
Puiſſes-tu, ſous le poids de tes honteuſes chaînes,
Traîner, dans les affronts, des jours deshonorés,
Des jours à l'eſclavage, à l'opprobre livrés !
Puiſſe l'ingrat mortel, auteur de mon ſupplice,
Ne te payer jamais le prix du ſacrifice.
Heureux ! ſi je puis voir ton cœur, toi, ta beauté
Au comble du mépris qu'ils auront mérité !

STANCES
A TOI.
L'AMOUR TRAHI.

Omnia perſolvi ; fruitur nunc alter amore,
Et precibus felix utitur ille meis.
Tib. L. 1. El. 5.

VIII.

Je l'ai dit à l'écho, l'écho l'a répété ;
Je l'ai dit au zéphir, le zéphir en murmure ;
Je l'ai dit à la terre, au ciel épouvanté ;
Enfin, je veux le dire à toute la nature :
Zelmire, a la noirceur de l'infidelité,
Vient d'unir, ſans remords, le crime du parjure.

Je n'eus point l'art cruel de la tyranniſer.
L'ingrate ! elle me vit, adorateur timide,
N'oſer rien, quand peut-être il falloit tout oſer.
Son choix, ſon goût, ſon cœur, tout pour moi la décide :
Elle m'aime, le jure, & j'en crois le baiſer
Offert & recueilli ſur ſa bouche perfide.

Des ſermens qu'elle a faits ces lieux furent témoins.
Sous ce hêtre, où nos noms furent gravés par elle,
Mon bonheur fut l'objet de ſes plus tendres ſoins:
Les droits, que m'accorda ſa faveur infidèle,
S'ils ſont anéantis, ſont atteſtés du moins;
Et, ſans les garantir, tout ici les rappelle.

Malheureux! de quel coup me ſuis-je vu frapper!
Hier un autre amant, dans ce lieu ſolitaire,
Lui prodigua des vœux dont il ſut l'occuper.
Loin que mon ſouvenir ſervit à l'en diſtraire,
Tout ce que l'inhumaine a dit pour me tromper,
Sa bouche, mille fois, l'a redit pour lui plaire.

Zelmire, ce rival vengera ton amant.
Puiſſe-t-il être ingrat autant que je fus tendre?
Qu'il jure de t'aimer pour rompre ſon ſerment,
Qu'à des charmes nouveaux il brûle de ſe rendre;
Et puiſſes-tu ſouffrir, par un double tourment,
L'affront de voir ta honte, à l'horreur de l'entendre!

EPITRE
A UN AMI
SUR L'INFIDÉLITÉ DE ZELMIRE.

Odi & amo : quare id faciam fortaſſe requiris ?
Neſcio ; ſed fieri ſentio, & excrucior.
Cat. 85.

IX.

CHER & cruel ami, penſes-tu que mon cœur
Loin de ce qu'il adore ait trouvé le bonheur ;
Qu'il ſe repoſe, enfin, dans ce ſage équilibre
D'un cœur ſans paſſion, indifférent & libre ?
Tu croyois les briſer, ces fers de mon amour,
Ces fers, quittés cent fois & repris tour-à tour.
Ah ! je rappelle encor le jour, le jour horrible,
Où parjure, où barbare, & cependant ſenſible,
Dans un affreux exil par tes mains entraîné,
Je fuyois, loin des yeux qui m'avoient enchaîné.
De ces yeux adorés peins-toi l'inquiétude !
Soit amour, ſoit inſtinct, ſoit même l'habitude,
Quoique de mon départ j'euſſe tû le moment,

Zelmire ſut prévoir l'exil de ſon amant :
Ou plutôt, ſans ſoupçons, mais d'horreur pénétrée,
Incertaine, tremblante, en ſecret déchirée,
Elle ſentoit des maux à ſon cœur inconnus ;
Et pleuroit un ingrat qu'elle ne verroît plus.
Hélas ! je rejettai ſes baiſers, ſes careſſes :
Cent fois renouvellant ſes plus vives tendreſſes,
Ses bras, autour de moi, ſerrés avec effort,
M'entraînoient au plaiſir, ou plutôt à la mort.
Juge du trouble affreux de mon ame éperdue !
On découvroit encor à ma tremblante vue
Ces attraits, de nos ſens toujours victorieux,
La volupté du cœur & le charme des yeux...
Ah ! je n'étois point né pour être ainſi parjure !
Et cependant j'oſai pourſuivre mon injure.
Pour la dernière fois, j'admirois ſes appas ;
On me les dévoiloit... Je n'en profitai pas :
Je la quitte, je pars ſans ſentiment, ſans vie,
Jadis avec regret abandonnant *Julie*,
Ovide relégué ſur des bords inhumains,
Ne reſſentit jamais d'auſſi cruels chagrins.
J'arrive dans le ſein d'une famille aimée :
Mon ame, en ces momens, de regrets conſumée,
(Quoique ſur tous ſes goûts on ſut la prévenir)
Se fermoit toute entiere à l'attrait du plaiſir.
Mon cœur infortuné reſſerré dans lui-même,
S'occupoit des douleurs du ſeul objet qu'il aime :
Quelle lettre, en effet, on m'écrivit alors !,

Les plaintes, les regrets, l'amour & ſes tranſports:
Tout ce que le reproche eut jamais de plus tendre,
Tout ce que d'une amante un amant peut attendre,
Les vœux & le ſerment de me garder ſa foi,
De m'aimer ſans réſerve, & de n'aimer que moi;
Je trouvai tout, ami, dans ſa lettre chérie.
Tu m'obſervois en vain: je réponds, je ſupplie,
Je conjure ſon cœur de nourrir cet amour:
J'aime, je promets tout, j'annonce mon retour...
Vains projets! ta prudence & ta pitié barbare
Tentent de rappeller ma raiſon qui s'égare.
Vainement je fuyois; vainement mes douleurs,
Dans des lieux écartés te déroboient mes pleurs:
Dans des antres ſecrets, au fond de nos prairies,
Je portois, loin de toi, mes ſombres rêveries.
Ta politique adroite épioit mes ennuis,
Dans l'épaiſſeur des bois, cruel, tu me pourſuis:
Tu me peins mon amante infidèle & coupable,
Me préférant bientôt un mortel moins aimable,
S'abandonnant au feu de ſes embraſſemens,
Me trahiſſant, enfin, pour prix de mes ſermens...
Né tendre, mais jaloux, je ne veux plus écrire:
Je maudis mon amour, je déteſte *Zelmire*;
Aux dépens de mon cœur j'occupe mon eſprit.
On m'aimoit, cependant; mais enfin ce dépit,
Ce ſentiment affreux, ſi puiſſant ſur nos âmes!
Livre ce que j'aimois à de nouvelles flammes.
Voilà ce qu'ont produit tes ſoins empoiſonnés!
Je coule dans les pleurs mes jours infortunés:

Je ſuis trahi, perdu ; j'aime, je brûle encore :
On me mépriſe, ami ? que dis-je ? l'on m'abhorre :
Un autre dans les bras qui ſurent m'enchaîner,
Sait donner des plaiſirs & s'en faire donner.
Ah ! l'ingrate, après tout, ſans remords & ſans peine
A pu rompre les nœuds de ſa premiere chaîne.
Oui, dis-moi, cher ami, que ſon cœur avili
A payé par la honte un criminel oubli ;
Qu'aux yeux de l'univers déſormais mépriſable,
Puiſqu'elle doit rougir, elle n'eſt plus aimable.
Peins-la moi des couleurs qu'apprête le mépris :
Dis que je fus par elle indignement ſupris.
Sers-toi de ces couleurs qu'empruntoit ton pinceau,
Lorſque de mes erreurs déchirant le bandeau,
Tu me repréſentois l'objet de ma tendreſſe,
Digne au plus, à tes yeux, d'un ſeul moment d'ivreſſe ;
Trop vil, pour mériter les tendres ſentimens,
Qu'une flamme épurée inſpire aux vrais amans.
Toi, qui m'as arraché des bras de ce que j'aime,
Toi, le cruel auteur de mon ſupplice extrême,
Force-moi de haïr ce qui fut adoré ;
Et ce qui plaît encore à mon cœur déchiré.
Ces lauriers deſſéchés, ces dons de Melpomène,
Ces applaudiſſemens, ces honneurs de la ſcène,
Que ta voix me promet pour prix de mes travaux,
Sont un trop foible eſpoir pour adoucir mes maux.
Hélas ! qui me rendra ces voluptés ſi chères,
Ces nuits, ces jours heureux, ces plaiſirs ſolitaires,
Ces doux momens filés par les mains de l'amour,

Ces

Ces baiſers, en un mot, que je rendois toujours à
Ami, j'ai tout perdu, j'ai perdu mon amante.
Ces nouvelles beautés, que ta bouche me vante,
N'ont point, comme l'objet qui règne ſur mon cœur
Ce charme impérieux, cet aſcendant vainqueur,
Qui de l'amour ſur nous établiſſant l'empire,
Nous fait goûter ſon charme, au moment qu'il attire.
Non, non; d'une autre ardeur je ne puis m'enflammer:
Apprends-moi, ſi tu peux, l'art de ne plus aimer;
Ou laiſſe-moi du moins, dans les maux que j'endure,
Souffrir, gémir, languir, mourir pour ma parjure.
Trop heureux, cependant, ſi tes ſoins, ſi le tems,
Si de ton amitié les ſecours triomphans,
L'emportant à la fin ſur mon âme rebelle,
Me ſauvent de l'affront d'aimer une infidèle.

ÉGLOGUE.

Sit procul à nobis, formam cui vendere cura est,
Et pretium plenâ grande referre manu.

Tib. L. I. Eleg. 10.

X.

HILAS, MIRTIL.

HILAS.

Tu reviens donc, *Mirtil*, habiter nos hameaux!
Mais dis-moi; quels ennuis & quels chagrins nouveaux,
Du ſein tumultueux des palais & des villes,
Te font chercher encor la paix de nos aſyles?
Quels momens choiſis-tu pour revoir nos climats!
Nos champs ſont dépouillés, ou couverts de frimats;
Nos ruiſſeaux, retenus & glacés dans leurs rives,
Ne font plus murmurer leurs ondes fugitives:
La Nature, mourante & muette d'effroi,
Eſt triſte, déſolée...

MIRTIL.

Elle l'eſt moins que moi.

Qu'importe à ma douleur l'hiver & ſes ravages ?
Les beaux jours de l'Eté n'ont-ils pas des orages ?
Tous les temps ſont égaux pour les infortunés.
Je te dirai bien plus : ces troncs déracinés,
Qu'arrache, en ſa fureur, un vent impitoyable,
De vos triſtes rochers l'aſpect épouvantable ;
Les toits de vos hameaux par la neige blanchis,
Les brouillards ténébreux & les cieux obſcurcis ;
Ce ſpectacle, en un mot, conforme à ma triſteſſe,
En m'affligeant encore, me touche & m'intéreſſe.
Hilas, je ne ſuis plus malheureux à demi.
Mon malheur eſt comblé !... pleure avec ton ami !

HILAS.

Tu m'étonnes, *Mirtil !* quand tu quittas nos plaines,
Nos cœurs ont-ils formé des eſpérances vaines ?
Ravis par tes chanſons, émus par tes accords,
Eprouvans, à ta voix, le plus doux des tranſports,
Notre amitié cent fois a couronné ta lyre.
Tout le hameau te dit : « Suis le Dieu qui t'inſpire,
» Va, cours, marche à la gloire à pas précipités,
» Va charmer par tes chants la reine des cités ;
» Et, la palme à la main, que ta muſe chérie
» Revienne, quelque jour, enchanter ſa patrie !

MIRTIL.

Hilas, mon cher *Hilas*, nous fûmes tous trompés :
J'ai cueilli des lauriers que la foudre a frappés.
Mon cœur te fut ouvert & tu dois le connoître ;

Il eſt foible & ſenſible autant qu'on le peut être ;
Il eſt né pour aimer.... & j'aimai, cher *Hilas* !
Mais apprend des malheurs, que tu ne connois pas.
La fatale beauté, qui, depuis quatre années,
Sut au joug de l'amour lier mes deſtinées,
La coupable *Zelmire*, indigne de mon cœur,
Dans les bras d'un rival goûte un nouveau bonheur.
Elle a briſé des nœuds riſſus, ſerrés par elle ;
Et la fortune, enfin, l'a rendue infidèle !

HILAS.

La fortune dis-tu ? qu'elle eſt l'âme aſſez vile...

MIRTIL.

Mépriſée au village, on l'adore à la ville :
De nos peuples polis vous ignorez les mœurs.
Il eſt d'obſcurs mortels, infâmes ſéducteurs,
Qui nés, mais enrichis, au ſein de la baſſeſſe,
A de honteux plaiſirs conſacrent leur richeſſe...
Que dis-je, cher *Hilas* ? ah ! nous les connoiſſons !
Ce ſont eux que l'on voit dévorer nos moiſſons,
Qui forçant des ſujets le zèle tributaire,
Vont, juſques ſous le chaume, affliger la miſere,
Qui n'uſurpent nos biens que pour en abuſer,
Qui dans notre infortune oſent nous mépriſer ;
Et cependant, *Hilas*, plus vils que nous ne ſommes,
Ils doivent leur naiſſance aux plus obſcurs des hommes.
Tel affecte aujourd'hui l'air le plus inſolent
Qui n'avoit pour ayeul qu'un valet indigent.
Cultivateur des champs, qu'ont cultivés nos pères,

Nous ne fûmes jamais eſclaves mercenaires :
Nous penſons noblement, en vivant malheureux.
Juge s'il eſt cruel d'être avili par eux !
Et je le ſuis, ami.

HILAS.

Mais comment peux-tu l'être ?

MIRTIL.

Mon amante, elle-même, a dégradé mon être.
C'eſt peu que ces mortels s'abreuvent de nos pleurs ;
Ils ſouillent l'innocence, ils corrompent les mœurs.
Leurs lâches favoris, & leurs vils émiſſaires,
Juſques dans nos hameaux, ſous nos toits ſolitaires,
Pour la ſéduire, ami, vont chercher la beauté.
Ils vont d'un faux éclat flatter ſa vanité,
Ils l'enlèvent des bras d'une mère abuſée ;
Et, bientôt avec faſte en public expoſée,
Ils ſe font de leur crime un mérite odieux :
Un briſſant déshonneur leur paroît glorieux.
Plus la jeune victime eſt innocente & belle,
Plus leur cœur s'applaudit d'avoir triomphé d'elle.
Enfin, ſi tu ſavois par quels moyens honteux
Ils trompent des beautés, qui n'étoient pas pour eux,
Par combien de préſens, de ſoins & de ſoupleſſes,
Ils ſavent, tôt ou tard, ſurprendre leurs foibleſſes,
Tu rougirois, ami ; tu ſerois indigné ;
L'humanité, l'honneur.... il n'eſt rien d'épargné ;
Et l'or, ſur nos beſoins ravi par ces barbares,
Coule, dans ces momens, de leurs mains moins avares

Voilà par quels reſſorts les lâches m'ont ravi
Un cœur déshonoré, qu'ils ſe ſont aſſervi,
Leur pouvoir tyrannique a détruit tous mes titres.
J'avois pris la nature & l'amour pour arbitres ;
Mais envain... la fortune a diſputé mes droits ;
Et de ma foible amante elle a fixé le choix !
Vous ignorez de l'or la force & le preſtige ;
Ses effets, cher ami, vont juſqu'au prodige :
Dans une ame timide il détruit les remords.
Mon amante aujourd'hui, ſous de brillans dehors,
S'admirant dans l'éclat d'une pompe étrangère,
A peine ſe ſouvient qu'elle naquit bergère.
En changeant de fortune, elle a changé de cœur ;
Et croit que l'opulence eſt le premier bonheur.

HILAS.

Tu me ſurprends toujours. Eh ! quoi donc ? ta tendreſſe,
Tes ſentimens ſi vrais & leur délicateſſe,
Ta timide douceur, qui ſait ſi bien charmer ;
Rien, malgré ton rival, n'a pu te faire aimer ?
As-tu de tes talens négligé l'avantage ?
Mirtil, as-tu...

MIRTIL.

C'eſt-là le comble de l'outrage !
Hilas, j'ai tant aimé l'ingrate que je perds,
Qu'à la gloire, au bonheur j'ai préféré ſes fers.
Depuis quatre printemps je ne vis que pour elle :
J'ai tout fait, tout tenté pour plaire à la cruelle.
Mes talens, mes amis, ma famille, mon goût,

A ſes moindres deſirs j'ai ſacrifié tout ;
Et pour prix de mes ſoins, du repos de ma vie,
C'eſt moi qu'on abandonne & moi qu'on ſacrifie.
J'épuiſai le plaiſir dans ſes embraſſemens !...
Leur ſouvenir encore redouble mes tourmens.
Du plus ardent amour tel eſt l'affreux ſalaire...
Apprend un autre affront que je ne puis te taire;
Lorſque d'entre ſes bras je ſortois enchanté,
Dans de rians tableaux traçant la volupté ;
Je peignois mon bonheur & j'aimois à l'écrire.
Mais l'ingrate, ſouvent, ne daignoit pas me lire ;
D'un œil indifférent elle voyoit mes vers.
Lorſque de mon rival elle vantoit les airs,
(Des airs que vous euſſiez dédaigné au village)
A peine de ma lyre elle écoutoit l'hommage.
Son oreille ſuperbe en critiquoit les ſons :
D'un amant plus heureux elle aimoit les chanſons ;
Et cet amant, *Hilas*, ſans goût & ſans génie,
Recevoit de ſes mains le prix de l'harmonie.
Enfin, honteux de voir mon rival encenſé,
Juſques dans ſes défauts applaudi, careſſé,
A l'amour j'ai mêlé le reproche & la plainte :
J'ai parlé de mes droits & j'ai banni la feinte :
Ami, le croirois-tu ? pourrois-tu le prévoir ?
On m'a repréſenté l'honneur & le devoir...
Eh ! connoît-on l'honneur au ſein de la baſſeſſe ?
Eſt-ce donc par devoir qu'on fauſſe ſa promeſſe ?
Je te parle ſans doute un langage étranger.

Quelles mœurs je dépeins aux regards d'un berger!
Ah! mon ami; ce monde, où j'ai traîné ma vie,
Ce monde si brillant, que je hais, qu'on envie,
Où le cœur le plus pur eſt toujours abuſé;
Ce monde mépriſable eſt trop peu mépriſé.
Je m'en exile, enfin; mais rempli d'amertume,
Du dépit, malgré moi, le poiſon me conſume:
D'ennuis & de chagrins mon cœur eſt dévoré:
Le trait me bleſſe encore & j'en ſuis déchiré.

HILAS.

En te quittant, *Mirtil*, ton amante perfide
Avoit-elle l'œil triſte & de larmes humide?
Ton départ dut ſans doute émouvoir ſa pitié?

MIRTIL.

J'ai vu couler ſes pleurs; mais je ſuis oublié;
Et lorſque, ſur vos bords, je reſte ſolitaire,
Quand je cherche à mourir, l'ingrate cherche à plaire.

HILAS.

Que ne l'imites-tu? mille de nos beautés
Couronneront tes vœux, qu'un autre a rebutés,
Rappelle-toi le jour où tu quittas nos rives;
La jeune *Eglé* ſuivit tes traces fugitives.
Elle ne rougit point de montrer ſes douleurs:
Devant ſa mère même, elle verſa des pleurs.
Dans nos hameaux, *Mirtil*, c'eſt ainſi que l'on aime.
Retourne vers *Eglé*.

MIRTIL.

Non ; Vénus elle-même
Ne peut me conſoler de ce que j'ai perdu.
Ami, de mon naufrage encor tout éperdu,
A de nouveaux écueils veux-tu que je m'expoſe ?
Ah ! ſans doute ; il eſt temps que mon cœur ſe repoſe ;
Sur vos bords fortunés je viens chercher la paix :
Dans un nouvel amour la trouve-t-on jamais ?
Je l'attend de tes ſoins & de l'indifférence.
Voilà dans mes malheurs, ma dernière eſpérance ;
Et, ſi de mes chagrins tu prends quelque pitié,
Au défaut de l'amour, offre-moi l'amitié.

LETTRE

DE MAD*** (1),

A MADAME L'ABESSE DE ***.

Has tibi fatales cecinit mea pagina diras :
Eventum formæ diſce timere tuæ.
Propert. L. III. El. 23.

XI.

GARDIENNE d'un bercail favoriſé des cieux,
Vous, dont la piété, l'amour religieux,
Veillent ſur le troupeau, qu'aux ſoins de votre zèle,
A daigné confier la ſageſſe éternelle,
O ma mère!... (ce nom me ſera-t-il permis ?)
Ma mère ! conſolez un cœur preſque ſoumis ;

(1) Cette pièce a été imprimée dans le *Journal des Dames*, Novembre 1777, p. 444.

Qui cherche, loin du trouble & des crimes du monde,
De vos cloîtres ſacrés la retraite profonde.
Je viens faire à vos pieds d'humilians aveux ;
Connoiſſez ma foibleſſe & mes deſtins honteux.
Élevée & nourrie au ſein de l'infortune,
Je dus m'enſevelir dans la foule commune,
Dans ce vulgaire obſcur d'artiſans ignorés,
Aux ſerviles travaux par beſoins conſacrés :
J'ai ſu pour mon malheur, changer ma deſtinée.
Je vivois ſans remords, vivant infortunée ;
Pauvre des biens du monde & riche de vertus,
Je connoiſſois l'honneur... que je ne connois plus.
Le dangereux attrait d'une aimable figure,
(Cher & fatal préſent que m'a fait la nature !)
Que vous dirai-je encore ! un eſpoir ſéducteur
Aux vices de mon ſiècle abandonna mon cœur.
Je parus ſur la ſcène, où l'amour mercenaire
Met ſes plaiſirs à prix, ſes faveurs à l'enchère :
Les dons de la fortune éblouirent mes yeux :
Mon cœur, plus corrompu, devint ambitieux ;
Mais, aux plaiſirs d'un maître en eſclave vendue,
J'eus l'art de reſſaiſir ma liberté perdue ;
Et, malgré mes tyrans, malgré leurs ſoins jaloux,
Par un manège adroit, je les abuſai tous.
Je nouois, ſous leurs yeux, des intrigues obſcures :
Rien ne déconcerta mes ſecrettes meſures.
Si l'œil en pénétroit les nuages épais,
Sur mon front, toujours pur, laiſſant régner la paix,
Fauſſe par habitude, ainſi que par ſyſtême,

Je niois l'évidence & la vérité même.
La ſenſibilité peut nuire à la vertu :
Par elle, bien ſouvent, notre honneur combattu,
Contre un penchant qui plaît ne lutte qu'avec peine ;
Mais, non ; ô calme affreux ! ô honte plus certaine !
Mon cœur paiſible, hélas ! au vice accoutumé,
Ne connoît point l'amour, & n'a jamais aimé.
Jamais je ne ſentis ces prompts élans de l'âme,
Ce feu victorieux, cette invincible flamme,
Ces deſirs emportés, & toujours ſi preſſans,
Qui porte le tumulte & l'ivreſſe en nos ſens.
Au ſein de mes plaiſirs, maîtreſſe de moi-même,
Je jouis, ſans l'aimer, du malheureux qui m'aime ;
Et s'il faut, après lui, careſſer ſon rival,
Le trompeur, le trompé, tout me devient égal.
Toujours indifférente, & par-là toujours libre,
Je ſus me conſerver dans un juſte équilibre ;
Et de mon ſeul caprice exécutant les loix,
J'eus le goût des plaiſirs, ſans l'embarras du choix.
Au culte des autels veſtale conſacrée,
Etrangère à nos mœurs, & du monde ignorée,
Vous ne connoiſſez pas cet opprobre public,
Qui fait de l'amour même un infâme trafic.
Que deux amans, couverts des ombres du myſtère,
Se livrent en ſilence au bonheur de ſe plaire ;
Que, n'ayant d'intérêt que celui de s'aimer,
Ils s'aiment, mais ſans nuire au droit de s'eſtimer ;
Leurs feux n'ont rien de vil, ni rien qui déshonore ;
Si le ciel les connoît, le monde les ignore.

Mais

Mais moi, moi qui bravai les loix de la pudeur,
Fière de mettre au jour un brillant déshonneur,
Loin de m'envelopper dans une nuit obscure,
Des dons de mes amans je chargeai ma parure.
Méprisable beauté, digne de leurs bienfaits,
Je soumis au calcul le prix de mes attraits :
Le don de mes faveurs fut un don politique.
Bravant des préjugés le pouvoir tyrannique,
Les *Phrinés*, les *Laïs* n'ont pas su, mieux que moi,
L'art frauduleux de vendre & de trahir sa foi.
Comme elles, je me fis une coupable étude
De n'en laisser jouir qu'avec inquiétude ;
Et l'imprudent mortel, qui l'osoit acheter,
Toujours, par un rival, se la vit disputer.
Quand de ses derniers dons je me voyois comblée,
Vers de nouveaux liens aussi-tôt rappellée,
Brisant mes premiers nœuds, sur un prétexte aisé,
Le rival devenoit l'amant favorisé.
Souvent le malheureux, indigné de l'outrage,
En reproches cruels évaporoit sa rage :
Alors je lui rendois tous les droits de l'amour ;
Et l'amant devenoit le rival à son tour.
Ainsi, par mon adresse & par ma complaisance,
Des cœurs les plus aigris j'enchaînai la vengeance :
Tous mes adorateurs ont conservé leurs droits,
Tous sont trahis ; mais tous sont heureux à la fois.
Ma mère, connoissez mes coupables maximes :
Dans l'école du vice & dans celles des crimes,

Un impur *Asmodée*, un profane orateur,
Par ses lâches conseils empoisonna mon cœur :
Il me dit, qu'aux bienfaits prodiguant mes caresses,
Il falloit fuir l'amour & craindre ses foiblesses ;
Que je devois, sur-tout, éteindre mes desirs
Par le nombre, & non pas par le choix des plaisirs :
Il me proposa, pour regle & pour système,
Que mon seul intérêt & l'amour de moi-même :
Il me dit, dût mon cœur être ingrat & cruel,
De tout subordonner à mon bien personnel,
De placer (le précepte est digne d'un tel maître!)
Les limites du monde à deux pas de mon être.
J'ai fait de ses leçons un trop heureux emploi :
Je n'ai, jusqu'à ce jour existé que pour moi.
Dans ce premier moment, où ma bouche est sincère,
Apprenez plus encore... écoutez-moi, ma mère.
Il faut dire à ma honte, & m'y déterminer,
Un crime, qu'on ne doit jamais me pardonner.
C'est l'odieux affront, c'est l'horrible imposture
Dont j'ai payé l'ardeur d'une âme douce & pure.
Du plus sensible amour en secret consumé,
D'un feu tendre & naif, par mes yeux allumé,
Ce jeune infortuné vint s'offrir à ma vue.
Pourquoi l'ai-je séduit ? pourquoi m'a-t-il connue?
Je le vis : son silence & ses timides soins
Piquoient ma vanité ; la surprenoient du moins.
En vain d'un autre amour la chaîne intéressée
Fit douter quelque temps mon âme embarassée :
Devois-je offrir, hélas ! à mon nouveau vainqueur,

Une ombre de plaisir & l'éclair du bonheur?
Mais rien ne m'arrêta... Ce qui va vous surprendre,
(Et ce que, sans rougir, vous ne pourrez entendre)
C'est que, du malheureux qui, tremblant & discret,
De son cœur oppressé retenoit le secret;
Moi-même j'enhardis l'ardeur craintive & lente;
Je prévins ses aveux & devins son amante.
Je triomphois; j'étois au comble de mes vœux:
Chaque jour mon captif, de sa chaîne orgueilleux,
Plein d'ivresse & d'ardeur, le bandeau sur la vue,
M'exprimoit sa tendresse, à me plaire assidue.
Je lui fis, dans mes bras, oublier l'univers,
Avec tranquillité, je le chargeois de fers,
Je l'arrachois au monde, à sa gloire, à lui-même...
Mais, sans se faire aimer, il m'apprit comme on aime.
Il avoit un rival: moi, divisée entr'eux,
Avec ménagement, je les rendois heureux:
Je savois tour-à-tour leur donner l'avantage;
Et je les enflammois par l'affront du partage.

Un jour, mon foible amant, (soit instinct, soit humeur)
Avec des yeux jaloux, voulut sonder mon cœur:
Sa crainte vigilante épia ma conduite,
Il fut trahi, le fut... Son erreur fut détruite;
Mais, encor plus épris, brûlé de plus de feux,
Par sa propre vengeance, il devint malheureux.
Le levain du dépit aigrit son caractère.
Las enfin de se voir à lui-même contraire,
Déjà trop avili, trop coupable à ses yeux,
Rempli de son amour, égaré, furieux,

Il fuit, il m'abandonne, il rompt l'indigne entrave,
Où mon adroit orgueil le retenoit eſclave :
Je l'arrête... Je cours l'arroſer de mes pleurs ;
Je promets de calmer ſes jalouſes douleurs,
De lui ſacrifier le rival qu'il redoute :
J'en atteſte l'amour... Trop crédule, il m'écoute ;
Il part, content du moins d'emporter quelque eſpoir ;
Et, par un changement, qu'il auroit dû prévoir,
Quand il eſpéroit tout, mon caprice l'immole
Au dieu de la fortune, en tout temps mon idole.
Mais il revient encor, pour être encor trompé.
Lorſque mon lâche cœur d'un autre eſt occupé,
Sans intérêt pour lui, je le baigne de larmes,
A ſes ardens deſirs, je prodigue mes charmes ;
Sûre qu'en lui rendant mes cruelles faveurs,
Je lui rends ſon amour... & ſur-tout ſes malheurs.
Son âme libre, enfin, trop tard déſabuſée,
Après tant de combats, ſe ſentit épuiſée :
Il abjura ſes feux, me rendit mes ſermens ;
Voulut prendre pour moi de nouveaux ſentimens,
M'offrit ſon amitié, l'amitié la plus tendre !
La mienne étoit le prix qu'il en devoit attendre.
Il me crut ſon amie ; il s'en flatta du moins :
Mais de ce nom ſacré loin de remplir les ſoins,
Je trahis de nouveau ſa crédule eſpérance.
Mon cœur intéreſſé, ma froide indifférence,
Même avec mes amans, l'offenſoient chaque jour ;
Et l'amitié trompée eut le ſort de l'amour.
Voilà par quels degrés j'ai traîné dans l'abîme

Un cœur impétueux, dont j'ai fait ma victime :
J'ai plongé lentement le poignard dans ſon ſein.
Tous les traits de l'amour ſont cruels dans ma main.
O, ma mere! arrachez au monde, que j'outrage,
Une femme cruelle autant qu'elle eſt volage.
Peut-être un dieu vengeur m'attend ou me pourſuit...
O frayeur! je ne ſais... mais enfin cette nuit,
Après avoir couvert de mes feintes careſſes
L'amant qui, de ſon or, achète mes tendreſſes;
Oui, cette même nuit, dans mon premier ſommeil,
Un fantôme, entouré du plus ſombre appareil,
S'eſt avancé vers moi... Sa voix ſourde & farouche,
Sans rien articuler, a grondé dans ſa bouche.
Il me ſaiſit, me traîne; & devant un miroir
M'arrête, en me diſant : regarde, oſe te voir.
De tous mes vêtemens il m'avoit dépouillée...
O ciel! & ma terreur ne m'a pas éveillée!
Je n'ai plus vu dans moi qu'un ſpectre deſſéché,
Sous le fardeau des ans, vers la tombe penché.
L'affligeante vieilleſſe, avec ſes doigts perfides,
Imprimoit ſur mon front ſes traits les plus livides;
Je me faiſois horreur : quand, pour comble d'effroi,
Le funeſte miroir s'eſt briſé devant moi.
Les lambris ont croûlé ſur ma tête affaiſſée :
Sous l'horrible décombre, immobile & preſſée,
Je jette avec effort de lamentables cris...
Un mortel vient, s'élance à travers les débris...
Je diſtingue ſes traits, je le nomme & l'appelle;
Iaccourt; non... dit-il, fuyons, ce n'eſt point elle...

C'eſt moi, dis-je; c'eſt moi... mais je l'arrête en vain;
Le barbare me quitte avec un froid dédain.
Alors tout s'engloutit, tout s'abîme à ma vue;
Et je meurs mépriſée, ou du moins méconnue!

Ma mère, j'en frémis; & ce ſonge eſt affreux!
Mon cœur qui juſqu'ici tranquillement heureux,
D'aucune émotion n'a reſſenti l'atteinte,
Mon cœur épouvanté connoît enfin la crainte.
On m'a dit (& je ſais que les traces du tems
Dévoile notre honte aux yeux de nos amans)
Que nous perdons dans l'âge où la beauté s'altère,
Le droit d'en impoſer, avec le droit de plaire;
Et qu'une femme alors, condamnée aux regrets,
Pleure, dans l'abandon, l'abus de ſes attraits.
Déjà, foible rayon qui luit par intervalle,
Qui jette, en pâliſſant, ſa lumière inégale,
Ma beauté, je le vois, dans ſon éclat douteux,
A des momens d'éclipſe & des jours moins heureux:
De ce temps deſtructeur je redoute la rage;
Et je veux, ſi je puis, prévenir ſon outrage.

O ma mere! ſouffrez, qu'à l'ombre des autels,
Près de vous, ſous vos yeux, loin de l'œil des mortels,
Par des larmes de ſang, mon repentir expie
Les coupables erreurs dont j'ai ſouillé ma vie.
En vain, je l'avouerai, j'ai réfléchi ſur moi;
Je ſuis foible, je doute, & demande la foi...
N'en croyez point encor ma douleur hypocrite;
On regrette en ſecret les plaiſirs que l'on quitte.

Passe-t-on, sans gémir, du sein des voluptés,
Au sein de la retraite & des austérités;
Quand je compare, hélas! l'ennui d'une cellule
Au tourbillon du monde, où le plaisir circule,
Et la simplicité de vos tristes parloirs,
A l'élégance, au goût de nos brillans boudoirs;
Quand je pense qu'il faut, pour vos toits solitaires,
Quitter de nos sallons les délices trop chères,
Et les riches tapis qui couvrent nos parquets,
Pour les nattes de joncs coupés dans vos marais;
Je dois vous l'avouer, mon âme intimidée
D'un si grand changement ne soutient point l'idée.
Comment porter aux pieds de vos saints directeurs
Un cœur qui maîtrisa, qui dompta tous les cœurs?
Comment accoutumer un sein, formé pour plaire,
Aux pointes du cilice, aux horreurs de la haire?
Je ne sais; mais vos soins, mais vos sages avis
Subjugueront mes sens, encor mal affervis:
Daignez donc éclairer & dessiller ma vue.
La route des vertus m'est toujours inconnue:
Hélas! je ne connois que ces chemins de fleurs,
Où le monde m'offrit ses piéges séducteurs;
Et, si je n'ai pour guide une mère qui m'aime,
J'ai trompé mille amans... je tromperai dieu même.

IMITATION.

Que mon cœur eſt jaloux du lever de l'aurore!
Que ſon réveil eſt heureux & brillant!
Elle jouit des fleurs qu'elle colore:
Son œil voit tout en un moment.
Verrai-je auſſi le berger qui m'adore?
Flambeau du jour, montre-moi mon amant!

Heureux Zéphirs! la fleur à peine écloſe
Ouvre pour vous ſon ſein frais & charmant:
Vous careſſez l'œillet avec la roſe,
Mirtil n'eſt pas moins careſſant;
Mais à nos feux un ſurveillant s'oppoſe,
Zéphirs, vers moi, tranſportez mon amant.

Je veux du Roſſignol ſurpaſſer le ramage.
Qu'on vante moins la douceur de ſon chant:
Je chante mieux, j'aime auſſi davantage;
Ma voix rend un ſon plus touchant.
Le tendre amour me prête ſon langage:
Oiſeaux, cédez: je chante mon amant.

A MES SERINS.

Vous vous aimiez, mes aimables ſerins!
Témoin de vos tendres careſſes,
J'applaudiſſois à vos heureux deſtins;
Et j'ai ſouvent envié vos foibleſſes.
Jeunes époux, libres dans vos baiſers,
Vous puiſiez le bonheur au ſein de la nature...
Il n'eſt donc point, hélas! de félicité pure!
Point d'amours & de biens qui ne ſoient paſſagers!
Mon cher Serin, ô toi qui, près de ton amante,
Veillois à ſes beſoins, veillois à ſes plaiſirs:
Toi, dont l'ardeur active & diligente
Savoit répondre à ſes moindres déſirs;
Mon cher Serin, tu meurs; & la parque ſévère
Tranche tes jours, dans ces mêmes momens,
Dans ces momens ſi chers aux époux, aux amans,
Où tu goûtois le plaiſir d'être père;
Où, par des ſoins & des devoirs charmans,
Tu ſoulageois les travaux de la mère!
O mort! affreuſe mort! ainſi donc ta fureur
Marque notre heure infortunée,
Dans les inſtans conſacrés au bonheur,
Au ſein des voluptés, au ſein de l'hyménée?
O toi! qui maintenant gémis de tes amours,
Toi, du plus tendre époux l'épouſe malheureuſe,

Pourquoi de tes funeſtes jours
Prolonger déſormais la durée odieuſe?
Je t'entends; & tu veux par tes embraſſemens,
Dans ces germes glacés porter le feu de l'être?
Tu veux ranimer tes enfans,
Épargne-leur plutôt, par des ſoins plus preſſans,
La douleur de ſentir & le malheur de naître:
Ces deux infortunés, éprouveroient, peut-être,
Et tes plaiſirs amers, & tes chagrins cuiſans;
Qu'ils périſſent. Et toi, digne & fidèle épouſe,
Suis au tombeau ton époux malheureux,
Déjà ſon ombre inquiète & jalouſe
T'appelle, par ces cris, au ſéjour ténébreux.
Songe que, pour des cœurs que la tendreſſe aſſemble,
Après le doux plaiſir de vivre & de s'aimer,
Il n'en eſt point qui doive plus charmer,
Que celui de ſouffrir & d'expirer enſemble.

STANCES
A ROSINE.

ADORABLE *Rosine*, il est vrai ; l'autre jour,
Dans je ne sais quel trouble, où l'âme s'abandonne,
Pressé par le désir, égaré par l'amour,
En te serrant la main, je t'ai dit : *Ah, ma bonne !*

Ce seul mot t'exprimoit les plus vifs sentimens ;
Je l'ai dit d'après toi ; d'où vient donc qu'il t'étonne ?
N'en doute pas, *Rosine* ; il est mille momens
Où, cent fois mieux encor, je dirois : *Ah ! ma bonne,*

Si, lorsque mes regards s'arrêtent sur les tiens,
Tes yeux me promettoient tout ce que l'amour donne,
S'ils peignoient des désirs favorables aux miens,
Dans quel ravissement je dirois : *Ah, ma bonne !*

Si ta bouche charmante, au lieu de m'accuser,
Me pardonnant l'aveu qu'une amante pardonne,
Confondoit nos deux cœurs dans le feu d'un baiser ;
Combien je te dirois : *Ah, ma bonne ! ah, ma bonne !*

Si d'un voile inutile écartant les replis,
Je caressois ton sein où la rose bourgonne
Et mêle son éclat à deux touffes de lys,
Dans quelle émotion te dirois-je : *Ah ! ma bonne !*

Enfin, ſi dans tes bras épuiſant le deſir,
De l'amour ſatisfait j'obtenois la couronne,
Et buvois avec toi la coupe des plaiſirs;
Tous mes ſens à la fois te diroient: *Ah, ma bonne!*
Que tu me verrois fier de t'être ainſi lié!
Mais le ſeul ſentiment que mon cœur te ſoupçonne
Eſt, ou l'indifférence, ou la ſimple amitié.
Hélas! ſans être heureux, comment dire: *Ah, ma bonne!*

LE PORTRAIT MANQUÉ

VENEZ, *Cloé*; je vais peindre vos traits....
Mais que vois-je? quelle folie!
De quels vains ornemens chargez-vous vos attraits?
C'eſt la laideur qui peut être embellie;
Les grâces, la beauté ne le furent jamais.
Point de parure, un deshabillé frais,
Rien, s'il ſe peut; & vous voilà jolie.
Cloé, pourquoi de vos cheveux
A-t-on gêné les replis & les ondes?
Défaites moi ces ridicules nœuds,
Et laiſſez-les flotter en treſſes vagabondes.
Un ruban, qui les lie, eſt tout ce que je veux.
Eh quoi! dans vos regards aucun feu n'étincelle?

Vous

Vous avez deux beaux yeux tranquillement ouverts !
L'âme eſt dans le coup-d'œil ; mais où la vôtre eſt-elle ?
Je voudrois que ces yeux baiſſés, preſque couverts,
Fiſſent tomber ſur moi ces timides éclairs,
Ces rayons du deſir, qui vous rendroient ſi belle,
Qui me ſeroient & ſi doux & ſi chers !
Votre bouche eſt charmante : eh bien ! par quelle cauſe,
Par quelle motif ne me dit-elle rien ?
Un ſoupir égaré ſur ces lèvres de roſe,
Un ſeul ſoupir s'exprimeroit ſi bien!
Ce fauteuil vous tient droite, immobile, gênée :
Pourquoi n'avez-vous pas choiſi ce canapé ?
Votre enſemble charmant s'y fût développé,
Dans l'attitude abandonnée
Où ſe repoſe un cœur tendrement occupé.
Ah ! *Cloé*, je vois trop ce que je devois craindre !
Un faux eſpoir eſt venu m'animer.
J'ai cru, qu'en vous peignant, je peindrois l'art d'aimer :
C'eſt l'art de plaire qu'il faut peindre.

A MADAME ***.

TRANQUILLISE ton cœur, ton cœur si cher au mien:
Unis par le penchant, par le plus doux lien,
Les chaînes de l'amour quelquefois si pesantes,
N'auront qu'un poids léger pour nos mains caressantes.
Tu crains (tu me l'as dit) qu'un premier sentiment
Ne reprenne à mes yeux ce qu'il eut de charmant;
Et que vers lui, bientôt, mon âme ramenée
Ne te laisse plaintive autant qu'infortunée....
Sincère dans mes feux & vrai dans mes froideurs,
Je ne t'ai point caché mes anciennes ardeurs,
D'un amour malheureux tu fus la confidente;
L'amant s'est plaint à toi des torts de son amante.
—Rarement satisfait, sans cesse humilié,
Recherché quelquefois, mais souvent oublié,
Caressé par loisir, aimé par intervalle,
Objet trop peu flatté d'une flamme inégale;
Mon bonheur le plus pur, mes plaisirs les plus doux,
Furent empoisonnés par de justes dégoûts.
Sans intéresser l'âme, il est affreux, sans doute,
De ne devoir qu'aux sens les plaisirs que l'on goûte.
Eh! que m'importe à moi la faveur d'un coup-d'œil?
Je veux que le cœur m'aime & m'aime avec orgueil.
Mais que ce cœur ingrat, flatté d'un double hommage,
Entre un rival & moi sans cesse se partage;

Et que, d'un vain éclat seulement occupé,
Son amant le plus cher soit son amant trompé,
Je dois te l'avouer, soit par délicatesse,
Soit dans mes sentimens, l'amour propre ou noblesse,
Je ne veux plus d'un cœur, que je ne puis remplir,
D'un cœur qu'un autre amant fait seul énorgueillir.
Sans doute, il est des jours à nos désirs contraires;
Il est des contre-temps, des malheurs nécessaires:
Tous les biens des mortels sont mêlés à des maux;
Je sais qu'il est, enfin, peu d'amans sans rivaux.
Mais savoir, qu'en secret, l'amante que j'adore
Des feux de mon rival s'applaudit & s'honore;
Qu'elle peut, sans gémir, plier ses sentimens
Au gré de l'intérêt & selon les momens;
Savoir qu'elle jouit, sans en être attendrie,
Des jalouses douleurs dont mon âme est flétrie?
Non; mon cœur, qui toujours eut besoin d'être aimé,
A douter qu'il le soit n'est point accoutumé:
Je n'en puis soutenir l'affreuse incertitude.
Plein de ces noirs soupçons, de cette inquiétude,
J'ai cherché, je l'avoue, un cœur digne du mien;
Je l'ai cherché long-temps & j'ai trouvé le tien.
Je n'ose me vanter; mais enfin si pour plaire,
Un amant n'a besoin que d'une âme sincère,
Que d'une âme épurée, sensible encor plus,
Oui, j'ai dû te toucher; ce sont-là mes vertus.
C'est par elles, du moins, que j'ai su reconnoître
Le rapport de nos cœurs unis & faits pour l'être.
Par un penchant secret l'un vers l'autre attirés,
Assortis par le goût, s'attachant par dégrés,

Sans uſer d'aucun art, ſans vouloir ſe ſéduire,
Ils ont tout fait pour eux l'eſprit n'eut rien à dire.
Quel inſtant plus heureux que l'inſtant fortuné,
Où, par l'amour timide à tes pieds amené,
Marchant, à la faveur du ſilence & des ombres,
Je démêlai tes traits parmi des clartés ſombres!
La lampe de *Pſyché* jetoit ce foible jour,
Cette obſcure lueur favorable à l'amour.
Tu dormois; & mes pas, que j'appuyois à peine
Soutenoient en tremblant ma démarche incertaine.
Coupable, intimidé, je craignois ton réveil;
Je n'oſois t'arracher à la paix du ſommeil:
Mais quel fut mon bonheur, quand au lieu de la plainte
Ta bouche n'exprima qu'un ſentiment de crainte,
Que cet effroi ſi doux, que ces foibles remords,
Dun cœur déja ſoumis vains & derniers efforts!
L'un de l'autre étonné, mais charmés l'un par l'autre
Quelle volupté pure eût égalé la nôtre?
Préludes des plaiſirs qui mènent au bonheur,
Baiſers donnés, rendus, épanchemens du cœur,
Nous épuiſâmes tout; & dans notre délire
Nous ne nous diſions rien, pour avoir trop à dire.
A ce trouble ſi doux le calme a ſuccédé.
Quand le prix de l'amour eſt enfin accordé,
Souvent, dans nos eſprits, l'illuſion détruite
Laiſſe d'affreux dégoûts qu'elle traîne à ſa ſuite:
Mais, après ma victoire, encore plus heureux,
La flamme du plaiſir vient d'accroître mes feux.
J'ai rencontré chez toi la naïveté pure,

Le ſimple coloris qu'on tient de la nature ;
Ce ſentiment ſi vrai, qui s'exprime ſans art,
Et, comme un doux rayon, ſe peint dans le regard.
Je veux ſemer de fleurs les pas de mon amante :
Je veux que, dans mes bras, & tranquille & contente,
Elle n'ait de regrets que le regret flatteur
D'avoir pu balancer à me donner ſon cœur.
Oui ; je t'aime à jamais : ma bouche te le jure ;
Non par de vains ſermens, trop voiſins du parjure :
Va ; je ſais mieux choiſir les garans de ma foi :
Je veux t'aimer toujours... & j'en jure par toi.

STANCES

SUR UN RACCOMODEMENT.

Oui, j'ai ceſſé de vous aimer :
C'eſt un aveu cruel à faire ;
Mais j'ai vu votre orgueil s'armer,
Quand je vous fis l'aveu contraire.

Soit mépris pour mes ſentimens,
Soit un faux ſoin de votre gloire ;
A mon hommage, à mes ſermens
Vous n'avez jamais voulu croire.

C'en eſt fait ; j'ai ſu de mes feux
Éteindre l'ardeur ridicule.
Mais, quel ſourire dédaigneux !
Seriez-vous encore incrédule ?

Non ; vos doutes ſont ſuperflus.
Si votre orgueil, trompé lui-même,
Ne croit pas que je n'aime plus,
Il faut que vous croyez que j'aime.

Cloé, de ce nouveau détour
Sentez toute l'inconſéquence :
Vous devez croire à mon amour,
Ou croire à mon indifférence.

Que vois-je ? un ſourire plus doux
S'étend ſur vos lèvres de roſe ?
Quoi ! l'amour n'a rien pu ſur vous ;
Et la raiſon peut quelque choſe ?

Qu'importe ? recevez ma foi :
Je n'affecterai point vos doutes.
Une de vos bontés pour moi
Me fera bientôt croire à toutes.

Vos yeux ſont baiſſés & couverts !...
Il ſuffit ; je crois les entendre.
Ciel ! j'avois donc briſé mes fers,
Pour le plaiſir de les reprendre ?

A M. LE COMTE DE***.

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

3 Novembre 1768.

Comte, point de cérémonie,
Point de tumultueux apprêts;
Point de ces feux, dont l'Ausonie
A tant varié les effets.
Sous le ceintre de tes bosquets
Point de bal, point de symphonie:
Beaucoup d'amitié, peu de frais:
Et voilà ta fête finie.
Vois, d'ailleurs, l'affreuse saison!
Flore rembrunie, éplorée,
S'enfuit toute décolorée
Dans les serres de Trianon.
L'art, par des nuances nouvelles
Y rajeunit ses agrémens:
Mais il faut des fleurs naturelles
A côté de nos sentimens.
Contente-toi du simple hommage
Des cœurs qui te sont dévoués:
Je te l'offre sans étalage.
Va; les grands qu'on a peu loués
En furent aimés davantage.

Sois heureux ; & que la ſanté,
De ſa main brillante & fleurie,
Verſe, ſur le ſoir de ta vie,
Le calme & la ſérénité.
Le nombre des ans s'accumule :
Une foibleſſe ridicule
Nous en fait meſurer le cours :
Crois-moi, cher comte, les beaux jours
Sont ſuivis d'un long crépuſcule.
Imite ces vieillards ſenſés
Qui, de tous ſoins débaraſſés
Laiſſoient, ſans trouble, aux deſtinées
Filer, entre leurs doigts glacés,
L'heureux fuſeau de leurs années.
Ainſi, du ſage *Anacréon*,
Chaulieu renouvellant l'exemple,
Alla, dans les ſoupers du temple,
Réchauffer ſa froide ſaiſon.
Malgré les douleurs de la goutte,
Gaîment courbé ſur ſon bâton ;
De fleurs il parſema la route,
Qui le conduiſit chez Pluton.
En un mot ; comte, & pour conclure,
Trop de prudence eſt un défaut :
Je crois les ſoins de la nature,
Et les préceptes d'*Epicure*
Meilleurs que les poudres d'*Ailhault* (1)

(1) Charlatan, qui vendoit une poudre, dont ſe ſont mal trouvés preſque tous ceux qui en ont fait uſage.

LA DÉFENSE INUTILE,

CHANSON,

Sur l'Air : *Lifon dormois.*

Voyez, voyez mon imprudence!
J'allois aux bois sans craindre rien;
Je bravois tout, sous la défense
De ma houlette & de mon chien.
Houlette & chien, soupirs & larmes
Sont un appui foible & léger:
Contre un berger,
Contre un berger
Un cœur sensible a-t-il des armes?
Près d'un Berger,
Près d'un Berger
Rien n'est secours, tout est danger.

Licas hier me vit seulette:
Qu'il affecta de soins trompeurs!
Bientôt, le fer de ma houlette
Fut entouré de mille fleurs.
D'un air riant & plein de charme,
Il la suspend au tronc voisin.
Il prend ma main,

Il prend ma main,
Ma main qu'il flatte & qu'il desarme:
Il prend ma main,
Il prend ma main,
Et de baisers couvre mon sein.

Mon chien voyoit le téméraire;
Mais sans pourvoir à mes dangers:
Tranquille aux pieds de sa bergere,
Il craint les loups, non les bergers.
Je n'ai plus rien pour me défendre;
L'ombre du soir s'étend sur nous.
A mes genoux,
A mes genoux,
Licas osa tout entreprendre;
A mes genoux,
A mes genoux,
Il triompha d'un vain courroux.

LE BOUQUET DE GENEVIEVE.

*A Madame la Comtesse de ***.*

MALGRÉ la naissance & le rang,
Souffrez, comtesse, un parallele
Entre vous & la pastourelle,
Que révère le peuple franc.
Eh ! qu'importe la pannetiere,
Et la houlette, & les moutons,
Et les palais, & la chaumière,
Et les rubans, & les blasons ?
C'est par le cœur qu'on est bergère,
Nos goûts & nos premiers penchans
Nous rapprochent de la nature,
Comtesse, vous aimez les champs,
Leur simplicité, leur verdure ;
Ils ont des charmes si touchans !
On est bergère, je vous jure,
Lorsque l'on aime le printems.
Souvent l'ombre de la retraite
Plaît & suffit à vos desirs :
Libre des soins de l'étiquette,

Vous

Vous y remplissez vos loisirs
De l'étude sage & secrette,
Des vrais biens & des vrais plaisirs;
Ce goût-là tient à la houlette.

Quand le jour, de ses derniers traits,
Doroit les campagne fleuries,
J'ai vu souvent vos pas distraits
Errer sur l'émail des prairies;
Rêveuse, vous goûtiez le frais:
On est avec des rêveries,
Bergère à peu de chose près.

Ai-je fini le parallele?
Oh! non, sans doute: il faut un cœur;
Vous l'avez: *Carite* est si belle!
Carite vous garde si bien!
Elle est si tendre & si fidelle!
Mais quoi? ne manque-t-il plus rien?...
Filez-vous? J'ai vu cet automne
Votre main tourner le fuseau.
Les moutons, l'amour vous les donne...
Oui, tout ce qui vous environne
Vous aime; & voilà le troupeau.

COUPLETS

Sur l'Air d'Allemande, *Mon jeune cœur palpite.*

Lise, entends-tu l'orage?
Il gronde, l'air gémit:
Sauvons-nous au boccage...
Lise doute & frémit.
Qu'un cœur foible eſt à plaindre
Dans ce double danger!
C'eſt trop d'avoir à craindre
L'orage & ſon berger.

Mais, cependant, la foudre
Redouble ſes éclats;
Que faire & que réſoudre?
Faut-il donc ſuivre *Hilas*?
De frayeur *Lise* atteinte
Va, vient, fuit tour-à-tour:
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.

Lise au boſquet s'arrête
Et n'oſe y pénétrer:
Un coup de la tempête,
Enfin l'y fait entrer.
La foudre au loin s'égare,

On échappe à ses traits :
Mais ceux qu'Amour prépare
Ne nous manquent jamais.
Ce dieu, pendant l'orage,
Profite des momens :
Caché dans le nuage,
Son œil suit les amans.
Lise, de son asyle,
Sortit d'un air confus.
Le ciel devint tranquille :
Son cœur ne battoit plus.

LA VIEILLESSE,

EPITRE

A M. L'ABBÉ DE F**.

*Sous le nom de M. le Comte de ***.*

Il eſt bien vrai, mon cher abbé,
Je me plains du poids des années.
Si le fil de mes deſtinées
A la parque s'eſt dérobé,
Ce n'eſt que pour quelques journées.
Le temps, dans l'âge des déſirs,
S'enfuit ſans qu'il nous intéreſſe;
Il n'a que le vol des zéphirs;
Et l'impétueuſe jeuneſſe,
Dans la pourſuite des plaiſirs,
Croit le ſurpaſſer en vîteſſe.
Je n'entendois, dans mes beaux jours,
Que le doux battement des ailes
Du folâtre eſſaim des Amours;
Aujourd'hui je n'entends que celles
De ce vieillard qui fuit toujours;

Et qui, reſſemblant aux vautours,
Vous prend dans ſes ſerres cruelles,
Vous dévore & pourſuit ſon cours.

Je ſais que, de ſes mains arides,
La vieilleſſe n'a point ſur moi
Gravé ni ſes traits, ni ſes rides:
Oui; je dors, je mange & je boi...
Je dors; mais, hélas! de quel ſomme!
Qu'il eſt profond!.. Ah! mon ami,
Vous dites fort bien: *le pauvre homme!*
Non, jamais je n'ai tant dormi.
Jadis le ſouffle d'une belle
Eût interrompu mon ſommeil:
Je ne ſentirois rien pour elle
Aujourd'hui, même à mon reveil.

A ma table, on me contrarie:
Les tyrans de la Faculté,
Gênent mes goûts, ma fantaiſie.
Mon eſtomac débilité
Trop aiſément ſe raſſaſie:
Un mêts, ſagement apprêté,
Suffit au ſoutien de ma vie.
Dans l'âge heureux de la ſanté,
Je croyois, rempli d'ambroiſie,
Digérer l'immortalité.

Du Dieu qu'adoroit *Erigone*,
J'élude aujourd'hui les décrets:
Il eſt rare qu'à ſes buffets

Je m'étourdiſſe & déraiſonne.
Quatre fois le mois, à peu près,
Un peu de ſève bourguignone
Coule dans des verres diſcrets;
Si médiocres, que jamais
Ils n'ont incommodé perſonne.

Mes plaiſirs ſont bien différens!
Ai-je encor ces douces foibleſſes
Qui ſont au profit de nos ſens!
Vous m'enviés (& j'y conſens)
Les ſoins, les baiſers de mes nièces:
J'aime fort leurs embraſſemens;
Mais ceux de mes belles maîtreſſes
Valoient bien les froides careſſes,
Que l'on prodigue aux grands parens.

Vous me peignez, tel qu'*Epicure*,
Sur l'ouatte bien repoſé;
Mais ſous un ſibaritе uſé,
Une feuille de roſe eſt dure;
Et de ſa plus mince pliſſure
Son foible automate eſt briſé.

Par une trompeuſe apparence
Mon ſort vous a rendu jaloux:
Je vous donnerai mon aiſance,
Mon fauteuil, mes couſſins ſi doux,
Et mon caffé des *Chiaoux*,
Et mon chocolat de Bragance,
Mes faiſans, mes perdrix aux choux,

Mon être avec ſes dépendances;
Tous mes plaiſirs, oui, je dis tous,
Pour une de vos jouiſſances.

Le ſeul goût qui me ſoit reſté
De mes paſſions éclipſées,
Oui ma derniere volupté
Eſt de réchauffer mes penſées
A celle de l'antiquité:
De lire & relire ſans ceſſe
Les philoſophiques écrits;
Où ſous l'enveloppe des ris,
On nous fait aimer la ſageſſe:
De ſavourer avec ivreſſe
Les beaux vers, les vers favoris
D'*Horace*, le dieu du Permeſſe,
Le plus ſenſé des beaux eſprits,
Le moraliſte ſans rudeſſe;
A qui je donnerois le prix
Sur les ſept ſages de la Grèce.
J'aime ce vieillard de Théos
Qui voluptueux & tranquille,
Laiſſant les dieux & les héros,
Chantoit, près du jeune *Batille*,
Le vin, l'amour & le repos.
J'aime ce vieux goutteux du temple
Qui jouit avec les amours.
Vous direz: ſuivez ſon exemple,
Embelliſſez vos derniers jours.
Ah! croyez-moi, le *Saint Aulaire*,

Chaulieu, ces libertins charmans,
Qui sur leur front octogénaire,
Rajeunissoient les agrémens;
Qui sous les drapeaux de Cythère,
Alloient encore en cheveux blancs,
Folâtrer aux soupers des grands,
Flatter les belles & leur plaire;
Ces faux *Tithons*, ces froids amans,
Rendus sous le toit solitaire,
Sentoient leurs maux, grondoient leurs gens;
Et ne pouvant plus se distraire,
Dans un silence atrabilaire,
Comptoient le nombre de leurs ans.
Loin de *Sceaux*, où régnoit *Du Maine*,
Loin des soupers du grand prieur.
Dans leur petit intérieur,
Goutte, sciatique ou migraine
Venoient affliger le rieur.
Le plaisir trompe la douleur;
Et le sentiment y ramène.

Mais vous, abbé, par quel chagrin
Prétendez-vous flétrir les roses,
Qu'amour mit sur le front divin
De l'auteur des métamorphoses?
Qui peut exciter vos dégoûts?
Ovide fut triste en Scythie;
Et là, sa muse appésantie
Des *Césars* pleura le courroux;

Mais que, sur les rives du Tibre,
Ses sons étoient mélodieux !
Que sa muse élégante & libre
Chanta bien les amours des dieux !
Il faut encor qu'on l'apprécie
Par la noblesse de son cœur :
Son ambition, sa folie,
Fut d'être l'heureux séducteur,
L'amant adoré de *Julie*.
Il ne fut point le vil flatteur
D'*Octave*, ce triomphateur
Dont le char foula l'Italie.
Le prix que vous lui dérobez
Est mérité par ses ouvrages :
Ses écrits (quoique prohibés)
Seront reçus dans tous les âges,
Et par les fous & par les sages ;
Je crois même par les abbés.

Sur ce, monsieur le grand vicaire,
Recevez mes tendres adieux.
Si vous êtes libre d'affaire
Prenez votre essor vers ces lieux :
Vous verrez encore, à nos treilles,
Quelques muscats bien parfumés ;
Et nous chargerons nos corbeilles
De ces beaux fruits que vous aimés.
Avant que l'âge vienne éteindre
Le feu de vos sens émoussés,
Vivez satisfait, jouissés ;
Et laissez les vieillards se plaindre.

VERS

A MADEMOISELLE***.

Pour le jour de ſa Fête.

Vers les antres du nord l'hiver fuit en courroux,
Et déjà le ſoleil lance un rayon plus doux:
Sur ſon humble buiſſon la roſe renaiſſante
Développe l'éclat de ſa pourpre brillante;
Et le dieu du printems, aux portes du matin,
Vient ſourire à la terre, & parfumer ſon ſein.
Eglé, dans ces beaux jours, que la nature eſt belle!
Vous lui prêtez encore une grâce nouvelle;
Vous ajoutez un charme à de ſi doux inſtans:
Le jour de votre fête eſt un jour de printemps.
Eh! qu'importe, en effet, lorſque rien ne nous lie,
Que la nature expire, ou renaiſſe embellie?
Il faut qu'un intérêt plus vivement ſenti
Ouvre, ſur ces beautés, notre œil appeſanti:
Il faut que l'amitié, peut-être l'amour même...
Que ſais-je? rien n'eſt beau qu'autant que le cœur aime.
Nos paſſions, nos goûts ſont l'âme de nos ſens;
Et la nature échappe aux yeux indifférens.
Elle me plaît par vous, & m'en plaît davantage,
Eglé; j'aime les fleurs dont je vous fais hommage:

Sous le tendre intérêt d'en parer vôtre ſein,
Leur fraîcheur, leur émail n'eût point tenté ma main.
Elles ont plus d'éclat, quand l'amour les moiſſonne :
Heureux qui les reçoit ! plus heureux qui les donne !
Mais plaignons le mortel qui, ſeul dans ſon ennui,
Va cueillir une fleur & la garde pour lui.

A MADAME DE***.

Laissons votre patrone, & l'histoire sacrée;
Elle a je ne sais quoi d'auguste & d'imposant.
Les contes bleux de l'antique empirée
Ont une grâce un ensemble amusant
Que n'eût jamais la légende dorée.
Je sais & je tiens d'Apollon
Que trois divinités, brillantes, immortelles,
Se disputent l'honneur de vous donner leur nom.
Ces Déesses, toujours ont eu quelques querelles,
Pâris, en les jugeant, eut tort d'avoir raison.
C'est à vous aujourd'hui de décider entr'elles,
Et de choisir Minerve, ou Vénus, ou Junon.
Celle-ci, toujours fière & prude consommée,
A toutes les hauteurs de la reine des dieux:
Aussi, dans ses dédains & ses airs glorieux,
A perdre ses procès est-elle accoutumée.
Son orgueil, près de vous, réussira-t-il mieux?
Vous savez être aimable & voulez être aimée;
Minerve pourroit bien obtenir votre choix.
Elle est un peu bégueule; & sa vertu, par fois,
A trop de faste & de rudesse;
Mais les arts, les beaux arts naquirent à sa voix,
Et leur charme flatteur tempère sa sagesse.

Cela

Cela peut vous tenter, vous qui, par les talens,
Voulez inſtruire, orner votre jeune famille,
Lorſqu'entre vos genoux vous preſſez vos enfans,
Lorſque vous élevez votre fils, votre fille,
Vos traits avec Pallas ſont aſſez reſſemblans.
Il n'importe; Vénus doit avoir l'avantage;
Les plus beaux droits ſont tous de ſon côté.
Junon n'a que ſon rang, Minerve n'eſt que ſage;
Vénus eſt belle: on doit la pomme à la beauté.
Vos charmes ſont des ſiens une image parfaite:
Tout ce qui compoſe ſa cour,
La troupe des plaiſirs, riante & ſatisfaite,
Vient chez vous dès le petit jour:
Une grâce naiſſante eſt à votre toilette;
Et votre fils y reſſemble à l'amour.

ODE

A MONSIEUR DAGUESSEAU DE FRESNE, AVOCAT GÉNÉRAL,

Sur sa convalescence, en Novembre, 1774.

DIGNE rejetton d'un grand homme,
Que doit envier à nos lys
Le barreau d'Athène & de Rome;
De Freſne, eſt-il bien vrai? tu vis?
Tu vis; & de ſes voiles ſombres
Epaiſſiſſant en vain les ombres,
La mort n'a pu fermer tes yeux!
Ils ont revu briller l'aurore,
Et vers le temple d'Epidaure
Tu vas marcher victorieux.

Il eſt une horrible Gorgone,
Le fléau, l'effroi des humains:
Un affreux ſerpent l'environne,

Un noir flambeau brûle en ſes mains:
Sa fureur lance le reptile ;
Et du froid poiſon qu'il diſtile,
Il glace, il engourdit nos ſens.
Bientôt, par des effets contraires,
Sa torche allume, en nos artères,
Des feux ſans ceſſe renaiſſans.

Tes maux, dans leur marche inégale,
Changeoient de moment en moment ;
Leur cours marquoit chaque intervalle
Par l'horreur d'un nouveau tourment.
En proie à ce double ſupplice,
Tu penchois vers le précipice,
Où ſe termine notre ſort ;
Et dans ſes cruelles allarmes,
Déjà nos yeux verſoient les larmes
Dont nous euſſions pleuré ta mort.
Telle une fleur prématurée
Tombe, victime tour-à-tour
Du ſouffle glacé de Borée,
Et des feux de l'aſtre du jour.
L'un de ſon haleine fatale
La frappe à l'aube matinale,
La décolore, & la flétrit ;
L'autre, dans ſon midi funeſte,
Du haut de la voûte céleſte,
L'embraſe : elle brûle, & périt.
Ainſi de tes jeunes années

S'évanouissoient les beaux jours;
Et de tes nobles destinées
La mort interrompoit ainsi le cours.
Pendant ces heures effrayantes,
Que n'as-tu vu nos mains tremblantes
Presser nos fronts appesantis!
Hélas! dans ton état horrible,
Tes maux te trouvoient insensible!
C'est nous qui les avons sentis.

Plains-toi le désespoir d'un père,
Celui d'une famille en pleurs.
On frémit, on se considère
Mourant sur un lit de douleurs:
Dans un lugubre & long murmure,
L'amitié, l'amour, la nature
Près de toi confondoient leurs cris:
Un seul, un seul s'est fait entendre;
C'étoit le cri d'un père tendre,
Qui nous redemandoit son fils.

Que je plains le mortel farouche,
Qui, sans rapports autour de lui,
Ecarte l'objet qui le touche,
Et craint de voir les maux d'autrui!
Dans sa froide & fausse sagesse,
Rien au dehors ne l'intéresse;
Il vit sans crainte & sans désirs.
Mais si ses froideurs inhumaines
Lui sauvent, en effet, des peines,

Ah ! combien il perd de plaiſirs.

Si d'une famille étrangère
Le trouble a paſſé juſqu'à moi,
Si pour la tête la plus chère
J'ai reſſenti ſon juſte effroi;
De Freſne, en ces jours où la joye
Sur des fronts heureux ſe déploye,
Qu'il m'eſt doux de la partager !
Quel calme on goûte après l'orage,
En embraſſant ſur le rivage,
L'ami dont on vit le danger !

Sans doute, lorſque la tempête
Grondoit, lançoit ſur toi ſes traits;
Lorſque les Parques, ſur ta tête,
Accumuloient leurs noirs cyprès;
De ton aïeul l'ombre éloquente,
Triſte, plaintive, gémiſſante,
Prioit pour tes jours incertains.
Sa voix, qui des dieux de la terre,
Arrêta ſouvent le tonnerre,
A ſu déſarmer les deſtins.

Oui; c'eſt cette ombre révérée
Qui, de tes jours, près du tombeau,
A, d'une étincelle ſacrée,
Rallumé le pâle flambeau.
De ſon nom, ſi cher à la France,
Ta vie eſt l'unique eſpérance:
Ses honneurs étoient effacés.

Ah ! puiſqu'il te rend la lumière,
Lance tes pas dans la carrière
Où les ſiens ſont encor tracés !

Va t'illuſtrer, à ſon exemple,
Au ſanctuaire de Thémis :
L'orphelin t'attend dans ce temple,
Pour ſauver ſes droits compromis.
Sur le ſiége ou dans la tribune,
Va, cours prêter à l'infortune
Tes ſoins, tes talens, & ta voix.
Sois le ſoutien de l'innocence ;
Apprends à tenir la balance,
Et le glaive vengeur des loix.

Mais quelle puiſſance magique
Lève un voile myſtérieux,
Et, dans un tableau prophétique,
Peint ton avenir à mes yeux !
Sur un autel, où l'encens fume,
Un flambeau, qui ſoudain s'allume,
Mêle ſes feux aux feux du jour ;
Et, ſous l'air modeſte des graces,
Une beauté, qui ſuit tes traces,
Marche entre l'hymen & l'amour.

Ah ! ce n'eſt point un vain preſtige !
Je vois s'allier deux beaux noms. (1)

---

(1) M. *Daguesſeau de Freſne* a épouſé au mois de Janvier, Mademoiſelle *de La Moignon*, fille du préſident à Mortier.

De Freſne, tu dois à ta tige
Des appuis & des rejettons.
Sorti des ombres de l'enfance,
A peine de l'adoleſcence
Les premiers feux t'ont enflammé;
Dans les délices du bel âge,
Goute bien le double avantage
D'aimer enſemble & d'être aimé.

Quoi! tu perdois, ſans la connoître,
La vie & ſes nœuds les plus chers?
De Freſne, joui de ton être;
Renais dans un autre univers.
Ton âme douce & ſi ſenſible,
Ton caractère ſi flexible,
Tes goûts, les vertus de ton cœur,
Ton eſprit déjà mûr & ſage;
Chez toi, tout eſt l'heureux préſage
Et de la gloire & du bonheur.

Pardonne ſi ces foibles rimes
N'offrent que des épanchemens;
Si ma muſe à des traits ſublimes
A préféré des ſentimens:
J'aurois voulu, dans mon ivreſſe,
Du chantre des jeux de la Grèce,
Egaler les plus nobles airs;
Mais ma voix plaintive, étouffée,
Prenant bientôt le ton d'Orphée,
N'a pu que ſoupirer ces vers.

ÉPITRE

DE M. DE PEZAY.

A M. COLARDEAU.

Quel myrte heureux, quel bosquet sombre
Prête la fraîcheur de son ombre
A ta muse amante des bois ?
Près de l'Essone ou de la Seine,
Au doux bruit de quelle fontaine
Mêles-tu les sons de ta voix ?

Que j'aime ta muse bergère !
Tu la pares des fleurs des champs ;
Et dédaignes les faux clinquans
De toute parure étrangère.
Conserve la simplicité,
Et la cadence, & la mollesse
De ces vers pleins de volupté,
Que laisse échapper ta paresse :
Ah ! chercher un lustre emprunté
Est une grande maladresse
Pour les vers & pour la beauté.

Ton flexible & brillant génie,
Occupé d'innocens loisirs,
A ton bonheur nous associe,
En nous parlant de tes plaisirs.
Echauffé d'une douce flamme,
Tu sais briller sans éblouir;
Tu sais peindre, & tu fais jouir:
Tes vers sont de soupirs de l'âme.

Aux vertus dont ton cœur fait choix,
Tu dois cet avantage extrême;
Même, en critiquant quelquefois,
Dès qu'on te lit, il faut qu'on t'aime.
Tu ne connois point ces complots,
Ces tourmens, ces haines cruelles;
Et sur les rives immortelles
Où l'Hipocrene épand ses flots,
Tu te plais à voir tes rivaux
Moissonner quelques fleurs nouvelles.

Ah! loin de toi cet art honteux
Qui souilleroit toutes les gloires;
Qui compte ses lâches victoires
Par le nombre des malheureux!
Oui; je gage que, pour médire,
Si tu veux élever la voix,
Soudain les cordes de ta lyre
Vont se détendre sous tes doigts.
Abeille industrieuse & sage,
Tu peux sucer dans le vallon,

Le thym, la roſe, ſon bouton,
Pour en parfumer ton ouvrage :
De ta trompe tu fais l'uſage,
Et méconnois ton aiguillon.
Jadis Théocrite & Virgile,
Sous les ombrages toujours verds
De Mantoue & de la Sicile,
Comme toi ſoupiroient leurs vers.

Combien j'applaudis à ton zèle,
Quand, loin de la cour & des grands,
Ta main préſente un libre encens
A l'amitié pure & fidèle!
Les protégés, les protecteurs
Sont mal venus chez les neuf ſœurs :
Tu ſais que les Muſes ſont fières ;
Il leur faut des amans, des frères,
Un ruiſſeau, de l'ombre & des fleurs.

O toi! que déjà Philomèle,
Par ſes chants, invite & rappelle
Aux bords, que l'Eſſonne embellit,
Goûte encor le plaiſir extrême
D'adreſſer à l'ami qui t'aime
Les vers que ta muſe polit.
Puiſſe la propice influence
De la campagne & du printems,
A tes organes languiſſans,
Rendre cette aimable puiſſance,
Qui met en valeur tous nos ſens,
Et nous fait chérir l'exiſtence.

Ah ! point de vers ſans la ſanté ;
Sans elle, point de volupté :
Des corps, des eſprits & des ames
Elle diſpoſe tour-à-tour.
Colardeau, les muſes ſont femmes:
La ſanté ſied bien à leur cour.

Pour ces divinités charmantes,
Pour les mortelles plus touchantes,
Ménage-toi dans ton jardin :
Qu'un lait pur, que l'air du matin,
Que les ſucs embaumés des treilles,
L'abſence des pénibles veilles,
La préſence d'un ciel ſerein ;
Qu'un tems, l'éloignement des belles,
(Qui quelquefois peut-être ſain)
Que le parfum des fleurs nouvelles
Te tiennent lieu de médecin.
Mais alors tu nous dois ſans ceſſe
Compte de tes heureux loiſirs :
Aux haleines des doux zéphirs
S'il faut que ta ſanté renaiſſe,
Plus d'excuſe pour ta pareſſe :
Tu dois ta muſe à nos plaiſirs.

RÉPONSE
DE M. COLARDEAU
A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

Oui; ma muse est une bergère;
Et le joli chapeau de fleurs,
Dont l'embellit ta main légère,
Plaît à ses goûts, sied à ses mœurs.
Elle est simple, & si naturelle
Que dès le moment, où son front
A ceint sa couronne nouvelle,
Un coloris subtil & prompt
L'a fait rougir d'être si belle.
Tu sais plaire, tu peux tromper:
Aux traits d'un éloge insipide
Il est facile d'échapper;
Mais lorsque la grace y préside,
Bientôt on s'en laisse occuper.
C'est un réseau, dont l'art perfide
Attire & fait envelopper
L'innocence foible & timide.

Mai

Mais non; tu n'as pas prétendu
Tromper une muse ingénue,
Dans l'hommage que m'a rendu
Ta lyre pour moi prévenue.
Du moins, un éloge m'est dû:
Jamais du fiel noir de l'envie
Mon cœur ne fut empoisonné;
Et la palme, tant poursuivie,
Dont mon émule est couronné,
Je n'ai jamais imaginé
Qu'à mon triomphe il l'eût ravie.
Sur l'arbuste d'Anacréon
S'épanouit plus d'une rose:
Le myrte a plus d'un rejetton;
Daphné, dans sa métamorphose,
De rameaux couvrit l'Hélicon.
Si pour vous la fleur est éclose,
Pour moi s'enrouve le bouton.
Rivaux que la gloire rassemble,
Vous amans, poëtes, guerriers,
Ah! cueillez, mais cueillez ensemble
Et ces myrtes & ces lauriers!
Du souffle infecté des furies,
Cruels, n'allez pas dessécher
Ces roses, ces palmes fleuries,
Que l'on doit rougir d'arracher,
Quand la haine les a flétries.
Je plains le cœur rongé d'ennui
Et d'un orgueil amphibie,

Qui des jouissances d'autrui
Se fait un malheur volontaire ;
Et qui présume que, sans lui,
Ne peut exister l'art de plaire.
Pour moi, qui fuis, dans mes loisirs,
L'éclat d'une gloire sublime ;
Qui, limitant mes vains desirs,
Les bornes aux douceurs de l'estime ;
Moi, qui du cercle de mes jours
Vois sortir tant d'heures fatales,
Et n'ose employer de leurs cours
Que de rapides intervalles ;
Moi, moi, que l'on vit enfanter
Des vers sans art & sans prestige,
Que leur naturel fait goûter,
Où jamais l'esprit ne corrige
Ce que le cœur m'a su dicter ;
Libre dans mon insouciance,
Modeste, ou timide en mes vœux,
J'attends, pour toute récompense,
Qu'on souffre que je sois heureux.
C'est peut-être trop d'exigeance ;
Et dans notre cirque orageux,
Où l'on se nuit par concurrence,
Nos Aristarques sourcilleux
Connoissent peu la tolérance.

Mais, Pezay, qu'importent leurs cris,
Leurs intrigues, & leurs outrages ?

Le mérite de mes écrits
Ne dépend point de leurs ſuffrages
Tu les aimes... voilà leur prix.
Indifférent ſur mes ouvrages,
D'après ton goût, je les chéris;
De ton épitre enchantereſſe
J'ai reſpiré le pur encens.
Déjà mes eſprits languiſſans
Ont ſenti le feu de l'ivreſſe;
Oui; le charme de tes accens
Eſt l'aiguillon pour ma pareſſe,
Et la volupté pour mes ſens.

VERS
A CLOE.

L'Amour, dis-tu, l'amour troubla ta vie;
Et ſur les cœurs, conquis par tes attraits,
Tu veux venger tous les maux qu'il t'a faits:
Mais du carquois de la coquetterie,
Tu connois peu les redoutables traits;
Je fuis, j'échappe à tes mains vengereſſes.
Non, tu n'as pas le talent dangereux,
D'entremêler les tourmens, les careſſes;
De reſter froide, en affectant des feux,
De ſubjuguer, en feignant des foibleſſes:
Tu ne ſais point faire des malheureux.
Quoi! dès l'inſtant, où ma bouche timide
Te peint l'eſpoir dont mon cœur eſt ſéduit,
Par un refus mon roman ſe décide?...
L'amour s'éteint, quand l'eſpoir eſt détruit.
Ah! tu pouvois être bien plus perfide!
Près de *Renaud*, vois la farouche *Armide*:
Le fer en main, ſa fureur le pourſuit;
Mais penſes-tu que ſon bras homicide

Le plongera dans l'éternelle nuit ?
Elle fait mieux ; elle l'enchante, il aime,
A ſes genoux il languit endormi :
L'amour ſoumet ce ſuperbe ennemi ;
Et ſon ſupplice eſt dans ſon bonheur même.
Pourquoi t'armer de l'orgueil d'un refus !
Peut-il ſuffire au courroux qui t'anime ?
On en gémit un jour, un jour au plus ;
Mais des faveurs on eſt long-temps victime.
Par ce nœud ſeul les cœurs ſont enchaînés ;
Juge le mien digne de ta colère.
L'amour heureux fait plus d'infortunés,
Que les rigueurs n'en ont jamais pu faire.

A MON AMI.

STANCES.

TU plains mes jours troublés par tant d'orages,
Mes jours affreux, d'ombres environnés !
Va, les douleurs m'ont mis au rang des sages;
Et la raison suit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeunesse
J'abandonnai l'essor de mes desirs :
A peine, hélas ! j'en ai senti l'ivresse,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour & des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuses beautés.
J'aimois les fers d'un si doux esclavage;
En les brisant, je les ai regrettés.

J'offris alors aux filles de mémoire
Un fugitif de sa chaîne échappé ;
Mais je ne pus arracher à la gloire
Qu'un vain laurier, que la foudre a frappé.

Enfin, j'ai vu de mes jeunes années
L'astre pâlir, au midi de mes jours :
Depuis long-temps, la main des destinées
Tourne, à regret, le fuseau de mes jours.

Gloire, plaiſir, cet éclat de la vie,
Bientôt pour moi tout eſt évanoui ;
Ce ſonge heureux, dont l'erreur m'eſt ravie,
Eſt trop rapide ; & j'en ai peu joui.

Mais l'amitié ſait, par ſon éloquence,
Calmer des maux, qu'elle aime à partager ;
Et, chaque jour, ma pénible exiſtence
Devient, près d'elle, un fardeau plus léger.

Juſqu'au tombeau ſi ſon appui me reſte :
Il eſt encor des plaiſirs pour mon cœur ;
Et ce débris d'un naufrage funeſte
Pourra, lui ſeul, me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
Intéreſſer eſt le bien le plus doux ;
Et l'amitié nous eſt encor plus chère,
Lorſque l'amour s'envole loin de nous.

Fin du troiſième & dernier Volume.

TABLE DES MATIÈRES.

Contenues dans le troiſième Volume.

Préface. Pages 3
Le Temple de Gnide. 23
Avertiſſement. 89
Épitre à M. Duhamel. 97
Avertiſſement. 115
Les Hommes de Prométhée, *Poëme.* 123

PIECES FUGITIVES.

Aglaé ou la prière à l'Amour. 143
Prière de Zélis *à l'Amour.* 147
Stances à Églé. 150
Le Soir. 152
Le Billard. 156
L'Amour & l'Amitié. 158
Les ſacrifices de l'Amour. 163
*Le départ du baron de V**** 166
Bulletin de ma ſanté. 169
Vers faits à l'occaſion d'une ſtatue de marbre repréſentant la volupté. 170

Sur un Portrait à la Silhouette. 171
Mon retour. 173
*Epitre au baron de W***.* 175
Vers pour une jeune Indienne. 179
Vers à Marie. 180
*Epitre à M. d'Ep**.* 182
Epitres A TOI. 185
Première *Epitre.* Zelmire enseigne moi le temple de l'Amour. 187
II. *Bouquet* A TOI. 190
III. Que je les plains, &c. 193
IV. Quittez Amours, &c. 197
V. *Etrennes* A TOI. 200
VI. Zelmire un jour de fête, &c. 201
VII. A tes ménagemens il faut donc consentir. 206
VIII. *Stances* A TOI. L'Amour trahi. 211
IX. *Epitre à un ami sur l'infidélité de Zelmire.* 213
X. *Eglogue.* 218
XI. *Epitre de Mad*** à l'Abbesse de**** 226
Imitation. 236
A mes serins. 237
Stances à Rosine. 239
Le portrait manqué. 240
*A Mad***.* 242

Stances sur un raccommodement. 246
*A M. le comte de*** pour le jour de sa fête.* 248
La défense inutile. 250
Le bouquet de Genevieve. 252
Couplets. 254
*La vieillesse, épitre à M. l'abbé de F**.* 256
*Vers à mademoiselle***. pour le jour de sa fête.* 262
*A madame de***.* 264
Ode à monsieur Daguesseau de Fresne, sur sa convalescence. 266
Épitre de M. de Pezay, à M. Colardeau. 272
Réponse de M. Colardeau, à l'épitre précédente. 276
Vers à Cloé. 280
A mon ami. Stances. 282

Fin de la table des matières.